
3 1761 07143274 4



Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

ESTATE OF THE LATE

JOHN B. C. WATKINS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lescoursdunordou03brow

LES COURS

DU NORD.

TOME TROISIÈME.


Gustave IV.
Né le 1er Novembre 1778.



Charles-Jean,

Roi de Suède et de Norvège.



Catherine II. Alexieſſna.
Impératrice de Russie.

LES
COURS DU NORD,
OU
MÉMOIRES ORIGINAUX
SUR LES
SOUVERAINS DE LA SUÈDE ET DU DANEMARCK,
DEPUIS 1766;

TRADUITS DE L'ANGLAIS DE JOHN BROWN,

PAR J. COHEN.

On a joint à ces Mémoires l'Histoire de la Révolution de Suède, de 1772, composée par le traducteur, sur des documens authentiques et secrets; et la relation de la déposition de Gustave IV Adolphe, écrite par lui-même, pièce inédite.

Cette édition est ornée des Vues de Copenhague et de Stockholm; des Portraits de Christiern VII et de la Reine Mathilde, son épouse, d'après Angelica Kauffmann; et de ceux de Gustave III, de Gustave IV, de Charles-Jean, du Baron Général d'Armfeld et de Catherine II.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
rue Hautefeuille, n° 23.
1820.

DL
78
B764
t.3

1036918

LES COURS DU NORD.

CHAPITRE PREMIER.

Diète de 1786. — Conduite du colonel Armfelt. — Talens précoces du prince royal. — Politique discordante des Cours du Nord. — Guerre entre la Russie et la Suède. — Anecdote sur les officiers de la marine russe. — Gustave III se met à la tête de l'armée de Finlande. — Révolte formidable. — Le Danemarck s'unit à la Russie. — Gustave revient à Stockholm. — Progrès des Danois en Suède. — Gustave part subitement pour la Délécarlie. — Caractère des Dalécarliens. — Courage et activité du roi. — Médiation anglaise. — Armistice entre le Danemarck et la Suède.

HUIT années s'écoulèrent depuis la clôture de la Diète de 1778, jusqu'au moment où Gustave III crut devoir de nouveau convoquer les Etats en assemblée générale. Il est difficile de savoir si cette mesure fut inspirée par la politique, ou bien exigée par les embarras de son trésor : en attendant, il est certain qu'il la dif-

féra le plus long-temps qu'il lui fut possible. La Diète précédente avait été subitement dissoute, pour empêcher que l'autorité royale ne devînt le sujet des discussions de la chambre de la noblesse. Au moment où le procès-verbal de ces discussions allait être publié, le roi prévint cet éclat en s'emparant, d'une façon arbitraire, de tous les manuscrits, ainsi que des exemplaires déjà imprimés. En 1786, on n'avait pas encore oublié cette conduite.

Ce fut en Finlande que parut la proclamation qui convoquait la Diète. Elle causa la plus grande surprise à Stockholm. L'impératrice Catherine réprimanda son ministre qui ne l'en avait pas prévenue d'avance, car elle en avait reçu le premier avis par les frontières. La Diète s'ouvrit le 7 mai 1786. Dans son discours d'ouverture, le roi s'étendit sur la situation florissante du royaume, à l'égard du commerce, de l'armée, de la marine et des fortifications. Il énuméra les avantages dont la nation jouissait depuis son avènement au trône, et dont le principal était, selon lui, *la liberté du peuple !*

« Cependant, » ajouta le roi, « notre patrie « n'a pas été exempte des vicissitudes aux-

« quelles les hommes sont sujets dans toutes
« les positions de cette vie. Les plus précieux
« de tous les trésors, les productions de la terre
« nous sont refusés depuis trois ans. Cette cala-
« mité n'a pas peu ajouté à mes soucis, aux
« soins d'un roi *qui sent pour ses sujets comme*
« *pour lui-même* *. Vous savez déjà les efforts
« que j'ai faits pour prévenir les suites désas-
« treuses de cette disette, ainsi que les secours
« que j'ai donnés à mes sujets souffrans. Puis-
« sent-ils vous engager à concourir avec moi
« à des mesures qui protégent désormais notre
« pays contre de pareils malheurs ! » Gus-
tave parla ensuite du prince royal, de son édu-
cation, et des peines que l'on se donnait pour le
rendre digne d'être un jour le chef d'un peuple
libre. « Je me réjouis, » dit-il, « que le pre-
« mier objet qui s'offre à sa vue innocente soit
« l'aspect *d'un peuple libre et uni* se soumet-
« tant aux lois et au roi qui, investi de l'auto-

* Il en donna une preuve en persévérant, au milieu des calamités publiques, dans les énormes dépenses qu'exigeaient son établissement, et son goût pour la magnificence. A.

« rité, n'en est pas moins lié par les mêmes « lois. » *

Le roi termina ce discours, parfaitement écrit, par quatre propositions qu'il présentait à la Diète :

1° Que *l'infanticide* cessât d'être puni de mort, et que cette peine fût changée en celle d'une détention perpétuelle et du fouet, qui s'infligerait publiquement tous les ans à l'anniversaire du jour où le crime aurait été commis. **

2° Que les biens des pères ne fussent plus partagés également entre les enfans, mais qu'ils descendissent au fils aîné seul, à la charge par lui d'acquitter certaines légitimes accordées aux cadets.

3° Que le roi fût autorisé à tirer de la Banque une somme suffisante pour l'établissement d'un grenier d'abondance, partout où il le jugerait convenable, afin d'empêcher, à l'avenir, la trop grande cherté du blé.

* Il est vraiment surprenant que le roi se permît de parler sur ce ton d'un enfant qui n'avait que sept ans et demi, et qui n'était rien moins qu'avancé pour son âge. A.

** Cette loi était en vigueur en Suède en 1808.

4° Que le roi fût également autorisé à tirer de la Banque les sommes nécessaires aux dépenses urgentes, et notamment pour préserver Fahlun du danger des inondations souterraines. Le roi s'engageait, dans ce cas, à déposer dans la Banque une quantité de cuivre d'une valeur équivalente à celle de l'argent qu'il en aurait retiré.

De ces trois propositions il n'y en eut qu'une que les Etats accordèrent; ce fut celle qui avait rapport aux greniers d'abondance pour prévenir les suites des mauvaises récoltes. Les difficultés que l'on fit même à cet égard témoignèrent suffisamment que l'on soupçonnait le roi d'avoir l'intention de consacrer à satisfaire son goût pour la dépense l'argent qu'il aurait obtenu pour l'utilité publique. Le général baron Pechlin, que le roi avait fait arrêter en 1772, sut employer dans cette circonstance le langage le plus modéré, et montrer les sentimens les plus libéraux.

Le général Toll, partisan du ministère, proposa d'autoriser le roi à accepter de l'argent à la place des chevaux, etc. que devaient fournir les fermiers des terres de la couronne : cette demande n'eut aucun succès. Les paysans ayant prié le roi de renoncer au monopole de la distillation des liqueurs spiritueuses, il s'y refusa,

déclarant néanmoins qu'il abandonnerait celui de la distillation de l'eau-de-vie de grains, pourvu qu'on lui accordât, comme indemnité, un impôt sur le café et un impôt territorial perpétuel. Cette mesure aurait transféré la charge des roturiers à la noblesse : aussi ce dernier corps s'y opposa-t-il vivement ; elle en fut rejetée à l'unanimité. On n'accorda, comme nous venons de le dire, que six cents mille écus pour la construction des greniers d'abondance. Le roi céda aux désirs de la Diète sur plusieurs points d'une moindre importance. Il abandonna la voix décisive qu'il s'était réservée dans le cas où les avis seraient partagés dans le sénat. Ce sacrifice était peu de chose, si l'on considère que, suivant les apparences, le roi avait déjà formé le projet d'abolir entièrement le sénat dans la Diète prochaine. En attendant, les nobles les plus puissans se firent un mérite d'avoir forcé le roi à cette concession. Ils en connurent la valeur après l'abolition du sénat. Avant la clôture de la session des Etats, ils offensèrent grièvement le roi en déduisant un pour cent du montant des impôts accordés pour les besoins du gouvernement : le roi ne put ni ne voulut cacher le dépit qu'il en ressentait. Dans son discours de clôture,

Gustave se plaignit d'un esprit d'inquiétude et de méfiance, qui régnait sans être fondé sur aucun motif raisonnable, et qui paraissait malheureusement devoir troubler cette union qu'il s'était efforcé de maintenir aux dépens de ses intérêts personnels. Il en appela de la pureté de ses intentions aux siècles à venir. Le ton dont il prononça ce discours marqua son mécontentement, et il fit entrevoir aux Etats qu'ils ne devaient pas s'attendre à être de *long-temps* convoqués. Telle fut la manière peu satisfaisante dont se termina la seconde Diète qui s'était assemblée depuis la chute de l'oligarchie. A cette époque, Gustave n'était pas aimé : on lui soupçonnait le projet de convertir l'autorité royale en une autorité arbitraire. Ses liaisons peu décentes avec de jeunes seigneurs de la cour, et les querelles qui s'en suivaient quelquefois, donnèrent lieu à des imputations malignes. Le roi montra surtout ce défaut de dignité dans sa conduite envers le colonel Armfelt. Cet officier était, lors de la révolution de 1772, enseigne dans les Dragons légers. Gustave le fit chevalier de l'ordre de l'Epée, l'anoblit et lui conféra un grade élevé, ce qui n'empêcha pas qu'il ne se retirât de la

cour en témoignant du mécontentement, et qu'il ne se montrât dans la Diète de 1786 un des plus violens adversaires du roi; en attendant, les divers appointemens dont il jouissait s'élevaient à près de cinquante mille francs. C'était ainsi que Gustave s'efforçait de soulager la détresse d'une population affamée. Il accordait d'énormes pensions à d'indignes favoris qui, malgré les grâces dont il les comblait, le méprisaient en secret.

Le soin extraordinaire que le roi prenait du prince royal, tandis qu'il ne lui témoignait du reste aucune espèce d'affection paternelle, donna lieu à d'étranges soupçons. Tant que l'enfant royal fut vêtu en robe longue, on ne le laissa jamais sortir, ne fût-ce que pour prendre l'air, à moins qu'il ne fût accompagné d'un détachement de cavalerie légère. * Tout annonçait que Gustave visait à l'effet théâtral. Le pauvre enfant fut si tourmenté qu'il est surprenant qu'on ne

* La nourrice du prince, paysanne dalécarlienne, ne s'imaginant pas que tant d'honneurs fussent rendus à un enfant au maillot, dit un jour à un des *wachtmeister* (valet de chambre), qu'elle était confuse du respect qu'on lui témoignait à la cour, et qu'elle craignait d'inspirer de la jalousie à ses voisines quand elle retournerait dans son pays. A.

l'ait pas rendu imbécille. On l'éleva d'une manière fort dure. Dans les temps les plus froids, on le plongeait dans l'eau froide, où on le retenait jusqu'à ce que ses jambes devinssent bleues; du reste il reçut dès le moment de sa naissance toutes les marques de respect que l'orgueil royal ou l'étiquette purent imaginer. Gustave traînait le jeune prince avec lui dans toutes les provinces du royaume, et le forçait à de longues et pénibles répétitions qui devaient servir à le préparer à des représentations journalières de talens précoces. Il est inutile d'observer que tous ceux qui approchaient de cet enfant-prodige écoutaient avec une profonde attention les discours qu'il avait appris par cœur, et examinaient ses mouvemens comme ils auraient fait ceux d'un automate curieux. Un pareil système d'éducation ne pouvait que gâter son esprit et son cœur; il eût tout autant valu le confier à une troupe d'acteurs ambulans. Gustave se servait surtout de *cet héritier du trône* comme d'un conducteur qui devait émousser la foudre de l'indignation populaire, et il ne manquait jamais de le rendre utile au succès de ses plans d'ambition personnelle. Après l'avoir ainsi montré dans plusieurs villes, il lui fit prendre place

sur les bancs de l'université d'Upsal avant qu'il eût achevé sa huitième année. Pendant *six semaines* qu'il y resta, le jeune Gustave ne jouit pas d'un seul moment de repos ou de tranquillité : chaque jour il était obligé de déployer toutes ses connaissances. Le successeur du célèbre botaniste Linnée dit un jour ironiquement: « *Il faut que j'aille trouver le prince royal,* « *pour prendre une leçon de botanique.* » Le roi assistait, ou plutôt instruisait le malheureux enfant dans la plupart des exercices particuliers et dans tous ceux qu'il faisait en public. Ceux qui répandaient la flatterie avec le plus de prodigalité plaisaient infiniment à l'artificieux Gustâve, non qu'il se laissât tromper à leurs discours, mais il s'embarrassait peu de la façon de penser, pourvu qu'on lui rendît des hommages extérieurs. Il n'y avait sans doute aucun mal à faire voyager son fils dans les provinces, à lui montrer les formes de l'éducation académique, à le familiariser avec les assemblées publiques, et à lui faire connaître les jeunes gens qui étudiaient pour lors dans l'Université ; mais ce fut l'exagération que Gustave mit à toutes ces actions qui prévint le bien qui aurait pu en résulter ; de sorte que ces comédies

royales devinrent en effet aussi ridicules qu'ennuyeuses (1).

Tandis que la magnificence et les plaisirs, se présentant sous mille formes différentes, distinguaient la cour efféminée de Gustave III, la misère et la famine s'appesantissaient avec rapidité d'un bout de la Suède à l'autre sur les classes ouvrières. Ni les gémissemens des misérables qui mouraient de faim, ni les malédictions des pauvres, qui se disputaient une nourriture que les chiens de la meute royale auraient refusée, ne produisirent la moindre diminution dans les dépenses de la cour. Le prince cruel qui avait toujours à la bouche les mots de sympathie et de compassion, n'en déployait pas moins dans toutes les occasions une coupable magnificence, et témoignait à la misère, que ses prodigalités avaient, sinon causée, du moins considérablement aggravée, une indifférence aussi grande que les rochers nus sur lesquels périssaient en foule ses sujets. La cour retentissait des éloges du *meilleur des rois*, tandis que la ville et les provinces ne jetaient qu'un cri pour la réforme et l'économie. Gustave se montrait sourd aux prières; ses ministres et ses favoris les attribuaient toutes à un esprit de révolte. Des troubles eurent lieu

en effet, et il fallut réprimer par les armes le peuple que l'excès de ses souffrances portait à se soulever. Plusieurs distilleries royales furent brûlées, et les inspecteurs, ainsi que les autres employés, furent tués. Ces événemens et les *pertes* qui en furent les suites engagèrent enfin le roi à l'abandon d'une partie de ce monopole odieux; il permit aux paysans de distiller la quantité d'eau-de-vie nécessaire à leur consommation particulière, moyennant le paiement de quelques mesures de seigle à prendre sur chaque récolte, et dont le nombre était proportionné à l'étendue des fermes.

La conduite de la Russie envers la Porte-Ottomane avait déterminé le Grand-Seigneur à recourir aux armes. Déchirée par des dissensions intérieures, la cour de Versailles n'était pas en état d'assister les Turcs. L'empereur d'Allemagne, quoiqu'il s'efforçât de cacher ses vues hostiles sous la protestation qu'il n'agissait que comme allié de l'impératrice de Russie, avec laquelle il avait eu une entrevue à Cherson, seconda les vues de Catherine. L'Angleterre et la Prusse voyaient ses projets d'un œil jaloux. Quant à la Suède, son roi avait un trop grand désir de cueillir des lauriers, pour ne pas aller

au-devant des vues de la Porte : il résolut en conséquence de faire la guerre à la Russie. Les cours de Londres et de Berlin l'encouragèrent secrètement dans ce projet. La constitution de 1772, qu'il avait créée lui-même, portait expressément que le roi ne pourrait entreprendre aucune guerre offensive sans l'aveu des États assemblés. L'esprit que les États avaient montré en 1786 ne permettait pas d'espérer leur consentement, surtout considérant que la France ne pourrait soutenir la Turquie et que l'Autriche était secrètement alliée avec la Russie. Dès que Gustave eut pris sa résolution, il commença ses préparatifs de terre et de mer. Sachant que le Danemarck était obligé d'assister la Russie dans le cas où le territoire de l'Empire serait envahi, le roi ne négligea rien pour détacher, s'il était possible, le prince royal, neveu de sa femme, des intérêts de la Russie et pour le faire concourir franchement à ses propres projets. Mais ce prince entretenait sur le compte de Gustave l'opinion la moins favorable. Sa réputation de perfidie était si fort établie, que même quand il exprimait ses véritables sentimens, il n'obtenait aucune croyance. Si l'on ajoute à cela la conduite extraordinaire et peu délicate du

monarque suédois envers la reine Sophie-Madeleine, on ne sera pas surpris que le prince royal de Danemarck ait éprouvé quelque répugnance à se livrer à un roi qui jouissait d'une si mauvaise réputation. Les Anglais ne laissèrent pourtant pas de blâmer hautement le prince d'avoir hésité à mettre les flottes et les armées du Danemarck à la disposition de Gustave. On posa en question la bonté de son jugement, et ses ministres furent ouvertement accusés d'être vendus à la Russie. Gustave fit deux voyages à Copenhague, pour prendre de l'influence sur son neveu, la première fois vers la fin de l'année 1787, et la seconde au printemps de 1788.

Il est presque certain que Catherine II comptait sur la neutralité de la Suède pendant qu'elle serait occupée de la guerre avec la Turquie, et qu'elle envoya dans l'Asie plus de troupes qu'elle n'y en aurait fait passer sans cette assurance. Il est probable, du reste, que sa tranquillité se fondait beaucoup moins sur les dispositions pacifiques de Gustave, que sur la prépondérance des nobles dans la Diète, dont la convocation lui paraissait inévitable avant que la Suède pût commencer les hostilités. Les préparatifs de Gustave avançaient cependant à grands

pas. Catherine ne l'ignorait pas; et tandis que le roi songeait à trouver quelques prétextes plausibles pour colorer la violation de son serment, sa puissante adversaire était occupée de son côté à renverser ses projets par cette violation même. Elle travaillait non-seulement à Stockholm, mais encore en Finlande. Ces manœuvres furent rapportées à Gustave; et, à tort ou à raison, le ministre russe Razumoffski fut dénoncé. Ce dernier remit, le 18 juin 1788, une note dans laquelle il se plaignait des armemens secrets de la Suède, et demandait à connaître leur objet, ajoutant que le comte Oxenstiern avait déclaré à un ministre étranger qu'ils étaient destinés contre la Russie. Gustave répondit par une note circulaire, sans date, où il accusait Razumoffski d'encourager la trahison parmi ses sujets, et d'avoir pour but de séparer le roi de la nation; il se réserva de répondre plus en détail quand il serait arrivé en Finlande. En attendant, il ordonna au ministre russe de quitter Stockholm sous huit jours, offrant de lui fournir des *vaisseaux* pour l'escorter jusqu'à Saint-Pétersbourg *par mer*. Le ministre ne désirait pas prendre cette route d'après plusieurs motifs, dont les uns étaient personnels et les autres *politiques*. Gustave ne pouvait pas faire

saisir un ambassadeur, et l'embarquer malgré lui sur un vaisseau ennemi; d'un autre côté, il ne voulut point lui permettre de se rendre à Saint-Pétersbourg par la voie d'*Abo*: le résultat fut que le rusé ministre resta à Stockholm. Gustave s'embarqua avec son armée le 24 juin, et arriva en Finlande le 2 juillet. Les hostilités avaient commencé environ quinze jours avant que Gustave se montrât dans cette province. Les Suédois prétendirent que les troupes légères de la Russie avaient les premières passé les frontières, près de Savolax, et le général suédois, regardant cette démonstration comme un commencement d'hostilités, ne se borna pas à repousser les ennemis, mais entra même dans la Finlande russe; et, selon *l'ancien usage*, prit possession des passages qui conduisaient dans la Finlande suédoise : de là il s'avança vers Nyslot, qu'il investit. Telle fut la tournure que la cour de Suède donna à cette affaire. La Russie, au contraire, nia fortement d'avoir commencé les hostilités. Il faut avouer que la conduite du général suédois était un peu louche. Le parti contraire à Gustave, tant à Stockholm qu'en Finlande, soutint que ce prince avait été l'agresseur. On répandit dans le temps, et l'on

assure que ce bruit a été confirmé dans la suite, que Gustave, voulant que cette guerre parût être défensive du côté de la Suède, fit prendre à un détachement de soldats allemands des uniformes russes, et que, conduits par des officiers de confiance, ils étaient entrés sur le territoire suédois, par une route peu fréquentée, qu'ils avaient pillé quelques fermes solitaires, et repoussé un poste avancé de l'armée suédoise. Cette version paraissait généralement adoptée à Stockholm, en 1808. Quoi qu'il en soit, et de quelque part que les hostilités aient commencé, dès que le duc de Sudermanie, qui commandait la grande flotte suédoise, en eut l'avis, la guerre éclata, tant par mer que par terre. Telle était la situation des affaires quand Gustave débarqua en Finlande, et prit le commandement en chef de son armée. Sa première démarche fut d'annoncer à l'impératrice les conditions auxquelles il consentirait encore à suspendre les hostilités. Voici quelles furent ces conditions :

1° La punition du comte Razumoffski, pour avoir tenté d'exciter des dissensions intestines, et de se mêler dans les affaires domestiques de la Suède.

2° La cession par l'impératrice Catherine à

la Suède, de tous les districts de la Finlande et de la Carélie, ainsi que celui de Kexholm, qui avaient été enlevés à ce royaume par les traités de Nystadt et d'Abo.

3° Que Catherine devait accepter sa médiation, et l'autoriser à offrir aux Turcs *la cession de la Crimée* et le réglement des limites sur le pied de Cainargi; ou bien, si cette concession *n'était pas agréable* au divan, la question du territoire devait être fixée sur le même pied où elle se trouvait avant la guerre de 1768.

4° Gustave exigeait encore, afin d'être sûr que sa médiation *ne pourrait lui porter de préjudice, le désarmement* des flottes de la Russie, dont les corsaires devaient quitter la mer Baltique; les flottes suédoises devaient au contraire rester armées et en mer jusqu'à ce que la paix fût définitivement ratifiée des deux côtés.

Le prince, rempli de modestie, appelait ces conditions son *ultimatum*. Il n'avait d'autre but, en faisant ces propositions vagues et absurdes, que de flatter l'orgueil national des Suédois, et de prévenir, par ce moyen, les efforts de ses ennemis pour séparer le trône du royaume. Elles eurent un effet tout opposé près des esprits sages et modérés; mais Gustave savait

que les dix-neuf vingtièmes des hommes se laissent égarer par leurs passions et par leurs préjugés, tandis qu'il se trouve à peine un vingtième qui se décide, et qui agisse d'après les principes de la raison. En conséquence, l'effet de sa conduite favorisa ses vues. La guerre devint populaire. Chacun prédit avec confiance la ruine de la marine russe et de celle du Danemarck. Vengeur des pertes qu'avaient souffertes les Suédois, Gustave devait chasser de Saint-Pétersbourg Catherine et ses Russes, et rendre à la Suède le rang qu'elle possédait en Europe du temps de Gustave-Adolphe. La sage Catherine ne se laissa pas tromper par cette ruse. Elle publia, en réponse, un manifeste dans lequel elle traita Gustave de tyran et d'usurpateur, disant que la révolution de 1772 avait été une fraude grossière qu'il s'était permise pour enlever aux Suédois leur liberté. Quand même cette assertion eût été vraie, elle n'aurait pu paraître qu'absurde dans la bouche d'une femme qui, elle-même, ne s'était placée sur le trône que par le meurtre de son époux, qui le retenait au détriment de son propre fils, et qui ne connaissait d'autre loi que sa volonté.

Dès le commencement de la guerre, deux

frégates russes furent prises et amenées à Sweaborg. La grande flotte suédoise mit à la voile de Carlscroon, le 9 juin, et rencontra une division de la flotte russe qui consistait en trois vaisseaux de cent canons et un de soixante-quatorze. Cette division, commandée par l'amiral Dessen, se rendait à Elseneur. Le duc de Sudermanie insista pour que l'amiral russe saluât le pavillon suédois. Agréablement surpris de la modération de cette demande, car il s'était attendu à être pris, il répondit que quoique les traités existans n'eussent rien réglé au sujet des saluts entre les flottes de la Russie et de la Suède, il ne ferait aucune difficulté de rendre, en cette occasion, cet honneur au frère du roi. Après quelques discussions peu intéressantes, le duc permit à cette importante division de poursuivre sa route. Cette circonstance semble être une preuve d'indécision et de manque de fermeté dans le roi (2). On s'étonna que Gustave n'eût pas permis à la flotte russe, commandée par l'amiral Greig, de se diriger vers l'Archipel, afin de tenter, pendant son absence, un coup de main sur Cronstadt et Saint-Pétersbourg. Cette résolution de Gustave est une de celles que l'on ne peut expliquer, d'après aucune règle de saine

politique. Il était peut-être jaloux de la gloire que la Russie pourrait acquérir dans le Midi ; et mettant trop de confiance dans ses propres ressources, il se décida à faire attaquer la flotte. Le 4 juillet 1788, la flotte russe mit à la voile de Cronstadt. Le 17, elle rencontra la grande flotte suédoise, commandée par le duc de Sudermanie, qui était assisté de l'amiral comte de Wrangel. Une bataille s'engagea près de Hogland; elle dura cinq heures, et se termina sans aucun avantage décisif de part ou d'autre. Les Suédois prirent un vaisseau russe de soixante-quatorze canons, et en mirent un autre hors de combat. Les Russes prirent un vaisseau suédois de soixante-quatre canons, portant pavillon d'officier supérieur. Au commencement de l'action, la flotte suédoise était inférieure en force; mais quelques grosses frégates étant survenues, les deux flottes se trouvèrent égales. Les Russes avaient dix-sept vaisseaux de ligne, et les Suédois quinze. La bataille fut très-sanglante; on combattit de part et d'autre avec beaucoup de courage, et les deux flottes furent fort maltraitées.

Telles furent les principales opérations navales de cette campagne. Gustave, pendant ce temps,

s'avançait contre Fredrickshamn à la tête de son armée. Il plaça son camp, le 19 juillet, à peu de distance du port et de la forteresse. La nuit suivante, une partie de la garnison attaqua ses postes avancés; elle fut repoussée avec perte. Peu de jours après, un corps de six mille hommes fut embarqué à Sweaborg. Ils devaient attaquer la forteresse par mer, tandis que Gustave pousserait les opérations du côté de la terre : deux coups de canon, tirés à un intervalle marqué, étaient le signal qui devait apprendre au roi leur arrivée. La flotte suédoise fut retenue pendant plusieurs jours par des vents contraires, et l'ennemi fut instruit, non seulement du plan d'attaque, mais encore du signal secret que le roi lui-même avait déterminé. Les Suédois perdirent beaucoup d'hommes, surtout de leur cavalerie, en essayant de s'emparer d'une hauteur qui dominait la baie, et d'où ils espéraient découvrir la flotte qu'ils attendaient. Le 1er août, les deux coups de canon furent distinctement entendus des avant-postes suédois. Trompés par l'ennemi, ils envoyèrent en avant un détachement qui tomba dans une embuscade et n'effectua sa retraite qu'avec beaucoup de peine et avec une perte considérable. Le lende-

main les renforts arrivèrent et le débarquement eut lieu. Le gouverneur de Frederickshamm, quoiqu'il fût instruit de l'événement qui se préparait et qui devait détruire toutes les vaines espérances de Gustave, ne laissa pas de se disposer à repousser l'assaut : il fit brûler les faubourgs de la ville, afin qu'ils ne servissent pas de retraite à l'ennemi.

La province de Finlande était également importante pour la Suède et pour la Russie. Dans toutes les guerres, elle était le théâtre des hostilités, et les habitans souffraient tous les maux que peut causer la présence d'un ennemi. La puissance toujours croissante de la Russie inspirait aux nobles Finlandais la pensée que rien ne pourrait les empêcher de tomber tôt ou tard sous sa domination. Les agens de Catherine encourageaient cette persuasion de tout leur pouvoir. Plus d'un an avant que la guerre n'éclatât, on accusait déjà Gustave d'entretenir le projet d'attaquer la Russie sans l'aveu de la Diète. Les émissaires envoyés par l'impératrice ne cessaient de leur rappeler les parjures dont Gustave s'était rendu coupable, et son ambition effrénée; ils représentaient que les Finlandais se devaient à eux-mêmes de lui refuser leur secours pour en-

vahir la Russie, puisque cette entreprise ne pouvait manquer de causer leur ruine; qu'il fallait par conséquent faire des remontrances : ils ajoutaient que tous ceux qui prendraient cette résolution seraient respectés par les troupes russes, tandis que ceux qui se joindraient aux armées suédoises encourraient de la part de la Russie la vengeance la plus terrible. Aussitôt que la guerre eut éclaté, des proclamations furent imprimées en langue finlandaise et répandues avec profusion : on y confirmait à la fois ces menaces et ces séduisantes promesses.

Plusieurs chefs de la noblesse * et de riches propriétaires de la Finlande, sachant à quels artifices le roi avait recours pour éluder les articles de la constitution de 1772, effrayés peut-être aussi de la vengeance terrible que l'impératrice Catherine ne manquerait pas de tirer de l'invasion qui se préparait et dont leurs familles et leurs biens seraient les premières victimes, résolurent de résister à l'autorité du roi. Après avoir sondé les dispositions des soldats, qu'ils trouvèrent aussi favorables qu'ils pouvaient le désirer, ils dressèrent en secret une protestation

* A leur tête étaient les colonels Sprengporten et Hestesko.

solennelle, dans laquelle ils commençaient par déclarer qu'inviolablement attachés aux lois de la Suède, ils étaient prêts à défendre au prix de leur sang la province contre toute invasion. Ils se plaignaient ensuite avec indignation d'avoir été appelés sans l'aveu des Etats du royaume à porter une guerre offensive dans un pays étranger. Ainsi préparés, ils n'attendaient plus qu'une occasion pour se déclarer; cette occasion se présenta, quand le roi ordonna au colonel Hestesko de monter à l'assaut de Frederickshamn. Le colonel fit d'abord quelques remontrances sur les dangers et les difficultés de la route par laquelle le roi voulait faire approcher ses troupes : elles devaient traverser un marais impénétrable. Irrité de son peu de zèle, Gustave dit qu'il voulait être obéi. Alors les officiers confédérés déclarèrent en termes clairs et directs au roi, qui resta muet de surprise, qu'il n'avait aucun droit de les conduire à une guerre offensive sans le consentement des Etats du royaume; que si leur patrie était attaquée, ils verseraient pour sa défense la dernière goutte de leur sang; mais qu'ils se borneraient à défendre leurs propres frontières contre l'invasion. Le roi, se fiant à son éloquence et à son

pouvoir sur les esprits, en appela aux soldats qui l'entouraient. Au lieu de se séparer de leurs chefs, ils écoutèrent le roi dans un morne silence, et le régiment d'Abo, que commandait le colonel Hestesko, mit les armes bas sur-le-champ.

Jamais peut-être les coupables desseins d'un prince ambitieux n'éprouvèrent un échec plus sensible. Le rêve brillant qui lui représentait Catherine et sa cour chassées de Saint-Pétersbourg, et qui paraissait sur le point de se réaliser, s'évanouit à jamais (5). Affligé à la fois et humilié, Gustave ne se sentit pas assez fort pour punir cette trahison. S'il avait voulu faire arrêter les officiers Finlandais, il n'y a pas de doute que les soldats ne se fussent levés pour leur défense. Le colonel Hestesko dit au roi à voix basse : « Prenez garde, Sire! le moment est « critique! Rappelez-vous qu'une seule fausse « mesure peut entraîner la perte de votre cou- « ronne. » Le front de Gustave pâlit, mais non de crainte; ce sentiment lui était inconnu. Il se rappela en effet des choses qu'il voulait laisser, sinon pour toujours, du moins pendant longtemps, couvertes du voile du mystère. La honte causait sa pâleur : *il craignait la publicité;* il

craignait que la noblesse mécontente ne fût peut-être dans le moment même assemblée à Stockholm, pour porter un coup mortel à sa puissance ou même à sa vie. Tandis que son cœur, rempli de rage et de douleur, palpitait du désir de la vengeance, ses lèvres tremblaient d'une colère qu'il avait peine à maîtriser. S'apercevant que l'orage approchait, Gustave eut la sagesse de céder à un pouvoir qui aurait pu l'écraser : il montra de la tranquillité et de la résolution. Le cœur navré, mais calme, il ordonna au général Seigeroth de rembarquer ses troupes, qui étaient descendues à terre, et de faire sa retraite le plus promptement possible. Le blocus de Nyslot, forteresse imprenable de toute autre manière que par la famine, et qui était sur le point de se rendre aux forces suédoises sous le colonel Haster, fut précipitamment levé. L'armée entière se replia et abandonna tous ses avantages. Le roi, voyant ses espérances déçues, revint en hâte dans sa capitale, le cœur rempli des sentimens les plus pénibles.

La campagne ainsi terminée d'une manière soudaine et honteuse, les officiers révoltés de l'armée de Finlande entrèrent directement en négociation avec la cour de Russie. Cependant

le ministre russe Razumoffski restait toujours à Stockholm ; et il est probable que son influence ne contribua pas peu aux événemens qui eurent lieu. Les chefs de l'armée révoltée eurent l'audace d'envoyer des députés à Saint-Pétersbourg, pour proposer la conclusion d'un armistice qui devait durer jusqu'à ce que le sénat de Suède eût décidé les mesures qu'il faudrait prendre pour mettre un frein à l'ambition d'un roi, aux yeux de qui nul serment n'était sacré. Il est inutile de dire que ces traîtres furent bien reçus de Catherine, qui était enchantée de leur conduite, quoiqu'elle les méprisât intérieurement. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, et ce qui donne quelque apparence de vérité au bruit généralement répandu à Saint-Pétersbourg de la trahison du duc de Sudermanie, ce fut que les négociations entre l'armée révoltée et la cour de Russie se faisaient pour ainsi dire sous ses yeux. Le duc Charles avait quitté la flotte pour prendre le commandement de l'armée, et dans le premier moment, il avait paru vouloir mettre tout en œuvre pour empêcher cette correspondance perfide ; mais il changea bientôt de conduite et ratifia lui-même les conditions de cette étrange convention. Les suites

en furent que les Suédois abandonnèrent tous les postes qu'ils occupaient sur le territoire russe, et que l'armée ennemie avançant au même instant, prit possession de ces passages sans lesquels il n'aurait jamais pu pénétrer dans la Finlande suédoise. Un seul officier général, le lieutenant général Plaaten, conserva courageusement sa position en Carélie, disant qu'il ne pouvait être lié par une convention arrachée à son chef par la force. Tels furent les premiers effets d'une révolte qui ébranla le trône de Gustave III. *S'il était possible de justifier les nobles Finlandais*, ils pourraient alléguer en leur défense la profonde dissimulation du roi, et la promptitude avec laquelle il avait violé le principe fondamental d'une constitution qu'il avait solennellement juré d'observer.

La même politique qui avait porté Gustave à envahir la Finlande, engagea aussi le prince royal de Danemarck à profiter des embarras de Gustave pour enlever à la Suède les provinces qu'elle avait conquises dans les précédentes guerres. Le pouvoir du prince danois étant absolu, on ne pouvait l'accuser de manquer à son serment, et il était d'ailleurs obligé par les traités d'assister la Russie. Le roi était en Finlande

quand il apprit ces préparatifs ; il envoya sur-le-champ une note officielle pour solliciter la médiation du Danemarck dans ses différens avec la Russie, ou du moins l'observation d'une stricte neutralité de la part de cette puissance. Le comte de Bernstorff répondit au nom du roi à la note suédoise. Il protesta contre les principes contenus dans cette note, disant que le Danemarck, en fournissant à la Russie les vaisseaux et les troupes stipulés par le traité, ne violait point la paix, et qu'il ne demandait pas mieux que de conserver des relations d'amitié avec la Suède, quoiqu'il eût déjà commencé les hostilités. Cette déclaration était datée du 23 septembre 1788. Le 6 octobre, le baron de Sprengporten expédia une contre-déclaration de la part de Gustave III, dans laquelle il affirmait, ce qui était d'ailleurs assez évident par lui-même, savoir que la paix n'existait plus, et protestait à son tour contre les doctrines du comte de Bernstorff. Il ajouta cependant que le roi, « se fiant aux assurances de M. Elliot » (envoyé anglais à Copenhague), « accédait avec « plaisir à la condition, pourvu que la défaite « des auxiliaires danois par les armées suédoises « ne fût pas considérée comme un acte d'hostilité « contre sa majesté danoise. »

Au mois de juin précédent, le prince royal de Danemarck avait fait un voyage en Norwége. Gustave feignit d'attendre de lui *une visite d'amitié*, et envoya quelques officiers de sa cour pour recevoir son illustre voisin avec les honneurs convenables. Le vice-roi de Norwége (prince Charles de Hesse) avait précédé le prince royal et avait visité les forteresses de Warberg, d'Elfsbourg et de Gothembourg. Les Suédois prétendirent que le prince Charles agit avec la plus grossière dissimulation et entra en Suède plutôt en espion qu'en hôte généreux. Ils dirent aussi que le voyage du prince royal en Norwége était une feinte par laquelle il cherchait à tromper la cour de Suède, son intention n'étant pas d'envoyer des auxiliaires à l'armée russe, mais d'employer ses forces à envahir la Suède elle-même. Quoi qu'il en soit, un danger si pressant fournit à Gustave un motif valable pour quitter avec précipitation la Finlande. Dans la constitution de 1772, ce monarque avait négligé de parler du cas de l'absence du souverain. D'un autre côté, le roi ne pouvant dans le sénat donner sa voix par procuration, son éloignement laissait le champ libre aux machinations de ses ennemis. Déjà ils avaient résolu

de convoquer une Diète sans le concours du roi, sous le prétexte ostensible et spécieux de calmer le mécontentement du public.

Après son retour soudain à Stockholm, le roi se retira pour quelque temps dans son petit pavillon favori de Haga : sa présence rompit le plan que le sénat avait formé de convoquer la Diète. La masse du peuple était furieuse contre l'armée révoltée et contre les nobles, qui étaient soupçonnés d'entretenir les troubles de la Finlande. Les Suédois ne doutèrent pas que la lâcheté ou la trahison d'un petit nombre d'hommes, ne leur eussent fait perdre la plus heureuse occasion de venger les torts et les pertes que la Russie leur avait fait souffrir. Gustave augmenta avec adresse l'indignation publique; elle alla au point qu'un officier osait à peine se montrer dans les rues, de crainte d'être massacré. Le baron Charles de Geer, chef opulent d'une des plus anciennes familles de Suède, ainsi que quelques autres nobles, échappèrent avec peine aux fureurs de la populace. Gustave, placé sur le *Slotsbacken*, * harangua les

* La montagne du château, derrière le palais, où depuis a été élevé un superbe obélisque de granit poli.

bourgeois de Stockholm. Il leur dit qu'il mettait la plus grande confiance en *leur affection et en leur loyauté*, et qu'il voulait confier sa capitale et la famille royale *à leur fidélité et à leur courage*. Le roi déploya une éloquence plus qu'ordinaire. Le plus vif enthousiasme s'empara de la multitude. Deux mille bourgeois s'engagèrent sur-le-champ : ils formèrent un corps composé d'infanterie et de cavalerie, et remplirent toutes les fonctions militaires d'une garnison régulière.

Dans toutes ses démarches Gustave était accompagné du général baron d'Armfelt, un des hommes les plus vils et les plus dépourvus de principes : c'est à lui qu'il faut attribuer plusieurs des plus mauvaises actions de Gustave. Il flattait le monarque qu'il entraînait artificieusement dans l'abîme. Lors du retour du roi, ce favori fit tous ses efforts pour exciter les nobles mécontens à une révolte ouverte, probablement dans l'espoir de mettre la Suède entière aux pieds de Catherine. Tandis que ces événemens se passaient à Stockholm, le prince de Hesse partit du Jutland. Il débarqua en Norwége non loin des frontières de la Suède, et entra dans ce royaume à la tête d'une armée de douze mille hommes parfaitement équipés. Le 26 septembre

1788, il prit possession de Stromstadt, petite ville et port de mer. Le quartier-général de l'armée suédoise, commandée par le général baron Hjerta, était à Vennersborg. Un fort détachement sous les ordres du colonel Tranfelt était placé à Quistrum, passage qui défendait le chemin de Gothembourg. On rapporte que les charmes d'une belle hôtesse, et le désir de ne pas détruire sa maison, firent faire au colonel une faute grave, dont le prince danois ayant su profiter, il fut forcé de se rendre avec toutes ses troupes. Le prince Charles de Hesse somma ensuite la ville d'Udevalla, dont il s'empara le 1er octobre et d'où il envoya une sommation à Gothembourg. Tout annonçait que cette place ouvrirait ses portes sans offrir de résistance.

Cette invasion soudaine et formidable réveilla toutes les grandes qualités de Gustave. Son courage semblait augmenter avec les difficultés dont il était environné. Le ressentiment du peuple contre les rebelles de la Finlande, ayant pour le moment rassuré le roi sur les entreprises de l'aristocratie, il se prépara à repousser l'attaque des ennemis. Ainsi cette formidable révolte, qui semblait devoir lui arracher le sceptre, eut un effet contraire : car elle fit renaître son

ancienne popularité, et augmenta ses forces. Gustave ne se borna pas à diriger l'indignation publique contre Catherine et la faction russe; il y joignit le prince royal de Danemarck, qu'il accabla des épithètes les plus ignominieuses, et qu'il accusa d'une foule d'actions perfides, parmi lesquelles se trouvait le désir de renouveler à Stockholm le spectacle affreux qu'y avait donné le tyran Christiern. Les anciennes cruautés des Danois, transmises par la tradition de génération en génération, sont encore présentes à la mémoire des Suédois. Jadis Gustave-Wasa, seul et fugitif, s'était abandonné à l'honneur et au courage des Dalécarliens, et les avait engagés à prendre les armes contre les Danois. Dans un moment où une armée danoise menaçait de nouveau la Suède, rien ne pouvait être mieux imaginé que l'adresse éloquente et pathétique du roi aux passions et aux préjugés des Dalécarliens. Gustave avait donné ordre de faire venir des troupes de Finlande et de Poméranie, pour courir avec elles à la défense des provinces de l'Ouest. Il envoya de Stockholm les gardes à pied et le régiment de Jemtland, pour renforcer la garnison de Gothembourg. La capitale, dénuée de

troupes régulières, fut laissée à la garde de la bourgeoisie. De toutes parts on pressait Gustave de convoquer la Diète; et le roi, craignant peut-être *pour sa personne*, se rendit à l'improviste en Dalécarlie (4). Là, exagérant le danger qu'il courait et taisant les coupables manœuvres par lesquelles il avait entraîné son pays dans une guerre ruineuse, il sut si bien agir sur les passions de ces paysans, braves, impétueux, mais ignorans, qu'ils lui offrirent de marcher à Stockholm, et de le venger de l'inquiète aristocratie. Le baron Armfelt, que l'on appelait l'*ombre* du roi, seconda si bien ses vues, que trois mille jeunes gens s'enrôlèrent bientôt volontairement, et que trois mille autres promirent de les suivre, si leur secours était nécessaire. Les Dalécarliens s'engagèrent à marcher au secours des provinces envahies. Leur exemple ayant été suivi, Gustave rassembla des forces qu'il jugea suffisantes pour protéger son royaume. Néanmoins, sans la médiation de la Grande-Bretagne et de la Prusse, la Suède aurait perdu deux de ses plus belles provinces, la West-Gothie et la Scanie.

Les Dalécarliens étant entrés en campagne, Gustave s'avança à leur tête dans le Wermland,

où il fit toutes les dispositions que les circonstances permettaient pour assurer la défense des principaux forts et passages.

A Carlstad, chef-lieu de la province de Wermland, Gustave trouva M. Elliot, envoyé anglais résidant à Copenhague. Après avoir en vain mis en usage toute son influence pour détacher le Danemarck de la Russie, ce ministre, aussitôt que les hostilités eurent commencé, passa le Sund pour avoir une entrevue avec Gustave, à qui, dans cette crise, sa présence seule valait une armée. Aussi profita-t-il de tous ses avantages. Au milieu des triomphes des Danois, le roi de Suède annonça à ses sujets qu'il avait les plus fortes raisons de croire qu'ils ne tarderaient pas à effectuer leur retraite. M. Elliot se servit sans retard de tout le pouvoir que lui donnait sa place. Il écrivit deux lettres au prince de Hesse, et l'engagea, dans les termes les plus forts, à mettre fin, sur-le-champ, aux hostilités. Cependant les Danois continuaient à avancer. Déjà Gustave avait reçu la malheureuse nouvelle que le colonel Tranfelt, du régiment de Westgothie, s'était rendu aux Danois, à Quistrum, le 29 septembre, avec sept cents hommes et quelques pièces d'artillerie. M. Elliot vit alors

qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il fut convenu entre le roi de Suède et cet actif médiateur, que celui-ci se rendrait sans délai à Gothembourg, afin d'y arriver avant l'armée danoise. Il fut seul instruit du projet du roi, qui était de quitter en secret son quartier-général, et de se rendre, de son côté, dans cette ville. En attendant, le roi n'était pas sans de vives inquiétudes : il craignait qu'en dépit des efforts de M. Elliot, Gothembourg et toutes les forteresses situées sur le Gotha-Alf, ne fussent remises par la trahison entre les mains des Danois. Il partit donc bientôt à cheval et sans suite. La distance était d'environ quarante lieues. Le roi suivit la rive droite du lac Vennern; les Danois étaient placés sur la rive gauche.

On assure que le roi manqua plusieurs fois d'être pris, ce qui paraît douteux, vu que les Danois n'avaient pas encore passé le Gotha-Alf. Minuit sonnait, et Gustave était seul quand il arriva à la *gamla port* (vieille porte). Ce ne fut pas sans de longs pourparlers qu'il put parvenir à se faire introduire dans la place. La garde se laissa difficilement persuader que le solitaire étranger, qui se présentait à une heure indue devant les remparts, fût effectivement le roi. Sa

Majesté se rendit en droiture à la demeure du commandant, le général Duretz, qui, surpris et confondu à la vue inattendue de son souverain, s'écria que tout était perdu, et que rien ne pouvait empêcher la ville d'être prise. Le roi, lui jetant un regard dédaigneux, répondit : « Géné-« ral, vous vous trompez; je suis venu pour la sau-« ver. » Accablé de fatigue, il demande un lit. Le général, embarrassé, ne sait comment avouer qu'il a éloigné tous ses meubles de prix. Il n'y a dans sa maison ni literie, ni vaisselle plate, ni tables, ni chaises. Un négociant anglais qui demeure dans le voisinage prête au roi les objets les plus indispensables, et le prince se jetant sur un lit étendu par terre, dort bientôt d'un sommeil probablement plus tranquille que celui du commandant.

Gustave se lève le lendemain de grand matin. Le général Duretz se présente pour recevoir ses ordres. Ayant appris que le roi était déterminé à défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité, le *fidèle* général se jette à ses pieds, et le supplie de quitter une place si peu susceptible de résistance. « L'ennemi approche, Sire, » dit-il, « dès aujourd'hui il sommera la ville de se « rendre. En cas de refus, un assaut sera livré,

« et *la personne sacrée* de Votre Majesté serait « exposée. » Gustave l'écoutait en silence. Quand il eut fini, le roi répondit sans colère : « Puis- « que telle est votre opinion, général, vous me « remercierez sans doute, si je vous délivre de « votre responsabilité. Retirez-vous, monsieur, « et *suivez vos effets.* Le comte Jean Sparr est « votre successeur. »

Le roi assembla les magistrats et les principaux habitans de la ville. Il leur dit que les Dalécarliens et les Wermériens étaient en marche pour venir à leur secours, et que s'ils voulaient seconder ses efforts, il ne doutait pas qu'il ne repoussât l'ennemi, et qu'il ne sauvât la ville. « Cette ville, » ajouta-t-il, « que je regarde « comme un des plus beaux fleurons de ma cou- « ronne. » Charmés de son éloquence, animés par son courage, et se confiant surtout en l'efficacité de la médiation étrangère pour arrêter les progrès des ennemis, ils consentirent à seconder, autant qu'ils le pourraient, la noble résolution de leur roi. Ils donnèrent leurs chevaux de carrosse et de selle pour aider à transporter aux batteries des planches et des fascines : car il n'y en avait pas une seule qui fût en état de défense, ou même qui fût assez forte pour sup-

porter le poids d'un canon. Les dames se montrèrent aussi sur les remparts, et encouragèrent leurs concitoyennes à travailler pour le salut commun. Toutes les classes paraissaient vouloir se surpasser les unes les autres dans leurs efforts pour sauver la ville. Peu de jours suffirent pour se mettre à l'abri d'un coup de main.

L'avis que le général avait donné se trouva conforme à la vérité. Dès le jour même, 5 octobre, un héraut danois se présenta ; il était chargé d'une lettre adressée à l'ancien gouverneur, et dans laquelle on le sommait de remettre la place.

L'étonnement du héraut fut extrême quand, au lieu de trouver le général Duretz, il se vit en présence du roi de Suède lui-même. Il fut renvoyé avec une réponse convenable au changement qui avait eu lieu dans la situation des affaires.

Le roi commença par faire brûler le pont de bois qui traversait le Gotha-Alf, à quelques milles au-dessus de Gothembourg. La faute qu'avaient faite les Danois, en négligeant de s'assurer de ce passage important, ne peut s'expliquer qu'en supposant que Gothembourg était *vendue* avant même d'être investie. Gustave, qui connais-

sait l'importance dont ce pont pouvait être pour l'ennemi, ne perdit pas un instant avant de le réduire en cendres. Il fit en même temps élever des redoutes sur tous les points où les Danois pourraient essayer de passer la rivière.

Les cours de Londres et de Berlin virent cette invasion avec un déplaisir marqué ; et le prince royal de Danemarck, au moment où, sûr de sa victoire, il comptait enlever à la Suède la West-gothie et la Scanie, fut trompé comme Gustave l'avait été en Finlande. Les deux puissances insistèrent pour qu'il consentît à un armistice à la suite duquel il devait évacuer le territoire suédois. A défaut d'un prompt consentement, M. Elliot devait menacer Copenhague de la vengeance de la flotte anglaise, et déclarer que la Prusse était prête à envoyer une armée dans le Holtsein et le Jutland.

La présence de M. Elliot eut presque autant d'effet que celle du roi sur le courage des habitans de Gothembourg. Le 6 octobre, lendemain du jour où la ville avait été sommée, M. Elliot écrivit, pour la troisième fois, au prince Charles de Hesse, et d'un ton plus grave : « Dans le moment où je vous écris, » disait-il, « la guerre est peut-être déjà déclarée contre le

« Danemarck, par l'Angleterre et la Prusse : mais « si V. A. veut consentir à ce que je propose, je « dépêcherai sur-le-champ des courriers qui, « je l'espère, arriveront à temps pour prévenir « le départ de la flotte anglaise et la marche « de l'armée prussienne. Je vous supplie de faire « lire cette lettre au prince royal. Elle est écrite « par l'ambassadeur du roi son oncle, par un « homme qui lui est entièrement dévoué, et « qui risque son propre sang pour prévenir l'ef- « fusion de celui des autres. »

Le comte de Bernstorff eût sans doute commis une grande imprudence, s'il n'eût pas conseillé à son maître de céder à ces demandes, quelque pénibles et quelque humiliantes qu'elles fussent. Les armées russes étaient trop occupées en Asie pour que Catherine pût envoyer des secours efficaces au Danemarck, et les ressources particulières de ce royaume n'étaient pas, à beaucoup près, suffisantes pour défendre son territoire contre les attaques combinées, par terre et par mer, de la Grande-Bretagne, de la Prusse et de la Suède. Il ne faut donc pas regarder comme une faute de la part du comte de Bernstorff, d'avoir abandonné le système politique qu'il avait jusqu'alors suivi. Il n'avait

que le choix entre plusieurs maux. Celui pour lequel il se décida lui parut le plus léger. Quant à M. Elliot, il ne se trouvait pas dans le cas de pouvoir déployer de grands talens en diplomatie. Tout ce qu'il avait à faire était de menacer le Danemarck d'une double invasion par terre et par mer, s'il n'ordonnait pas à ses armées de quitter la Suède; et il est fort probable que si l'on s'était servi du même moyen deux mois plus tôt, au aurait facilement prévenu l'invasion. Quoi qu'il en soit, le 9 octobre, un armistice fut signé pour huit jours, et prolongé ensuite pour un mois, puis pour six. Le 12 novembre, l'armée ennemie évacua la Suède (5).

Ces événemens ne prouvèrent pas que les Danois eussent mal fait en attaquant ce royaume. Ils démontrent seulement qu'arrêtés par un pouvoir plus fort, la cour de Danemarck fut obligée de céder, et de renoncer au but, au moment où elle allait l'atteindre. Le résultat fut que les Danois s'engagèrent à évacuer, avant l'hiver, les provinces envahies : ce qu'ils exécutèrent. Quant à Gustave, il déploya beaucoup de sagesse, de courage, d'adresse et de force d'esprit dans les nombreuses difficultés qu'il eut à combattre depuis sa première entrée dans la

Finlande russe, jusqu'à la délivrance de Gothembourg. Sa bravoure personnelle, sa force à supporter les fatigues, les mesures promptes et décisives qu'il savait prendre, rompaient les projets de ses ennemis cachés, et diminuaient leurs espérances, en même temps qu'elles excitaient le courage et la confiance des troupes qu'il commandait.

A peine ce monarque actif et infatigable eut-il par ses efforts personnels, joints à la puissante médiation de ses alliés, délivré ses états des attaques du Danemarck, qu'il s'occupa de punir les auteurs de la révolte finlandaise, et de faire des lois assez fortes pour empêcher qu'une pareille scène ne se renouvelât. Gustave arriva dans sa capitale le 20 décembre 1788 et y fut reçu avec les plus vives acclamations. Dans toutes les provinces du royaume qu'il parcourait, il se voyait entouré de sujets dévoués, dont les démonstrations de tendresse et de fidélité marquaient l'enthousiasme dont leurs cœurs étaient remplis.

Gustave vit avec une joie secrète l'expression générale de l'attachement que le peuple lui portait. L'usage qu'il comptait en faire ne se bornait pas à punir les Danois et à faire justice

des officiers finlandais révoltés; il voulait encore agrandir la brèche entre la noblesse et l'Ordre des paysans ; et mettant de cette manière les deux Ordres extrêmes en présence, fonder un trône despotique sur l'entier anéantissement de toute institution populaire. On peut juger par là de la cruauté, de la perfidie et de l'ingratitude de ce monarque dissimulé qui, avec moins de peine qu'il ne lui en coûta pour exécuter ses desseins tortueux et ses adroites perfidies, aurait pu passer une vie heureuse et régner avec gloire. Il serait descendu au tombeau, adoré de la génération présente, et considéré par la postérité avec cet attachement respectueux que les Anglais, après tant de siècles, portent encore à la mémoire du divin Alfred. Si Gustave avait posé en Suède les fondemens d'un gouvernement représentatif; s'il avait détruit toutes les traces de la féodalité, il aurait assuré son trône, et l'aurait mieux défendu qu'avec des lois pénales et des forêts de baïonnettes. Plus il possédait de talens naturels, plus il doit paraître coupable. Les dons brillans que le Ciel avait répandus sur ce monarque ; dons par lesquels il enchantait et éblouissait les hommes, ne doivent être consi-

dérés que comme le charme que la fable attribue au basilic qui n'attire que pour causer le trépas.

Quoique le duc de Sudermanie eût pris part, comme nous l'avons dit, à la singulière capitulation de l'armée révoltée de Finlande, les chefs de la sédition, les colonels Sprengporten (6), Hestesko et d'autres crurent devoir pour leur sûreté fuir auprès des Russes. En attendant, Gustave trouva le moyen d'arrêter un grand nombre d'officiers, et plusieurs autres s'étant rendus volontairement, il les fit tous appeler devant un conseil de guerre, convoqué dans le palais de Frederickshoff, l'ancienne résidence de la reine Louise-Ulrique, à Stockholm.

Parmi les accusés se trouvaient plusieurs nobles dont les opinions politiques étaient désagréables à Gustave. Il fit paraître contre ceux-ci des témoins suspects ou même subornés, et ils furent condamnés à des peines afflictives hors de toute proportion avec leur crime. Un grand nombre de ceux qui avaient correspondu avec l'impératrice Catherine furent condamnés à mort : tel fut le sort des Sprengporten et de Hestesko ; mais ils s'étaient mis hors de l'atteinte de la justice. D'autres éprouvèrent un des-

tin plus cruel encore. Leur arrêt porta un emprisonnement perpétuel ou très-long dans des forteresses éloignées ; le capitaine Ankarstrom, des gardes suédoises, fut de ce nombre. L'amiral Lilljehorn et le général Kaulbert furent condamnés, mais conservèrent leurs appointemens. Dans sa décision définitive sur le sort des officiers condamnés, Gustave montra un mélange singulier de bonté apparente et de cruauté réelle. Il jeta une honte ineffaçable sur les membres du conseil de guerre, et souilla son propre caractère en laissant supposer qu'il avait été guidé par des sentimens personnels.

Les grandes dépenses de la dernière guerre, et la détresse qu'elles occasionèrent dans les finances, forcèrent Gustave d'avoir recours malgré lui à une Diète, pour ne pas risquer une révolution en taxant arbitrairement ses sujets. Pendant le voyage que le roi venait de faire, il n'avait que trop bien réussi à gagner les principaux chefs des trois Ordres inférieurs. Ses favoris et ses agens étaient parvenus, tant par leurs flatteries et par leurs promesses que par leur or, à y obtenir une majorité décidée, qui s'était engagée à soutenir à la Diète prochaine toutes les mesures que le roi proposerait. Ainsi préparé à

triompher complétement de la noblesse, le roi convoqua une Diète qui s'assembla à Stockholm, le 2 février 1789. Le discours du roi fut d'une éloquence remarquable, et bien calculé surtout pour réveiller les étincelles les plus cachées de l'orgueil national et pour les diriger contre ses ennemis tant étrangers que domestiques. Il *prodiguait* les louanges aux bourgeois, au clergé, aux paysans, et il donnait à entendre que *pour assurer l'unanimité*, il était prêt à sacrifier tout désir de vengeance. Il est probable qu'il voulait par là imposer du respect à la noblesse; mais ses expressions manquèrent leur effet. Elle se montra ferme, hautaine, inflexible, et résolue, quoi qu'il en dût coûter, de mettre un frein à ses projets ambitieux. Une adresse, composée par un agent de la couronne, fut votée par les trois Ordres inférieurs; elle exprimait leur reconnaissance des grands efforts que Gustave venait de faire dans la défense du royaume. La noblesse refusa péremptoirement d'y concourir, à moins qu'on n'y ajoutât une clause pour engager le roi à conclure la paix le plus promptement possible. Le cinquième jour de la session, la noblesse vota une adresse au roi, pour le prier de faire poursuivre les auteurs de différens libelles qui, à

l'occasion de la révolte de Finlande, avaient été publiés en faveur du souverain, et qui tendaient à l'extension des prérogatives de la couronne.

Le pouvoir de la Diète, dans tous les cas de discussions secrètes, était délégué à un comité, sur la composition duquel la couronne eut dans cette occasion une influence cachée trop considérable. Les membres de ce comité étaient au nombre de trente. La noblesse, sentant l'avantage que donnait au roi la composition de ce comité, proposa de limiter son autorité à la discussion des sujets contenus dans les instructions préalables de chacun des quatre Ordres. Gustave s'opposa à cette mesure, d'ailleurs tout-à-fait constitutionnelle, parce qu'elle aurait pu déjouer ses projets artificieux. Il ordonna en conséquence au comte de Lowenhaupt de ne pas mettre cette question aux voix. Obéissant à son souverain, l'humble maréchal attira par là sur lui-même une indignation si générale, qu'il refusa de présider quand la question fut discutée pour la seconde fois. La majorité nomma pour lors un autre maréchal et vota les restrictions. Par ce moyen, le comité secret ne put plus rien décider au sujet de la guerre ou de la paix, ni se mêler en rien des finances. La noblesse or-

donna à ses représentans dans le comité de rapporter à la Diète toutes les affaires qui par leur nature n'exigeaient pas un secret absolu.

Ces mesures de la part des nobles firent naître une si vive opposition dans les classes inférieures, que les affaires publiques en parurent suspendues. Secrètement excités par le roi, les paysans conseillèrent à Sa Majesté d'appeler les volontaires de la Dalécarlie au *secours* des citoyens de Stockholm : ces villageois courageux, mais ignorans, n'étaient plus qu'à une journée de marche de la capitale. Tout étant ainsi préparé pour soutenir par la force la tyrannie que Gustave avait résolu d'exercer, il somma les quatre Ordres de la Diète de venir le trouver dans la grande salle des Etats : son ordre fut exécuté. Le roi commença par complimenter avec art les Ordres inférieurs de leur zèle et de leur fidélité; il les remercia publiquement de l'ardeur qu'ils avaient mise à soulager la détresse du royaume; il reprocha dans les termes les plus sévères à la noblesse, le peu d'égards qu'elle avait témoignés au comte de Lowenhaupt, il lui commanda d'effacer de ses procès-verbaux les résolutions offensantes qu'elle avait prises, et de nommer ensuite une députation, à la tête de la-

quelle il voulait voir le comte de Fersen et le baron de Geer : le seul but de cette députation devait être de faire des excuses publiques; et, pour nous servir des expressions du roi, une réparation éclatante à son président outragé. Telle fut la manière dont Gustave rappela, aux nobles déchus, les humiliations qu'ils avaient autrefois fait souffrir à son père Adolphe-Frédéric. S'adressant ensuite en particulier au comte de Fersen et au baron de Geer, le roi leur dit sévèrement qu'il regardait leur conduite envers le maréchal comme une insulte à sa personne, que le comte représentait dans leurs séances. Jetant un regard plein de fierté sur le comte Axel Fersen, le roi s'écria avec beaucoup de véhémence : « Vous avez plus d'une fois ébranlé le trône de « mon père ; gardez-vous de jamais toucher « au sceptre de son fils! »

Le comte, sans s'effrayer, essaya de défendre sa conduite. Plusieurs seigneurs voulurent aussi parler en sa faveur, mais le roi n'écouta rien. Par un mouvement dédaigneux de la main, il donna aux nobles le signal de la retraite. Ils se rendirent à regret et en silence au lieu de leur assemblée. Le comte Fersen leur proposa alors de compulser les procès-verbaux, pour tâcher de

découvrir, s'il était possible, en quoi consistait l'insulte dont on se plaignait : car, ajouta-t-il, toute leur faute consistait, selon lui, à s'être servis des argumens les plus forts; qu'ils en avaient le droit incontestable, et qu'en conséquence il ne pouvait se décider à faire des excuses.

On produisit alors dans l'assemblée un papier, signé par environ quarante membres de la noblesse, et spécifiant plusieurs insultes faites au maréchal. Le comte de Fersen, s'étant levé, dénonça les personnes qui avaient signé cette pièce, comme des accusateurs faux et subornés, et les défia de présenter aucun témoin des charges qu'ils articulaient. Il ne s'en trouva pas un seul qui osât soutenir l'épreuve. Quelques-uns de ceux qui avaient apposé leur signature au papier, demandèrent la permission de l'effacer; d'autres s'excusèrent sur ce qu'ils avaient été *pris de vin*, sur ce qu'ils ignoraient ce que ce papier contenait, ou sur l'impossibilité de désobliger les personnes qui les avaient priés de signer. La noblesse, au lieu de céder, parut plus que jamais déterminée à persévérer dans son opposition aux mesures despotiques du roi; tandis que rien ne pouvait surpasser la basse condescendance

des trois autres Ordres, qui allaient même au devant de ce que le monarque pouvait désirer. Enflammés par les complimens insidieux que leur faisait Gustave, et fiers de la confiance qu'il avait mise dans leur courage et dans leur fidélité, les bourgeois armés de Stockholm n'attendaient qu'un signal pour entreprendre tout ce qu'on voudrait exiger d'eux. Le 20, le roi ayant résolu de faire arrêter les nobles réfractaires, les bourgeois se montrèrent prêts à exécuter ses volontés. Cette mesure ne fut pourtant pas aussi facile que ces bons citoyens se l'étaient imaginé. Le colonel Almfelt, qui avait été autrefois un des favoris du roi, demanda d'un ton ferme au capitaine Oldenberg, fabricant de dentelles, de lui montrer l'ordre du roi. Le capitaine, embarrassé, répondit qu'il n'avait reçu qu'un ordre verbal. « J'ai eu l'honneur de commander la « garde à cheval du roi, » dit le colonel Almfelt, « et je ne me sens pas d'humeur à me lais« ser arrêter par un petit marchand en uni« forme : retirez-vous donc, monsieur, ou je « vous brûle la cervelle. » Ne voulant pas s'exposer à l'alternative, l'officieux bourgeois s'empressa de disparaître, et céda sa commission à un officier de dragons. Le comte de Fersen fut

arrêté par un détachement de *Pensionnaires nobles.* La cour de son hôtel était remplie de spectateurs de tous les rangs. On lui dit à l'oreille qu'une foule d'amis étaient proches, dans le cas où il désirerait offrir de la résistance. Il répondit d'un ton calme : « Ma conscience est pure; je ne « crains rien. » Le comte Horn, le grand-juge Lilljestraal, le baron de Geer, Maclean, et plusieurs autres, furent arrêtés sans difficulté. Les nobles captifs furent conduits au palais de Frédérickshoff, qui avait été, depuis peu, disposé pour recevoir les officiers impliqués dans la dernière sédition, ainsi que le conseil de guerre qui les avait jugés : les chambres dans lesquelles on plaça ces seigneurs furent meublées avec magnificence. Leurs repas devaient leur être fournis de la table du roi, mais la plupart refusèrent cet honneur, préférant se nourrir à leurs frais. On permit au comte Brahe et au général baron Pechlin, de garder les arrêts chez eux. Dans les commencemens, ils furent exactèment surveillés; mais cette précaution devint inutile, car aucun d'eux ne tenta d'échapper à cet acte d'un despotisme atroce. Loin de se laisser intimider, les nobles mirent plus de véhémence qu'auparavant dans leurs reproches et dans leurs mena-

ces. Il est certain que s'ils n'eussent pas autrefois abusé si indignement du pouvoir qu'ils avaient usurpé, le roi n'aurait jamais osé les traiter avec tant d'indignité. Mais ils étaient devenus odieux à la nation, qui se rappelait encore que, dans les précédentes Diètes, tandis que d'une main ils brisaient la couronne, de l'autre ils pillaient et opprimaient le peuple, dont ils foulaient dédaigneusement aux pieds les droits et les libertés. Quoi qu'il en soit, la conduite du roi fut si insultante dans cette occasion, que lui-même ne se montra pas tranquille sur ses suites. Il donna ordre qu'on lui mît sous les yeux, de six heures en six heures, un rapport sur la situation de la capitale : car il pensait que le peuple, sans respecter le corps de la noblesse, pourrait bien se révolter contre le despotisme qui l'opprimait. Pendant leur détention, les seigneurs parlèrent du roi dans les termes du mépris et de l'horreur, et l'accusèrent ouvertement de crimes si vils, qu'on ne peut se permettre de répéter leurs discours. Affectant une grande magnanimité, tandis que sa conduite était en effet dirigée par la politique et par le sentiment de sa faute, Gustave ordonna au secrétaire de ne faire aucune mention des expressions qui leur échappaient.

Quelques-uns des nobles mirent leurs dépositions par écrit : on les engagea à les rétracter. L'absence du maréchal, qu'ils détestaient, calma leurs esprits. Le colonel Lilljehorn, vice-maréchal, se conduisit avec beaucoup de prudence : rien ne put cependant apaiser leur indignation. Cet esprit ne se manifesta pas seulement parmi les nobles appelés à la Diète : plusieurs jeunes gens des premières familles abandonnèrent les places qu'ils occupaient à la cour ou dans l'armée. Parmi ceux-ci on remarqua les comtes de la Gardie, Ribbing et Stenbock. Les dames même cessèrent de venir au salon, et le palais du roi se montra tout à coup désert. Gustave souffrit ces privations avec une philosophie admirable, tant il était enchanté de sa *ménagerie patricienne,* nom qu'il donnait au palais de Frédérickshoff, depuis que les sénateurs et les nobles y étaient renfermés.

Les outrages dont il les abreuva forment une tache ineffaçable dans les annales de son règne. Un habile publiciste a observé que Gustave aurait fort bien pu confier le soin de sa vengeance aux bourgeois et aux paysans. Mais dans le fait il craignait de renoncer à une autorité si dangereuse : il tremblait *qu'ils ne comprissent trop*

bien la valeur de la liberté, et qu'ils ne s'y attachassent. Peut-être, pensait-il, ne voudraient-ils pas, après avoir dépouillé la noblesse de ses priviléges usurpés, que ce qu'ils lui auraient enlevé servît à augmenter les prérogatives de la couronne.

Le lendemain de l'arrestation arbitraire des nobles, parmi lesquels se trouvaient et des sénateurs et des membres du comité secret, Gustave se rendit à l'assemblée des Etats, qui ne pouvaient plus légalement porter ce nom. Il affecta avec gravité de soumettre la loi de « *sûreté* et d'*union* » à la délibération des législateurs, dont les uns étaient intimidés, et les autres, en plus grand nombre encore, gagnés. La *sûreté* consistait à élever le roi au-dessus de la constitution, et l'*union* à concentrer tout le pouvoir politique dans les mains du monarque. Cette loi conférait au le roi droit de paix et de guerre. Les Diètes ne devainet à l'avenir discuter que les points que le roi leur présenterait, et qu'il aurait d'avance sanctionnés. Cette loi enfin détruisait le sénat, institution flétrie à la vérité par ses usurpations passées et par sa récente bassesse, mais qui n'en était pas moins respectable aux yeux des Suédois par son antiquité, qui re-

montait jusqu'aux temps fabuleux, et par les services réels qu'elle avait, en diverses occasions, rendus au royaume.

Le roi était maître à la vérité de jeter en prison les principaux nobles de la Suède; mais il ne put intimider le reste, au point de leur faire accepter le comte de Lowenhaupt, vil instrument du despotisme, comme maréchal des faibles débris de la pairie. Le langage qu'ils tinrent au roi fut plein de sarcasmes et d'insultes. L'acte d'*union* et de *sûreté* fut accueilli avec mépris: pendant plus de trois semaines, ils refusèrent de le prendre en délibération. Le roi leur ayant enfin envoyé un message pour savoir leur décision, la loi fut rejetée presqu'à l'unanimité. Les membres les plus estimables de la noblesse, s'apercevant que le peuple leur était décidément contraire, et que les trois Ordres inférieurs, aveuglément dévoués au roi, ne demandaient qu'à assouvir leur haine contre le premier Ordre de l'Etat, se retirèrent dans leurs terres. Le soir de la séance royale, une assemblée des nobles fut convoquée tout à coup pour élire un nouveau comité secret, lequel entra immédiatement en fonctions, et usurpant le nom de la nation pour sanctionner son coupable asservissement,

s'imposa illégalement la responsabilité d'une dette de plus de cent millions de France, contractée par la couronne. Il vota ensuite des impôts additionnels de douze millions par an. Après ces concessions vénales et que rien ne pouvait autoriser, le comité secret termina ses travaux funestes par un rapport aux quatre Ordres de la Diète. Ses résolutions, qui étaient dans le fait les résolutions du roi, furent adoptées sur-le-champ par le clergé, les bourgeois et les paysans. Pendant ce temps, les nobles, illégalement arrêtés par Gustave, étaient restés en prison. Vers la fin de mars, la noblesse, privée des talens de ceux qui étaient arrêtés et désertée par le reste de ses chefs, passa une espèce de compromis, moyennant lequel le petit nombre de membres qui assistaient encore aux séances consentirent à faire une adresse à Gustave. Pour apaiser leur conscience, ils y insérèrent une clause, par laquelle ils recommandaient au roi de faire la paix, tandis que pour plaire au monarque, ils s'engagèrent, au nom de la noblesse de Suède, à soutenir la guerre en cas d'une *nécessité inévitable.* Gustave restait seul juge de cètte nécessisé. Le 27 avril, le roi se rendit en personne à la chambre de la noblesse, pour extorquer aux faibles

débris de cette assemblée, autrefois si formidable, leur assentiment aux résolutions des trois Ordres inférieurs. Ce roi, qui avait sous ses ordres des régimens de soldats et des parcs d'artillerie, se montrait le geôlier d'une partie de la législature et le suborneur de l'autre. Il avait avili la nation en élevant sa puissance au-dessus de celle de la loi. Il somma les pairs emprisonnés et outragés de *discuter* le point avec lui, manière de triompher, à la fois pusillanime et cruelle. Il se vanta plus tard d'avoir forcé en trois heures de temps la noblesse à consentir à des propositions qui avaient formé pendant plusieurs mois le sujet de leurs délibérations. Le lendemain, cette assemblée avilie fut dissoute. Les trois Ordres inférieurs, enflammés par leur zèle pour l'élévation de la couronne, perdirent de vue la liberté nationale. Les paysans, ignorans et pleins de rancune, ayant envoyé une députation à la noblesse, pour lui communiquer leurs mémorables résolutions et pour la presser d'y accéder, le comte Axel-Fersen, secouant la tête, dit avec un regard de pitié et d'une voix assez élevée pour que les députés pussent l'entendre : « Les pauvres gens! il faut leur pardonner, car ils ne savent ce qu'ils font. » En

attendant, ces expressions d'une feinte bienveillance n'indiquaient en réalité que l'hypocrisie d'un tyran déchu. On ne peut disconvenir que les Ordres inférieurs n'eussent commis une grande faute en ne profitant pas de l'occasion qui s'offrait d'elle-même, d'un côté pour diminuer le pouvoir excessif de la couronne et celui de la noblesse, et de l'autre pour établir la liberté de leur pays. Ils eurent le pouvoir en leurs mains, et ils négligèrent d'en faire usage. Ils furent en même temps les victimes de l'oppression des aristocrates et de la perfidie du monarque. Le désir de voir leurs anciens tyrans humiliés et opprimés leur fit oublier ce qu'ils devaient à Dieu et à leur pays, et ils permirent à leur souverain d'établir un gouvernement fort approchant du despotisme. En attendant, il n'est pas moins vrai qu'ils gagnèrent quelque chose au changement. Les liens dont le système féodal embarrassait l'exercice de leurs droits naturels furent un peu relâchés. Le comte Axel-Fersen était sans doute un seigneur plein de talens et un grand homme d'Etat. Avant la révolution de 1772, il avait été l'une des colonnes de l'aristocratie régnante. Il lui aurait suffi d'examiner franchement et de sang-froid la position

pénible et humiliante où se trouvait la noblesse suédoise, pour en découvrir la cause : il aurait vu que sa source résidait dans l'abus évident du pouvoir usurpé qu'elle avait acquis. On pouvait dire à son égard, pour emprunter les paroles de M. Leckie, que puisque les nobles avaient consenti, pour satisfaire leur égoïsme, à détruire eux-mêmes leurs moyens de défense, il ne leur restait aucun droit de se plaindre en se voyant privés d'un pouvoir dont ils n'avaient pas su faire usage.

Nous avons trop souvent remarqué la dissimulation du roi, pour qu'il puisse être nécessaire d'en faire encore ici l'observation. Il est très-probable que ce prince pensait qu'il n'existait pas en Suède un noble qui fût honnête, ou un seul homme public qui fût à l'épreuve de la flatterie, de l'or ou des menaces. Ce fut cette opinion de l'Ordre privilégié, ainsi que l'avilissement dans lequel la noblesse était tombée, qui l'encouragèrent à adopter des mesures que rien ne saurait justifier, et qui avaient besoin de la sanction de cette même noblesse pour devenir légales. Quoi qu'il en soit, le roi trouva moyen de porter à cet acte inouï d'avilissement une majorité corrompue et intimidée, compo-

sée de ce qu'il y avait de moins respectable dans la noblesse, tout le reste ayant cessé de siéger à la Diète. Le roi fit en personne des visites aux plus puissans ; il répandit sur eux ses faveurs, et protesta, avec une apparente sincérité, qu'en prenant les mesures *acerbes* auxquelles il avait recours, il n'était animé que par son attachement pour la Suède, sans qu'il s'y joignît aucune vue personnelle ou ambitieuse. Ce ne fut pas non plus en vain que Gustave leur fit entendre que, *si la noblesse ne jouissait pas sous le nouvel ordre de choses de priviléges aussi nombreux et aussi importans que sous celui qui était détruit pour ne plus revenir, il ne fallait s'en prendre qu'à elle-même, puisque la porte de tous les honneurs lui était encore ouverte.* Désirant avec ardeur les places et le pouvoir, n'étant retenus par aucun sentiment d'honneur, les nobles corrompus prêtèrent l'oreille aux insinuations du monarque : ils sanctionnèrent par leurs suffrages les mesures illégales du roi ; semblables à des animaux caressans, ils léchèrent le pied qui les avait repoussés, et se montrant les créatures de la couronne, ils acceptèrent avec reconnoissance les miettes qui tombaient de la table royale. S'il faut en

croire un auteur qui a tracé le tableau de la cour de Suède à cette époque (M. Ristel), un grand homme, l'ex-sénateur, comte de Fersen, déclara que s'il avait été roi de Suède et dans la position de Gustave, il aurait agi précisément de la même manière. Trois jours après la dissolution de cette assemblée de législateurs corrompus et serviles, il parut une proclamation royale, par laquelle les paysans et les ouvriers étaient délivrés de plusieurs fardeaux et restrictions que leur avait, depuis plusieurs siècles, imposés par degrés une aristocratie cruelle, impitoyable et usurpatrice. Ce fut pour diviser, pour affaiblir, pour humilier cette phalange, autrefois si formidable, pour opposer à son pouvoir l'importance croissante des Ordres inférieurs, pour animer le royalisme, ou plutôt pour exciter les préjugés du corps des paysans, qui étaient à la fois grossiers, ignorans et réellement à plaindre; ce fut, disons-nous, pour tous ces motifs réunis que le roi crut devoir renoncer à une grande partie des priviléges usurpés et humilians qui jusqu'alors avaient formé la base et le fondement de la tyrannie féodale. Ces concessions auraient fait honneur au caractère du roi, si elles étaient venues d'une source bien-

faisante ; mais elles furent le résultat d'une politique froide et calculée. Si la noblesse se fût montrée aussi obéissante que Gustave le désirait, il aurait, avec la même facilité et la même indifférence, augmenté ses priviléges aux dépens des autres classes : car il était essentiellement l'ennemi de toute espèce d'institution démocratique, du système représentatif et des droits du peuple.

Le roi, ayant par ces moyens triomphé d'une aristocratie avilie et découragée, porta toute son attention à la campagne qui allait s'ouvrir. La prudence aurait dû lui insinuer de faire la paix avec la Russie, puisqu'il avait perdu tout espoir de reconquérir les provinces que la Suède avait été autrefois forcée de céder à cette puissance : la guerre n'avait plus dès lors aucun motif raisonnable. Gustave s'y était décidé dans l'origine par avarice et par ambition. Les espérances vagues et imaginaires dont il s'était flatté n'existant plus, il résolut néanmoins d'y persévérer, en qualité d'allié du Grand-Seigneur de qui il recevait des subsides. Les cours d'Angleterre et de Prusse, qui ne cherchaient qu'à soumettre la Suède à leurs vues politiques, eurent recours à tous les expédiens qu'elles pu-

rent imaginer pour augmenter cette disposition guerrière du roi et pour raffermir ses résolutions peu sages. Elles remplirent son esprit, naturellement romanesque, des espérances les plus extravagantes, d'où résulta en premier lieu une indifférence coupable à la misère dont il allait accabler ses sujets, et en conclusion une ruine inévitable.

L'influence de la politique prussienne dominait à cette époque la cour de Saint-James, et la rendait aveugle aux intérêts de la nation, ainsi qu'aux principes libéraux. Ce fut cette influence qui engagea l'ambitieuse, mais faible épouse de Guillaume V, stathouder de Hollande, à pousser son mari aux mesures imprudentes qui mirent en danger son autorité et son existence même. La suite de ces mesures fut l'invasion des Provinces-Unies par une armée qu'envoya le frère de cette princesse pour courber sous le joug les républicains belges. La cour de Londres donna une pleine approbation à cette funeste entreprise ; et ses résultats, qui ne devaient laisser prévoir que des calamités futures, ravirent à un tel point les admirateurs de la discipline allemande, que l'influence de la Prusse fut pour ainsi dire sans bornes. Il im-

portait fort aux desseins de cette puissance que le Danemarck fît la paix avec la Suède; afin que celle-ci fût en liberté de réunir ses forces de terre et de mer contre la Russie, d'embarrasser ainsi l'impératrice, et de paralyser les efforts qu'elle faisait en Asie. Il est probable que cette considération fut le véritable motif des instructions extraordinaires que reçut M. Hugues Elliot, qui dans les affaires de Suède agit plutôt en partisan armé, qu'en ambassadeur d'une puissance neutre.

Tandis que la politique insidieuse du chef de la maison de Brandebourg, soutenue par tout le poids de l'influence anglaise, portait Gustave III à suivre un plan de conduite tout-à-fait incompatible avec le bien-être de ses sujets, ce même chef l'empêcha, selon toute apparence, de profiter de l'occasion qui se présentait pour tenter de ressusciter la Pologne, et de délivrer cette nation outragée, des fers de la Russie et du despotisme de la plus cruelle et de la plus coupable aristocratie qui ait jamais pillé, insulté et dégradé aucun royaume de l'Europe.

C'est aux vices et aux folies de cette aristocratie qu'il faut attribuer toutes les calamités qui obscurcirent son ancienne gloire, et qui

abaissèrent sa grandeur passée. De cette source empoisonnée, tous ses malheurs découlèrent. S'il faut en croire un voyageur anglais, qui jouit d'une juste célébrité, M. Coxe, la cour de Londres, peu de temps après l'avènement de Georges III à la couronne, influa puissamment, quoiqu'en secret, sur la fortune du jeune comte Poniatowski, qui, dans sa jeunesse, paraît avoir été l'agent politique du ministère anglais, à la cour de Saint-Pétersbourg. Cette circonstance lui procura l'amitié du Grand-Duc, depuis Pierre III, et celle de sa belle et voluptueuse épouse, la célèbre Catherine II. Le Grand-Duc devint le patron et le protecteur de Poniatowski, qui lui témoigna sa reconnaissance en formant une liaison adultère avec sa femme. Pour se dérober à la honte et au châtiment, pour contenter à la fois son ambition et ses goûts voluptueux, Catherine priva son époux et son roi de la vie et de la couronne, et fit exposer son corps en public, afin, disait-elle, que chacun pût se convaincre que la mort du monarque avait été naturelle; tandis qu'un détachement de grenadiers présentait des mousquets chargés et des baïonnettes croisées à la poitrine de tous ceux qui se

permettaient d'approcher pour examiner le corps de l'empereur.

S'étant ainsi délivrée d'un époux intraitable et dont la présence l'embarrassait, s'étant placée sur un trône encore teint de son sang, l'impératrice Catherine se rappela son amant, le comte Poniatowski, non qu'elle voulût le rappeler dans ses bras, où le gigantesque Orloff avait pris sa place, mais elle le regarda comme un homme qui, en occupantle trône de Pologne, serait un instrument favorable à ses vues, compléterait l'avilissement et la ruine de sa patrie, et amènerait peu à peu la réunion de ce royaume à l'empire de Russie.

Ce fut sous la funeste et terrible influence de cette femme, souillée de sang, qu'après la mort d'Auguste III, arrivée en 1763, le comte Poniatowski se présenta comme prétendant à la couronne de Pologne. Cinq mille hommes de troupes russes campaient dans la plaine de Vola, où l'élection se faisait, et lui assurèrent un triomphe facile, en frappant d'effroi ses adversaires. Les nobles corrompus, se soumettant volontairement au joug de la Russie, sanctionnèrent, par leurs votes, la légitimité de ses prétentions à

la couronne. Le favori de Catherine, qui était à la fois l'un des hommes les plus beaux et les plus aimables de son temps, ayant été ainsi placé sur le trône de Pologne, on procéda à son couronnement qui ne se fit pas dans le lieu ordinaire. Il ne voulut pas non plus prendre l'ancien costume royal; mais, sous le vain prétexte du soin de sa santé, il adopta un habillement moderne, coupé avec plus d'élégance et d'après une mode étrangère; triste présage des événemens de son règne qui devait voir expirer l'indépendance de son pays. Cette conduite le rendit odieux à ceux qui, comme les Hollandais, pensent que la conservation des anciens usages nationaux est essentielle à l'honneur d'une nation. M. Coxe attribue cet acte impolitique à l'effet d'une vanité personnelle. Il est probable qu'il faut l'imputer aux ordres positifs de la princesse étrangère à qui le roi devait son élévation, et à qui il avait promis une obéissance sans bornes.

Dans la chute rapide de la Pologne, chute qui suivit de près l'élévation de Poniatowski, une seule occasion se présenta, qui, sans le défaut de lumières et la perfidie du roi, aurait pu délivrer à la fois le royaume du joug étranger et de l'esclavage domestique. L'aurore

d'un jour plus heureux éclaira pour un moment l'obscur horizon de la Pologne, qui avait été pendant si long-temps chargé des plus sombres nuages. Ce fut quand Catherine II, entraînée dans une guerre avec la Turquie et la Suède, se trouvait en même temps menacée par la Grande-Bretagne et la Prusse. Ces circonstances la forcèrent à éloigner ses troupes de la Pologne, et le fantôme de roi qui n'avait pas même le pouvoir de nommer les pages attachés à son service, et qui pâlissait quand le comte de Stackelberg fronçait le sourcil, fut soulagé de ce joug par le rappel de ce ministre.

La Pologne respira ; et si Stanislas avait éprouvé le plus faible amour pour son pays, s'il avait connu quelques remords, il aurait saisi ce moment et secoué pour jamais les chaînes de la servitude étrangère, qu'il avait contribué lui-même à priver. Mais de pareils sentimens d'honneur n'existaient pas dans son âme. Des milliers de nobles, ruinés et avilis, reconnaissaient ouvertement leurs erreurs, et ne pouvaient cacher le regret qu'ils éprouvaient du rôle coupable qu'on leur avait fait jouer. Le roi seul resta fidèle aux desseins de cette femme voluptueuse, dont l'or et les armées avaient placé une

couronne sur sa tête. Il s'éleva en Pologne une flamme de patriotisme à la fois vive et pure. Cette flamme s'étendit; maint noble repentant offrit à la couronne sa fortune et sa vie; mais celui qui la portait était l'ennemi secret qui fit échouer ce dernier effort, trop faible et trop tardif pour réussir. En 1772, la Pologne eût pu être plus heureuse; mais Catherine connaissait à fond l'homme faible et irrésolu à qui elle avait confié le sceptre de ce royaume. A quoi sert que son esprit ait été cultivé, comme nous le dit M. Coxe, ou que ses manières fussent affables et gracieuses, s'il manquait à la fois de probité, de courage, de magnanimité; en un mot, de toutes les vertus essentielles à un souverain? Il est certain qu'il n'eut pas le courage de servir la Pologne, supposé même qu'il en ait eu le désir; et, pendant les derniers efforts de ce pays, en feignant de l'amitié pour la république, il favorisa en secret les projets de Catherine, et accéléra l'époque de son entière destruction. (7)

Tandis qu'un rayon d'espoir brillait encore en Pologne, et que la guerre régnait dans toute sa fureur entre la Russie, la Suède et la Turquie, une magnifique ambassade fut envoyée par le roi de Pologne à Constantinople; mais

elle ne produisit aucun effet par l'incapacité des ministres turcs, et par les intrigues qui furent mises en usage pour en empêcher le succès. Alors était le moment où le roi de Suède aurait pu s'intéresser efficacement aux affaires de la Pologne. C'était dans ce royaume surtout qu'une armée suédoise aurait pu porter un coup sensible à la puissance russe; mais le général baron d'Armfelt, agent secret de Catherine, l'empêcha par ses perfides conseils. Il fit briller aux yeux du prince brave et chevaleresque, la perspective flatteuse, mais illusoire, de la gloire immortelle qui l'attendait, par la destruction de la marine impériale de Cronstadt et par la prise de Saint-Pétersbourg. Ce rêve éclatant éloigna la Pologne de l'esprit de Gustave; et, pendant que le monarque suédois se laissait entraîner par une ambition excessive, et par un désir immodéré de gloire militaire, le roi de Prusse ne perdait pas un instant de vue le projet qu'il chérissait de démembrer la Pologne, et de s'approprier la plus grande partie de son territoire. Ce fut pour accomplir ce dessein que ce prince personnel et perfide leva des armées immenses qu'il dirigea sur la Pologne, sous le prétexte de les faire agir contre la Russie. Il ne faudrait pas même s'éton-

ner qu'il eût été convenu entre ce roi et Gustave, que celui-ci attaquerait la Finlande russe, tandis que celui-là ferait marcher ses grandes et belles armées contre les possessions de la Russie en Pologne. Gustave, malgré son esprit et ses talens, fut complétement dupe d'un prince bien moins habile que lui, et dissipa une puissante armée en de vaines entreprises, au milieu des rochers et des déserts de la Finlande. Le roi de Prusse viola de propos délibéré les engagemens qu'il avait contractés avec les patriotes polonais; il accommoda ses différends avec l'impératrice; et, d'accord avec la Russie et l'Autriche, il s'empara de ce qui restait à la Pologne, tandis que, par les intrigues que nous venons de dévoiler, la Suède se trouva hors d'état de profiter des occasions qui se présentèrent pour détourner le sort de la Pologne.

Mais il est temps de terminer une digression que nous avons été obligé de faire à cause de la liaison intime du sujet qu'elle embrasse avec les grands changemens qui depuis ont eu lieu dans la position respective des cours du Nord. Pour revenir à la guerre entre la Suède et le Danemarck, à mesure que le printemps de 1789 approchait, les deux cours pa-

raissaient désirer de renouveler cette guerre qui n'avait été suspendue que par les ordres absolus de la Grande-Bretagne et de la Prusse. Durant l'armistice, un complot fut découvert par la cour de Danemarck; et le comte de Bernstorff affirma publiquement qu'il avait été formé par un seigneur suédois, et sanctionné par Gustave III et par son ministre en Danemarck. Ce complot consistait à faire mettre le feu, par des incendiaires gagés, aux vaisseaux de guerre russes et danois qui étaient mouillés dans le port de Copenhague. Le prince royal se plaignit, avec autant de justice que d'indignation, de cette violation de la foi publique, et observa qu'un monarque capable d'une action si atroce n'avait aucun droit de se plaindre du manque de principes et d'honneur dans les autres. Le ressentiment du jeune prince fut partagé par la nation, qui se montra empressée à châtier les Suédois, et prête à contribuer de tous ses moyens à poursuivre la guerre.

Sur ces entrefaites, Gustave, se fiant à sa puissance et brûlant du désir d'acquérir de la gloire, et de se venger, mit en avant tous les obstacles qu'il put imaginer pour empêcher l'effet des négociations; il ne négligea aucune

occasion de témoigner le mépris que lui inspirait le prince royal, son neveu; mais, par la puissante influence de l'Angleterre et de la Prusse, les deux souverains irrités furent obligés de s'apaiser, et le dernier armistice se termina par une paix forcée qui ne fut agréable ni à la Suède ni au Danemarck. On prit pour base du traité le *statu quo ante bellum*.

Il est probable qu'en traitant le Danemarck avec si peu d'égards, le cabinet de Londres voulait témoigner à cette nation le ressentiment qu'il éprouvait de la blessure que sa vanité avait reçue par la célèbre neutralité armée des peuples du Nord. Quoique Gustave fût en apparence le plus favorisé, on ne laissa pas de lui faire sentir l'oppression du pouvoir. Ce prince ayant déclaré à M. Elliot qu'il ne souffrirait pas que sa conduite lui fût dictée par des étrangers, ni qu'on le forçât malgré lui à faire la paix avec le Danemarck, on assure que le fier Anglais répondit brusquement que si Sa Majesté était déterminée à renouveler la guerre avec le Danemarck, il avait ordre de quitter sa cour, et de lui annoncer que les hostilités commenceraient sur-le-champ contre la Suède. Quoique Gustave eût sur son neveu l'avantage des années, de l'expérience e

d'une haute réputation politique, la conduite du jeune prince fut à la fois plus digne et plus conséquente que la sienne. Quand il eut acquis la certitude qu'il ne pouvait pas, conformément à ses propres désirs et à ceux de son peuple, continuer la guerre avec la Suède sans augmenter le nombre et la puissance de ses ennemis, il consentit à signer la paix, mais il refusa de ratifier le traité jusqu'à ce que l'impératrice de Russie l'eût formellement dégagé de son alliance avec elle; en conséquence, l'armistice de 1788, qui expirait au mois de mai 1789, fut prolongé de deux mois. Flattée de cette preuve de respect et de sincérité, l'impératrice fut assez magnanime pour rendre la liberté au Danemarck, et la paix fut, du moins extérieurement, rétablie entre cette couronne et la Suède.

Les presses ministérielles de l'Angleterre attribuèrent cette condescendance de Catherine à la terreur que lui inspiraient les menaces de la Grande-Bretagne et de la Prusse. Quoique cette alliance mal assortie pût, à la vérité, avoir quelque influence sur ses résolutions, il est probable aussi que l'impératrice pensait que, malgré la liaison du sang qui existait entre le roi d'Angleterre et le prince royal de Danemarck, les

ministres ne feraient pas de difficulté de piller les arsenaux danois, et de s'emparer des vaisseaux de guerre. Elle choisit donc, sans hésiter, le mal le plus léger, se consolant par l'idée que si l'Angleterre et la Prusse l'avaient privée d'un allié précieux et sur lequel elle pouvait compter, le secours du général Armfeld et de quelques autres agens secrets ne tarderait pas à la délivrer de l'inimitié de la Suède, et à rompre de cette manière les projets favoris de ces deux puissances. Il n'y a pas de doute que Gustave ne fût lui-même très-piqué du ton hautain de M. Elliot, dont les services, en empêchant la paix de Gothembourg, furent bientôt oubliés. Gustave avait d'ailleurs des motifs personnels de se plaindre de la cour de Saint-James. Il avait fait entendre sous main, à certains grands personnages d'Angleterre, que l'Ordre de la Jarretière lui serait particulièrement agréable. On ne fit pas, à cette ouverture, autant d'attention qu'il l'avait espéré; et Gustave, qui oubliait parfois sa politesse ordinaire, dit à M. Elliot que des demandes de ce genre ne réussissaient jamais, à moins qu'elles ne fussent appuyées par « les parens nécessiteux de la ..... » Il faut croire que le cabinet anglais n'était pas fâché,

d'un côté, de voir les puissances du Nord se détruire réciproquement; et, de l'autre, de traiter le roi de Suède avec très-peu d'égards, pour se venger de la part qu'il avait prise à la neutralité armée. S'il en est ainsi, la politique anglaise s'appuya sur une fausse base; elle manqua à la fois de grandeur et de générosité. Gustave, dégoûté de la guerre, aurait traité sur-le-champ avec Catherine, si son agent anglais n'eût saisi ce moment pour lui répéter certaines plaisanteries que l'impératrice s'était permises sur son compte, à l'Ermitage, et qui lui furent d'autant plus sensibles, que sa conscience lui disait qu'elles étaient fondées. Ce sentiment seul l'empêcha de suivre l'avis du général Armfelt, et de faire la paix avec la Russie. Ce fut ainsi que Gustave se montra le jouet des puissances étrangères, et se laissa dominer par elles comme l'oligarchie l'avait fait avant lui, tandis que la Suède, sous l'apparence d'une monarchie constitutionnelle, fut tantôt la victime de la politique étrangère, tantôt celle des erreurs d'un monarque aimable, mais immoral.

CHAPITRE II.

Renouvellement de la guerre en Finlande. — Campagnes de 1789 et de 1790. — Ruine de la marine suédoise. — Conclusion soudaine de la paix. — Anecdote de l'impératrice Catherine et d'un chien. — Catherine II paie des subsides à Gustave III. — Ses intrigues contre la France. — Anecdote de M. Pitt, rapportée par M. W. A. Miles. — Gustave III se rend à Spa. — Il se propose de faire la guerre à la France. — Conjuration contre la vie du roi. — Particularités de son assassinat. — Anecdotes sur les conspirateurs. — Mort de Gustave III.

L'amitié, ou du moins la paix, étant ainsi rétablie entre la Suède et le Danemarck, la guerre recommença en Finlande vers la fin de l'hiver de 1789. Les suites locales des opérations militaires sont toujours terribles, mais surtout dans une province naturellement stérile, où le sol est si peu productif qu'au sein même de la paix la plus profonde il ne suffit pas pour nourrir ses habitans clair-semés. Dans un pareil pays, un siècle de tranquillité peut à peine dédommager des ravages d'une seule campagne.

L'histoire des marches et des contre-marches offre peu d'intérêt au lecteur étranger. La première opération fut celle du général baron Stedingk contre Nyslot. Le 5 juin 1789, le roi arriva en Finlande et se mit lui-même à la tête de la principale division de l'armée suédoise. Le plan de campagne formé par ce monarque indiquait plutôt l'audace de son caractère que ses connaissances militaires. Il ne visait à rien moins qu'à prendre les forteresses de Nyslot, de Fredrickshamn et de Wiborg par le moyen de son armée, et les ports de Hagfors et de Cronstadt par sa grande flotte, assistée d'une flottille considérable de chaloupes canonnières, après quoi la flotte et l'armée devaient se réunir et coopérer à la réduction de la célèbre capitale fondée par Pierre-le-Grand. Malgré le zèle et le dévouement que déployèrent le général Stedingk et ses troupes braves et bien disciplinées, il éprouva un échec considérable à Saint-Michel et fut obligé de battre en retraite. Les troupes russes firent même une irruption dans la province de Savolax. Le roi fut heureux dans les commencemens : il remporta une victoire assez importante sur un corps d'armée russe, près de Davidstadt, et se retrouva

encore une fois à la tête de ses troupes sous les funestes remparts de Fredrickshamn. Mais avant qu'il eût eu le temps de former le siége de la forteresse, ou même de livrer un assaut, le prince de Nassau-Siegen arriva au secours de la place avec une flotte de soixante-dix galères russes. Le fort était bloqué du côté de la mer par une flottille de cinquante chaloupes canonnières suédoises. Cette flottille fut attaquée le 24 août par les galères de Russie, ce qui occasiona un combat terrible et sanglant: les deux partis réclamèrent la victoire; mais l'avantage resta évidemment du côté du plus fort. Le résultat de ce combat fut la levée du blocus de Fredericks-hamn, qui reçut un renfort considérable en troupes et en munitions. Le roi de son côté leva le siége du côté de terre et se retira dans la Finlande suédoise, suivi par les Russes et cruellement harassé dans sa retraite. Le reste de la campagne se consuma en attaques réciproques et en combats d'avant-postes, qui n'eurent d'autre effet que de tuer des hommes et de désoler la province. Elle se termina sans aucun avantage décidé; les forteresses russes restèrent toutes à leurs premiers possesseurs, quoique l'on assure que du palais des czars on avait entendu distincte-

ment tonner l'artillerie suédoise. Le 1er septembre, le roi de Suède reparut à Stockholm, et rompit par sa présence inattendue le projet renouvelé de convoquer une Diète sans son consentement et à son insu. Il est très-probable que les projets du roi avaient été trahis et que ses ennemis en avaient eu connaissance. On soupçonna le général Kaulbart; mais il y a toute apparence que le véritable traître fut le général baron d'Armfelt, et que ce fut lui qui fit connaître aux Russes les plans de Gustave.

Les opérations navales de l'année 1789 furent poussées avec assez de vigueur, tant que la mer Baltique resta ouverte. Le succès fut partagé : peut-être même les Suédois eurent-ils l'avantage; mais il fut loin d'être décisif. Le 26 juillet, les grandes flottes de Suède et de Russie se livrèrent un combat près de l'île de Bornholm; l'une et l'autre éprouvèrent de grandes pertes, et la victoire resta indécise. Le duc de Sudermanie, qui commandait la flotte suédoise, furieux de n'avoir pas obtenu dans ce combat la gloire sur laquelle il avait compté, se plaignit hautement de trahison et fit arrêter un de ses contre-amiraux. A la vérité ce ne fut pas sans raison qu'il se plaignit, car le manque de poudre

était si grand sur la flotte suédoise, qu'il n'y en avait pas la moitié de ce qu'il aurait fallu, et que si la bataille avait duré encore une heure, la plupart des vaisseaux auraient été obligés de se rendre par le seul défaut de munitions. La dernière action navale de quelque importance fut celle qui eut lieu devant Fredrickshamn : les deux flottes souffrirent prodigieusement, et les Russes, quoique vainqueurs, ne retirèrent pas beaucoup de gloire d'un triomphe remporté sur un ennemi si inférieur en forces.

Il ne se passa aucun événement remarquable dans la campagne de terre de l'année 1790 ; celle de mer en fut d'autant plus importante. Un ouvrage publié en 1796 en deux volumes in-8°, sous le titre de *Lettres écrites de Scandinavie,* en renferme une, la cinquante-troisième, où se trouve un détail animé des différentes actions navales de cette campagne. Désespérant de rien pouvoir donner sur ce sujet qui offre plus d'intérêt que cette lettre, nous avons cru devoir l'insérer toute entière dans une note (8). Nous y ajouterons seulement qu'après une suite de combats terribles et sanglans, dans lesquels les deux nations déployèrent l'une et l'autre un courage et un dévouement à toute épreuve, tan-

dis qu'elles commirent aussi les fautes les plus grossières, la guerre se termina enfin par la célèbre bataille de Svensk-Sund, où Gustave commandait la flotte suédoise, et dans laquelle il remporta une victoire complète et brillante sur les frégates et les galères russes, commandées par le prince de Nassau. L'effet réuni de ces batailles, et surtout de celle de la baie de Wiborg, fut la perte de plusieurs milliers des meilleurs marins que la Suède possédât et des deux tiers de ses vaisseaux de ligne et de ses frégates. Ce royaume se ressent encore de ce coup terrible, porté à sa puissance maritime, et s'en ressentira probablement toujours. La guerre se termina par un traité en vertu duquel chaque puissance conserva ce qu'elle possédait avant de l'avoir entreprise. Gustave III n'en prit pas moins l'air triomphant, et revint en pompe à Stockholm; aussi, malgré ses erreurs et ses pertes, ses sujets dévoués admiraient de si bonne foi son courage, que l'air retentit d'applaudissemens universels, et qu'il fut reçu dans sa capitale comme un conquérant et un pacificateur.

Ce fut ainsi que se termina la guerre entre la Suède et la Russie. Toutes les espérances,

tous les grands desseins de Gustave s'évanouirent l'un après l'autre. Au lieu d'entrer en conquérant à Saint-Pétersbourg, il fut sur le point d'y être conduit captif et livré à son ennemie par une armée révoltée; au lieu de s'assurer de la souveraineté de la mer Baltique, sa promptitude et son imprudence impardonnable détruisirent la marine suédoise dans la baie de Wiborg; au lieu d'arracher à la Russie la Finlande, la Courlande ou la Livonie, il manqua lui-même de perdre Gothembourg et les provinces occidentales de son royaume. Il consuma plus d'une année en de vaines entreprises, et malgré tant d'échecs, pour avoir remporté une seule victoire sur les galères russes à Svensk-Sund, Gustave voulut jouer le conquérant et entrer en triomphe à Stockholm.

Les puissances belligérantes furent si pressées de conclure le traité de Verela, qu'à l'exception de la cessation des hostilités, on n'y stipula absolument rien, laissant le soin de tous les autres arrangemens aux négociations futures. Le général baron d'Armfelt fut la cause secrète de cette prompte réconciliation. On a acquis la certitude que dans les premiers temps de la carrière politique d'Armfelt, il avait reçu le

prix de sa trahison des mains du baron de Sutherland, banquier de la cour de Russie (9). Malgré l'horreur qu'Armfelt feignit d'éprouver lors de la sédition de Finlande, il fut seul l'agent secret de cette sédition. Si elle avait réussi au point de détrôner Gustave, il aurait jeté le masque et aurait réclamé l'honneur d'avoir ajouté à l'empire de Russie la province qui l'avait vu naître. Ce favori perfide et corrompu fit tous ses efforts pour engager Gustave à verser sur l'échafaud le sang de ses ennemis politiques; mais il n'y put réussir. Armfelt était en même temps hautain et bas. Il ne cessait de parler des contradictions qui existaient dans la constitution de 1772, encourageant le roi à violer le serment qu'il avait volontairement prêté et à rendre la couronne indépendante de la nation. Tant qu'il fut payé par la Russie, il représenta tous les patriotes comme étant eux-mêmes à la solde de cette puissance. Il aurait volontiers, s'il l'avait pu, excité des soupçons mutuels et de l'inimitié entre le roi et le prince Charles, son frère; à cet effet il insinuait que le duc était secrètement gagné par l'impératrice, et que ce prince était cause des principaux désastres qui avaient eu ieu par terre et par mer. La magnificence

excessive, qui distinguait si fort Gustave III, était elle-même en grande partie due aux artifices du baron d'Armfelt. Ce courtisan saisissait toutes les occasions pour vanter la richesse et le bon goût qui régnaient à la cour de l'impératrice Catherine. Gustave voulut éclipser la splendeur de cette souveraine, quoiqu'il eût à peine trois millions de sujets répandus sur un terrain inculte, grand comme la France ou l'Allemagne, et quoique ses revenus égalassent à peine ceux de maint riche particulier de Russie. Gustave réalisa de cette manière en sa personne la fable de *la Grenouille et le Bœuf.* S'il avait été le roi d'une nation opulente, son goût exquis aurait élevé le génie de son peuple ; il aurait embelli sa résidence d'édifices et de monumens élégans et durables comme ceux des plus beaux temps de la Grèce et de Rome; il aurait protégé les arts et les sciences, et aurait par là, en grande partie, expié les guerres où l'entraînèrent son ambition et ses usurpations sur les libertés publiques; mais les pertes occasionées par son amour pour la magnificence pesèrent cruellement sur une nation pauvre, et ses besoins l'ayant forcé à quelques expédiens en finances qui ne furent pas toujours justes, ils hâtèrent la catas-

trophe qui ne tarda pas à avoir lieu.* On a déjà remarqué que Gustave sacrifia sans remords le bonheur de ses sujets à sa passion effrénée pour la gloire militaire. La formidable sédition de Finlande, au lieu de le corriger, parut lui inspirer une nouvelle ardeur pour la guerre. Ce fut dans l'intervalle qui s'écoula entre le commencement de la guerre de Russie et la paix de Verela, que la révolution française se déclara. Le roi de France se trouva tout à coup hors d'état d'accorder des pensions secrètes à de petits souverains. Gustave s'était dévoué à soutenir la politique française, non-seulement par des motifs

* Nous avons littéralement traduit ce curieux passage, pour montrer à quelles inconséquences l'esprit de parti entraîne. M. Brown est sans doute, comme tous les anglais de l'opposition, grand admirateur de Buonaparte. Comment donc faire pour condamner dans le roi de Suède ce qu'il approuve dans l'empereur des Français ? La pauvreté de la nation suédoise est heureusement venue à son secours. Il se trouve donc que dans le système du patriote Brown, du défenseur officieux de l'égalité des droits et du gouvernement constitutionnel, quelques monumens érigés par un prince puissant expient des flots de sang et l *renversement des libertés publiques*; tandis que, dans un prince pauvre, quelques faux calculs de finances n'ont pu être expiés que par une mort funeste ! Triste raisonnement, et inévitable, quand on ment à sa conscience. T.

mercenaires, mais encore par une reconnaissance mal entendue, puisque cette cour prodigue lui avait fourni les moyens d'accomplir la révolution de 1772. * Il avait encore un troisième motif pour être attaché à la France : c'était la haute idée qu'il s'était formée de la dignité royale et son mépris pour toute espèce de contrainte par laquelle on eût voulu mettre des limites à son autorité. L'impératrice connaissait à la fois ses sentimens et l'embarras où il se trouvait par la suspension des subsides français. Elle ordonna en conséquence au baron d'Armfelt de sonder le roi et de le préparer à l'offre d'un secours du trésor de la Russie. Elle fit en sorte que vers le même temps plusieurs des plus illustres émigrés français s'adressèrent à Gustave et lui dépeignirent leur belle reine et les dames de sa cour, accablées de douleur, tournant leurs yeux baignés de larmes vers le preux Gustave qu'elles regardaient comme leur chevalier et leur futur libérateur. L'appât réussit : l'expédient devait servir à la fois à satisfaire son besoin

* Pourquoi cette reconnaissance était-elle mal entendue ? M. Brown lui-même a reconnu que la révolution de 1772 était devenue indispensable. C'est ainsi que l'esprit de parti *empoisonne* les sentimens les plus respectables. T.

d'argent et son ambition. Le roi de Suède promit inconsidérément d'accepter les subsides de Catherine et de plonger son royaume dans une nouvelle guerre, à laquelle il ne devait prendre aucun intérêt, et qui était dirigée contre un peuple qui n'avait pas à se reprocher l'ombre d'une offense contre la Suède. Ce fut ainsi que Gustave se prépara à risquer de nouveau une guerre offensive, d'autant plus impolitique qu'elle n'avait pas cette popularité qui, dans la première, en flattant le peuple de l'espoir de se venger de la Russie, lui avait fait fermer les yeux sur la violation de la foi publique dont le roi de Suède s'était rendu coupable.

Si Gustave ne se laissa pas effrayer par la sédition finlandaise au point d'abandonner toute idée d'une guerre d'agression, il résolut du moins de se mettre désormais en garde contre des commandans déloyaux ou *patriotes*. Il forma en conséquence une pépinière d'officiers, et les enlevant de bonne heure à leurs parens et à leurs pénates, il voulut les élever dans l'habitude d'une obéissance aveugle et sans réserve. Il choisit le palais d'Ulricsdal pour y établir cette école militaire; et pour mieux cacher son odieuse politique, il ordonna que les cadets de la marine

de Carlscroon fussent transférés dans cette nouvelle institution, à laquelle il donna le nom fatal d'*Académie de guerre*. Le professeur Menanderhjelm, célèbre et savant philosophe de l'université d'Upsal, reçut l'ordre d'imaginer un système d'éducation morale et scientifique. Pendant ce temps, sous les prétextes spécieux d'approvisionner les forteresses et de remplir les magasins que la dernière guerre avait épuisés, le roi fit continuer sans relâche la fabrication d'armes, de munitions, de tentes, d'habillemens, etc. Par la funeste et puissante influence de la Russie et par l'ardeur de son propre zèle, Gustave devint l'idole des réfugiés français et le chef des contre-révolutionnaires. Un patriote salarié, un parlement salarié sont avec raison des objets d'aversion publique; mais un roi salarié est le plus coupable des pensionnaires. Gustave III le fut cependant au point qu'il n'osa rien répondre quand le comte de Stackelberg, le même qui avait pendant si long-temps tyrannisé le coupable Stanislas à Varsovie, lui dit qu'il était « le fidèle et digne chevalier de son « immortelle maîtresse. »

Gustave ne se laissait pourtant pas tromper par les assurances de Catherine. Il voyait claire-

ment quels étaient ses projets; mais son embarras était si grand, qu'il n'apercevait pas la possibilité de s'en délivrer sans des subsides ou des emprunts étrangers et il savait que le seul moyen d'en obtenir était de paraître seconder sincèrement les vues de l'impératrice. C'est ce qui prouve que l'habitude qu'il avait de la prodigalité, ne pouvait manquer de produire tôt ou tard les événemens qui causèrent sa perte.

Pendant ce temps ce peuple brave, généreux et franc, sur les destinées duquel ce gardien infidèle prétendait veiller, tandis que les erreurs et les crimes de ce gardien exposaient, au contraire, sans cesse sa vie et ses biens; ce peuple, disons-nous, sincèrement attaché à la France par les liens les plus puissans, contemplait avec une inquiétude grave et généreuse les efforts qu'elle faisait pour se rendre libre. Les sentimens du peuple suédois et ceux de son souverain, formaient donc un contraste parfait. Quelque faible que soit la part dont les paysans grossiers de la Suède jouissent dans le pouvoir législatif, et quelque avilis que soient ces paysans par l'insolence des nobles, qui, depuis long-temps, ont décidé qu'aucune personne ayant reçu une éducation libérale ne pourrait

les représenter, leur position leur inspire néanmoins des sentimens élevés, et tout monarque qui voudrait les priver de leur stérile droit, ne régnerait pas long-temps en Suède. Les paysans suédois sont, du reste, véritablement religieux : les doctrines qu'enseignent leurs pasteurs obtiennent d'eux une foi implicite. En conséquence, le roi, pour enflammer leurs esprits simples contre les Français, ne crut pouvoir mieux faire que de les appeler une nation d'*athées*, qui avait renoncé à la foi chrétienne et massacré ses prêtres; mais comme la religion de la France était celle de l'église de Rome, un bel esprit suédois répondit que les Français n'avaient renoncé qu'au papisme, et qu'ils étaient sur le point de devenir luthériens. On assure que cette finesse neutralisa les effets de la ruse * à laquelle le roi avait eu recours. Plus on se donna de peine pour inspirer au peuple des préventions contre les Français, moins on réussit, et plus on rendit populaire la cause de la liberté. Des pasquinades sévères et spirituelles furent lancées journellement parmi le bas peuple, afin de tourner en ri-

* Ruse assez naturelle, ce nous semble, et assez conforme à la vérité. T.

dicule le caractère du roi, et d'attaquer sa prédilection pour le gouvernement absolu. Gustave sortait souvent seul; caché sous un large manteau militaire, il se mêlait aux groupes qui se réunissaient dans les rues. Partout il entendait censurer sa conduite, ou prédire que les efforts qu'il allait faire pour étouffer la liberté naissante en France, serviraient de signal au peuple de Suède pour lui arracher le sceptre des mains. Malgré cela, il mettait tant de confiance dans son armée *permanente*, qu'il ne doutait pas qu'il ne lui fût facile de *forcer* le peuple à la soumission. On aurait pu avec raison lui appliquer, à cette époque, ces paroles énergiques : « *Quem Deus vult perdere, priùs dementat* *. » Au lieu de s'instruire à temps par ce qu'il avait vu et entendu, il résolut, à tout risque, de persévérer; et, pour imiter apparemment la police impériale de la Russie, il défendit les discussions sur les nouvelles politiques de France; il enjoignit au peuple, par ses proclamations, de s'abstenir de tout entretien sur des sujets liés à la révolution française : le petit nombre de mauvais journaux qui existaient en Suède, ne purent

* Dieu commence par faire perdre l'esprit à celui qu'il veut perdre.

insérer les discours des orateurs populaires : mais on se moqua ouvertement, à Stockolm, des ordres du roi. Les soldats mêmes, sur lesquels le roi comptait, témoignèrent qu'ils étaient peu disposés à aller loin de leurs foyers combattre une nation dont la leur n'avait jamais eu à se plaindre, et plusieurs anciens officiers suédois, remplis d'expérience, parurent convaincus que si le roi n'avait pas péri par la main d'Ankarstroom, cette armée même qu'il ressemblait pour envahir la Normandie, et pour marcher de là directement à Paris, aurait levé l'étendard de la révolte, et aurait anéanti le roi, qui avait jadis été son idole.

Pendant ce temps, le monarque indigent et mèrcenaire recevait des sommes considérables des Bourbons d'Espagne et de Naples, ainsi que de l'empereur d'Allemagne et du Pape, pour l'aider à payer des émissaires qui prétendaient créer des insurrections en France, * et qui devaient lui faire passer des nouvelles authen-

* Ici, comme en plusieurs autres endroits de cet ouvrage, nous avons traduit le sens de l'auteur anglais, sans nous astreindre à reproduire ses expressions : car il faut de la décence et de la retenue, même dans des mémoires secrets. T.

tiques. Ce fut pour cette raison qu'au mois de juillet 1791, Gustave se rendit à Aix-la-Chapelle où s'étaient réunis les ministres des principales puissances qui s'apprêtaient à signer une coalition contre la France. Le marquis de Bouillé, représentant des princes de la maison de Bourbon et des émigrés, s'y trouva, et l'on assure qu'il y vint aussi un agent secret d'un prince qui n'aurait pas dû sanctionner une croisade contre des principes auxquels ses ancêtres devaient une triple couronne (10). Mais les pas de Gustave étaient suivis, ses jours étaient comptés. Les hommes qui se trouvaient à la tête des affaires en France étaient informés de ses moindres mouvemens; ils savaient aussi que toutes ses vues tendaient au rétablissement d'un gouvernement arbitraire. Une correspondance secrète fut entamée entre le gouvernement existant en France et certains amis de la liberté en Suède. Le marquis de Bouillé découvrit cette intelligence et sut que le plan avait été formé d'assassiner le roi Gustave à Aix-la-Chapelle. Alarmé par l'idée de la perte d'un monarque duquel dépendait en grande partie le retour à l'ancien régime, le marquis trouva moyen de forcer le champion mercenaire des rois à s'éloigner quel-

ques jours plus tôt qu'il ne l'avait voulu, et l'on assure qu'il dut la vie à cette mesure. *

Ce que nous venons de dire ne repose pas sur des bases authentiques; on ne sait pas non plus si le coup devait être porté par un Suédois ou par un Français. L'auteur pendant son séjour en Suède apprit d'une personne de distinction que le roi fut averti par un étranger que s'il restait vingt-quatre heures de plus, il perdrait infailliblement la vie. De quelque part que vînt ce projet, l'expédient était vil et infâme. Les nations ont le droit de reformer leur gouvernement et de casser ceux qui les gouvernent, lorsqu'ils se rendent coupables d'abus de pouvoir évidens et grossiers. On a souvent vu des circonstances qui faisaient un devoir social de tirer l'épée contre un chef perfide ; mais nulle âme grande et honorable n'a jamais eu recours au poignard de l'assassin.

Quand Louis XVI eut accepté la constitution et juré de la maintenir, quelques-uns des principaux chefs de la ligue royale se refroidirent (11). La Prusse parut jalouse des desseins de Gus-

* Aveu précieux de la part d'un défenseur de la révolution et des idées libérales. T.

tave III : ce dernier ne laissa pourtant pas d'y persévérer. L'Espagne, l'Autriche et la Prusse eurent beau ralentir leur zèle, le roi de Suède rallia la ligue et résolut, quoi qu'il en pût arriver, de rétablir le trône abattu des Bourbons, ou de perdre sa propre couronne dans l'imprudente entreprise. Malgré les sommes énormes qui lui furent comptées, ses dépenses furent plus grandes encore, et il se vit obligé de convoquer une Diète, pour tâcher de se procurer les moyens de soutenir la guerre contre la France. Cette assemblée devait se réunir à Gèfle, port de mer situé sur les côtes du golfe de Bothnie. L'intervalle entre la proclamation et le jour indiqué pour l'ouverture de la session fut si court que les villes éloignées n'eurent pas le temps d'élire leurs députés. Ceux des provinces méridionales et occidentales de la Suède n'arrivèrent pas à temps pour assister à cette ouverture.

La Diète s'assembla le 23 janvier 1792, sous la protection des troupes étrangères. Par le moyen de la corruption et d'arrangemens secrets, le roi obtint tout ce qu'il demandait en faveur de la prérogative royale; mais on lui refusa les subsides dont il avait besoin. Tandis que le roi était à Gèfle, ses ennemis implacables

suivaient tous ses pas, et il fut sur le point d'y être assassiné. Ayant dissous la Diète, il revint à Stockholm, sombre, mécontent, mais toujours fermement résolu à la guerre. Les mêmes ennemis le poursuivirent encore; ils arrivèrent à Stockholm peu d'heures après le roi; leur premier plan avait été de le faire périr cette nuit même.

Il y aurait peut-être de la présomption à fixer le nombre des personnes qui eurent part à la conjuration formée contre la vie de ce coupable monarque; il suffira de dire que toutes étaient de distinction et appartenant à l'Ordre de la noblesse.

On a beaucoup parlé dans le monde de Jean-Jacques Ankarstroem, le régicide suédois; on répandit à cette époque sur lui les contes les plus absurdes et les plus dénués de fondement, afin qu'il parût être un monstre de cruauté et de dépravation. Son crime doit sans doute inspirer de l'horreur; mais tout annonce qu'il y a été porté par des injustices commises envers lui par la victime de son ressentiment. M. Lewis Goldsmith assure que, très-jeune encore, Gustave III insulta si grièvement Ankarstroem, que celui-ci avait acquis le droit de laver son injure

dans le sang de son ennemi. On dit que le jeune Suédois frappa le prince et ne cessa de parler de lui avec mépris et d'éviter les lieux où il pouvait le rencontrer. * Cette inimitié se prolongea toute leur vie et finit par causer à tous deux une mort funeste. Soit qu'il fût guidé par une haine personnelle, ou bien par des motifs plus nobles, le capitaine Ankarstroem se faisait remarquer par la sévérité avec laquelle il censurait en toute occasion le gouvernement de Gustave III. On prétend que le roi eut recours à plusieurs moyens indignes de lui pour arrêter le capitaine Ankarstroem dans sa carrière militaire et pour irriter son esprit. Pendant la guerre de Russie, Ankarstroem commandait les troupes stationnées dans l'île de Gothland; les

* *Crimes des cabinets*, page 16 et suivantes. M. Goldsmith a commis une grande erreur, en disant qu'Ankarstroem était gouverneur d'Ostrogothie; cette place était une des plus importantes dont la couronne pût disposer. Il fut envoyé par le roi en un bannissement honorable, et l'*île de Gothland* lui fut assignée pour le lieu de son exil. Ayant eu le commandement de quelques troupes stationnées dans cette île éloignée, il reçut le titre purement honoraire de gouverneur de Gothland. (A.) Nous n'avons pas besoin d'ajouter à ce qui précède, que le témoignage de M. Lewis Goldsmith ne mérite aucune confiance. T.

Russes y débarquèrent. Si la garnison avait offert de la résistance, l'île entière aurait été livrée au pillage, puisqu'il n'y avait ni forces suffisantes pour se défendre, ni forteresses pour se mettre à couvert. Le devoir du gouverneur était donc de capituler pour sauver la vie et les biens des habitans. Après le retour du roi en 1788, ce prince apprit que le capitaine Ankarstroem avait entretenu une correspondance active avec ceux d'entre les nobles qui avaient encouragé les officiers finlandais à la révolte, et qui consultaient encore entre eux sur les moyens d'assembler dans l'absence du roi une Diète qui devait le détrôner. Quand Gustave fit faire le procès aux officiers, le capitaine Ankarstroem fut accusé de trahison, et le seul fait qu'on allégua contre lui fut d'avoir conseillé aux habitans de Gothland de ne pas prendre les armes contre les Russes. Dans un moment où l'esprit de parti était porté à un si haut point et où les officiers mécontens ne pouvaient se montrer dans les rues de Stockholm sans courir le risque d'être assommés par la populace, il ne faut pas s'étonner que l'on ait pu trouver parmi les basses classes du peuple de Gothland quelques personnes qui aient voulu faire une déposition as-

sez précise pour motiver la conviction d'un prévenu devant un conseil de guerre composé des créatures du roi. Ankarstroem fut condamné à un emprisonnement de vingt ans dans une forteresse au choix du roi. Le prisonnier entendit prononcer sa sentence sans effroi et avec le silence du dédain. Il fut plus troublé quand on lui annonça sa grâce, qu'il n'avait point sollicitée et qu'il ne put éviter. Il s'écria en l'apprenant : « *J'aimerais mieux périr par l'inimitié « du roi, que vivre déshonoré par sa clé- « mence.* Je suis innocent des accusations que « l'on a forgées contre moi, et qui ont été sou- « tenues par des témoins subornés. Mes juges « dans leur iniquité ne l'ignoraient pas. J'ai de- « mandé justice, on me l'a refusée. Je regarde « cette exemption d'un arrêt injuste comme un « droit, et nullement comme une grâce.» Quand le capitaine Ankarstroem sortit de prison, il fut aussi bien reçu dans la société que s'il n'avait pas subi de jugement, et l'effet général des procédures fut très-défavorable à la réputation du roi. *

* L'auteur anglais aurait dû appuyer ce récit sur quelques preuves justificatives ; car il ne pouvait ignorer que toute l'histoire de ce jugement et de cette condamnation a été révoquée en doute. T.

Le désordre des finances entraîna ce monarque à faire usage, soit pour lever de l'argent, soit pour liquider ses dettes, d'expédiens contraires à la probité. Il stipula entre autres par une simple ordonnance que la valeur du papier-monnaie serait diminuée d'un tiers, de sorte que le thaler, qui devait valoir cent huit sous, ne fut plus compté que pour trois livres douze sous. Une réduction si forte et si soudaine dans une masse énorme de papier, ne put manquer de ruiner bien des gens et de mécontenter tout le monde. Il arriva que précisément à cette époque le capitaine Ankarstroem venait de vendre des propriétés territoriales pour la valeur de trois cent mille thalers, dont il avait reçu le paiement en billets d'Etat au pair. Le lendemain l'ordonnance de la dépréciation fut publiée, ce qui lui fit perdre d'un seul coup un tiers de sa fortune. On accusa le roi d'avoir favorisé ses amis, en leur annonçant d'avance la mesure qu'il comptait prendre. Quoi qu'il en soit, cette mesure était injuste en elle-même, et ses suites agirent si fortement sur l'esprit d'Ankarstroem, qu'il fit, à ce que l'on assure, le vœu solennel de venger ses injures en versant le sang de son ennemi.

Le ressentiment dont son âme était remplie était vivement partagé par ses amis et par ses parens. Ce fut alors que l'on forma le projet de détrôner ou d'assassiner le roi. Pendant les trois derniers mois de sa vie, il ne se passa pas une semaine que ce prince ne courût quelque danger de la part de ses ennemis acharnés à sa perte. L'heure de sa mort fut plusieurs fois fixée avant son départ pour Gèfle ; mais l'exécution fut toujours remise à cause de divers obstacles qui se présentèrent. On le suivit à Gèfle ; mais l'occasion d'agir ne s'étant point offerte dans cette ville, les conjurés retournèrent, avec le roi, à Stockholm. Il y arriva le 1er mars. Le lendemain il devait assister à un bal masqué. Ankarstroem s'y rendit, portant avec lui des instrumens de mort; mais le roi ne parut point. Des hommes d'une trempe ordinaire auraient sans doute renoncé à un projet fatal qui avait déjà tant de fois échoué, et que le Ciel semblait évidemment désapprouver. Rien ne put ébranler la ferme résolution du capitaine Ankarstroem : il était persuadé que les mœurs corrompues du roi et les crimes qu'il avait commis en violant tant de fois ses sermens, l'avaient rendu indigne de la protection divine, et qu'en

conséquence c'était une action vertueuse que de le tuer pour assurer le bonheur de la société. D'un autre côté, il ne doutait pas que Dieu n'exigeât, en expiation, le sang de l'homme qui aurait versé celui du roi, mais que son âme serait sauvée s'il mourait avec une pénitence sincère. L'enthousiasme d'Ankarstroem était si grand, qu'il n'eût pas fait plus de difficulté de tuer le roi dans une église que dans un spectacle.

La résidence favorite de Gustave était un petit pavillon situé à Haga, éloigné de Stockholm d'environ une lieue. Le chemin de Haga passe par la *Drotting Gaten* (rue de la Reine), où se trouve un cabaret appelé *Mon Bijou*. On proposa d'abord de faire naître près de ce lieu un embarras de charrettes et de grosses voitures, et de tirer sur le roi pendant que son carrosse y serait arrêté. On résolut ensuite de le tuer, s'il était possible, à Haga, ou bien de s'emparer de sa personne pendant qu'il se promènerait dans le parc, de le conduire à une terre appartenant au comte Ribbing, et de l'y retenir *au secret* jusqu'à ce qu'une Diète eût décidé de son sort. L'un et l'autre de ces plans furent trouvés impraticables. Environ huit jours avant que la

catastrophe eût lieu, un grand bal devait être donné à la cour, mais il fut inopinément contremandé. A la fin on annonça, pour le 16 mars, un bal masqué à la salle de l'Opéra. Cette fête devait attirer un grand concours de monde, et les conjurés ne balancèrent pas à choisir cette nuit pour l'exécution de leur sanglante entreprise.

Pendant que le coiffeur du roi le coiffait pour la fête, les yeux du prince se portèrent sur une lettre déposée sur sa toilette. L'adresse était conçue en ces termes : « *A Sa Majesté le Roi ;* « *Secrète et Importante.* » Gustave prit la lettre, regarda attentivement l'écriture, et puis la rejeta négligemment sur la toilette. Cependant, croyant reconnaître le caractère, il la reprit une seconde fois, l'ouvrit, et lut ce qui suit :

« Sire,

« Daignez prêter l'oreille aux conseils d'un « homme qui n'est point attaché à votre service, « qui ne recherche point votre faveur, qui ne « prétend pas excuser vos crimes, et qui ce- « pendant désire écarter de vous le danger qui « vous menace.

« Soyez assuré qu'un complot a été formé « pour vous assassiner. Ceux qui y sont entrés

« sont furieux de ce que le bal de la semaine « passée a été contremandé. Ils ont résolu d'exé- « cuter aujourd'hui leurs projets. Restez chez « vous *, et évitez d'aller au bal pendant le « reste de l'hiver. De cette manière, le fana- « tisme du crime se dissipera de lui-même.

« Ne cherchez point à connaître l'auteur de « cette lettre. C'est le hasard qui lui a fait dé- « couvrir l'exécrable projet formé contre vos « jours. Soyez assuré qu'il n'a aucun intérêt à « vous prévenir du sort qui vous attend.

« Si vos troupes mercenaires avaient commis « quelques violences contre les habitans de Gèfle, « l'écrivain de cette lettre aurait été le premier « à tirer l'épée contre vous ; mais il déteste la « pensée d'un assassinat. ** »

* Il est probable qu'en faisant usage de cette expression, l'écrivain voulait engager le roi à renoncer à son voyage de France : car il avait formé le projet d'une descente en Normandie, d'où, réuni aux royalistes, il devait marcher sur Paris. A.

** Ces détails et plusieurs de ceux qui suivent au sujet d'Ankarstroem et du roi, etc., sont fidèlement traduits d'un manuscrit suédois inédit, composé par une personne attachée à la maison du roi, à Stockholm. L'auteur les donne tels qu'il les a lus; mais il ne garantit pas leur exactitude. A.

Telles étaient les paroles mystérieuses que contenait cette lettre anonyme. Le roi pâlit en la lisant; il fut un instant triste et pensif, comme s'il avait été indécis sur le parti qu'il devait prendre. Le baron Bjelke, secrétaire particulier du roi, était présent. Il reconnut l'écriture, quoiqu'elle fût déguisée. Il était lui-même du nombre des conjurés; mais sa présence d'esprit fut si grande qu'il ne témoigna pas le plus léger symptôme de frayeur, bien qu'il fût certain d'avoir été trahi. Le roi lui présenta la lettre en disant : « Lisez et dites-moi ce que vous en « pensez. » — « Il me paraît, sire, » répondit le perfide conseiller, « que cette lettre a été écrite « par quelqu'un qui cherche à vous *intimider* « et à vous détourner de tout divertissement « public. » — « *M'intimider!* » s'écria Gustave avec un regard fier et avec une forte expression de mépris. « Quel est l'homme qui pourrait « s'en flatter? Je ne fais jamais attention à des « sottises pareilles. Si j'écoutais tous les avertis- « semens que je reçois, je ne jouirais pas d'un « moment de repos, et je craindrais sans cesse « d'être assassiné! » Ce fut à cet artifice que le baron Bjelke eut recours pour prévenir l'effet de la lettre du colonel Lillehorn et pour préci-

piter le monarque trop confiant dans les filets que ses ennemis lui tendaient (12). Quand Gustave aurait été le plus cruel tyran qui eût jamais souillé un trône, rien ne saurait excuser un aussi exécrable abus de confiance. Le rusé traître, s'apercevant que le roi examinait l'écriture, ajouta : « Il est cependant possible que « cette lettre renferme un avis utile. Je pense « donc que Votre Majesté ferait bien de con- « tremander le bal masqué. Par ce moyen, si « la lettre contient la vérité, le danger sera « écarté et la conjuration déjouée. » — « Oui, » reprit Gustave; « mais si l'insolent écrivain a « prétendu me railler, il dira que *le roi a eu* « *peur!*..... Non, je suis décidé à aller au bal. »

Aussitôt que le baron Bjelke put trouver le moment de s'éloigner, il donna aux conjurés le signal dont ils étaient convenus. Si le roi se décidait irrévocablement à aller au bal, le baron devait envoyer à un bijoutier indiqué, sa montre, sous prétexte d'y faire faire quelques réparations; si au contraire le roi changeait d'avis, le bijoutier devait recevoir une tabatière. Le comte Ribbing attendait dans la boutique, qui était située dans la *Drotting Gaten*. Le baron envoya sa montre, sans faire connaître aux conjurés le danger qu'ils

avaient couru. Il se rendit ensuite dans son appartement, où il brûla plusieurs lettres qui auraient pu compromettre des personnes d'un rang élevé; puis il se munit d'une petite dose d'un poison très-actif, venu d'Asie, et il cacha une lancette sous la broderie de son habit. En revenant au palais, il trouva le roi prêt à partir. Malgré la ruse dont s'était servi le baron Bjelke, Gustave balança réellement et ne sut à quoi se décider. Le comte d'Essen employa les argumens les plus forts pour engager le roi à rester et à encourager l'écrivain de la lettre à se faire connaître; mais la crainte d'inspirer des sentimens de mépris même à un correspondant anonyme, et la fausse honte, causées par un orgueil excessif, le poussèrent à sa destinée. L'oubli de tout danger personnel, qui avait toujours marqué son caractère, et l'impatience avec laquelle il avait dans toutes les occasions accueilli les conseils qui lui étaient désagréables, décidèrent de son sort. Le baron Bjelke arriva avant le roi et se plaça à côté d'Ankarstroem; Gustave tarda si long-temps à entrer dans la salle, que les conspirateurs crurent qu'ils avaient été trahis, ou du moins que leur attente allait être de nouveau trompée. « Il paraît que

« nous n'aurons pas l'honneur de voir le roi ce « soir, » dit Ankarstroem d'un ton d'indifférence. — « *Ne craignez rien,* » répondit le baron Bjelke, » votre espérance ne sera point « déçue. » Comme il prononçait ces mots, la trompette annonça l'approche de la royale victime, qui entra dans la salle, appuyée sur le bras du comte d'Essen. La figure de Sa Majesté était gaie et animée comme à son ordinaire, et il causait avec le comte sur quelque sujet amusant. Quoique rien dans les traits de Gustave n'indiquât l'impression causée par la lettre anonyme, il est certain qu'il y songeait : car en entrant dans la grande salle, il dit au comte : « J'ai bien fait de mépriser la lettre que j'ai « reçue. S'il avait existé un complot contre ma « vie, il eût reçu son exécution avant que je « fusse arrivé ici. » Le comte fit une révérence, et dit avec gravité : « Puisse l'opinion de Votre « Majesté être véritable ! » En attendant, on vit des yeux, où brillaient la colère et la haine, se fixer sur le roi, dont l'œil vif et perçant saisit au passage un regard qui réveilla ses craintes. Il résolut sur-le-champ de se retirer, et il cherchait, en tenant le bras de l'ambassadeur de Prusse, à percer la foule des masques, quand

il remarqua qu'il était environné et qu'on lui barrait le passage. Les principaux conjurés étaient près du roi; ils trouvèrent moyen de se placer entre le monarque et les personnes qui l'accompagnaient. Gustave se sentit emporté par la foule, et voulut enfin s'arrêter contre une coulisse à laquelle il tournait le dos. C'était derrière cette coulisse que le prudent et inflexible Ankarstroem avait choisi son poste. Le calme le plus parfait régnait dans toute sa personne: pas un muscle ne remuait ; son cœur n'éprouvait pas le plus léger remords. De peur que sa victime ne lui échappât, ou qu'un autre ne pérît à sa place, il saisit de la main droite le pistolet fatal, et de la gauche il toucha légèrement l'épaule du roi, qui, s'étant retourné pour voir quelle était la personne qui avait osé prendre cette liberté, lui ôta toute espèce de doute sur son identité. Ankarstroem plaça sur-le-champ le pistolet contre les reins du monarque, et tira le coup. Aussitôt que l'on eut entendu le bruit de l'explosion, les conjurés crièrent *au feu!* afin de donner à Ankarstroem le temps de se débarrasser de ses armes, et à ses complices celui de s'échapper. L'assassin ne se retira pourtant pas : voyant le roi encore debout, il empoigna le cou-

teau ébréché et dentelé qu'il avait fait faire exprès; il était sur le point de l'enfoncer dans la poitrine du prince, quand il le vit tomber. Ces divers mouvemens n'avaient exigé que peu d'instans: ainsi, quelque court que fût l'intervalle, les conjurés n'en éprouvèrent pas moins de vives craintes, par l'idée que la blessure du roi pouvait ne pas être mortelle. Le comte d'Essen, grand-écuyer de Sa Majesté, ayant entendu le bruit du pistolet *, cria à haute voix aux gardes qui étaient aux portes de la salle, de les fermer et de ne permettre à personne de sortir. Les personnes de la suite du roi s'approchèrent pour le placer sur un sofa, qui ne tarda pas à être couvert du sang qui coulait de sa plaie. Pendant ce temps, la confusion qui régnait dans la salle, donna le temps à Ankarstroem de laisser tomber les armes qu'il tenait cachées. Le bruit se répandit bientôt dans la ville que le roi avait été assassiné dans la salle de l'Opéra. Les avenues se remplirent de soldats, et le théâtre fut cerné. Le monarque blessé déployait au milieu de ce tumulte un calme par-

* Voilà la seconde fois qu'il est question du *bruit* du pistolet. Personne n'ignore cependant qu'Ankarstroem s'est servi d'un pistolet à vent. T.

fait, et la plus grande présence d'esprit. Aussitôt qu'il put se faire entendre, ce qui n'avait pas été possible, dans les premiers momens, il ordonna de faire fermer les portes de la ville; et, s'adressant aux ministres étrangers qui se pressaient autour de lui, il leur dit: « J'ai donné ordre, messieurs, de tenir les portes « de la ville fermées durant trois jours. Ce ne « sera qu'alors que vous pourrez envoyer des « courriers à vos cours respectives; mais ce re- « tard sera d'autant plus avantageux, que l'on « saura alors, avec certitude, s'il est possible « que je vive. » Pendant que le roi parlait, la sueur froide qui baignait son front marquait les souffrances horribles qu'il éprouvait. Il ne laissa pourtant pas d'indiquer lui-même les mesures qu'il fallait prendre pour découvrir l'assassin. Toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle furent obligées, sans exception, d'ôter leur masque, de se laisser fouiller pour que l'on vît si elles n'avaient point d'armes cachées, et enfin d'écrire leurs noms et leurs qualités dans des registres préparés à la hâte. Soit à dessein, soit par hasard, il arriva qu'Ankarstroem fut le dernier appelé à écrire son nom. Le chancelier Benzelstjerna, qui était placé vis-à vis de lui,

observait attentivement sa physionomie. Le capitaine Ankarstroem s'avança d'un pas ferme et tranquille. Après avoir satisfait à l'ordre, il dit avec douceur et sang-froid : « Avez-vous encore quelque chose à exiger de moi, monsieur? » — « Non, monsieur, » répondit le chambellan : ils se saluèrent réciproquement, après quoi Ankarstroem passa dans le foyer, où il mit sa pelisse et son bonnet fourré, et rentra sur-le-champ chez lui : s'étant retiré dans sa chambre à coucher, le meurtrier se mit à genoux, et quoiqu'il se fût montré sans miséricorde dans l'action qu'il venait de commettre, il osa implorer avec ferveur celle de son créateur. Des larmes coulaient en abondance le long de ses joues, tandis qu'il reconnaissait que le crime dont il s'était rendu coupable était de l'espèce la plus horrible. Ayant achevé sa prière, il s'écria : « Par cette action, je sais que je me perds, « moi et ma famille, mais je sauve la vie de « plusieurs milliers de mes semblables que ce « monstre aurait conduits au carnage, dans les « pays lointains. Je suis persuadé, d'ailleurs, « que ma patrie me devra son salut. » Après avoir ainsi soulagé son cœur, il reprit sa tranquillité ordinaire. Il dit à son domestique de lui

donner un biscuit et un verre de vin; puis il se mit au lit: peut-être même qu'il y reposa. Telle fut la conduite du capitaine Ankarstroem, après avoir lâchement assassiné son roi.

Les chirurgiens, ayant sondé la blessure du monarque, et réfléchissant à la direction que la balle avait prise, jugèrent du premier moment qu'il y avait peu de chose à espérer pour la vie de leur auguste malade. Pendant cette opération, qui fut excessivement douloureuse, le roi déploya ce courage et cette force d'âme que peu d'hommes ont poussés plus loin que lui. Quand le chirurgien appliqua la sonde, le roi crut remarquer que sa main tremblait. Etouffant le sentiment de la douleur, il dit d'une voix ferme: « Ne souffrez pas que votre affliction vous em- « pêche de remplir votre ministère. Rappelez- « vous que si la balle n'est pas extraite, il de- « vient impossible de me sauver. » Le chirurgien s'arrêta un moment, comme pour prendre courage; puis il retira de la plaie des balles de différentes formes. Naguère, Gustave avait descendu légèrement le large escalier de granit qui conduisait au vestibule du palais, dans ce moment on l'y reconduisait à pas lents, étendu sur un brancard que portaient des grenadiers,

et dont le moindre mouvement augmentait ses douleurs inexprimables. Le grand escalier du palais est, comme le palais lui-même, d'une forte dimension. L'épaisse rampe est en marbre poli, les marches en granit et les ornemens, de proportions colossales, sont parfaitement exécutés et bien conformes au vaste et beau dessein de ce superbe édifice. Quoique l'on eût fermé les portes du palais aussitôt que le roi fut arrivé, et que l'on n'y admît que des soldats et quelques courtisans choisis, l'escalier fut néanmoins encombré de monde. Plusieurs ministres étaient en habits de cérémonie; et la plupart des personnes attachées à la maison, portaient encore ceux qu'elles avaient mis pour aller au bal. Ces costumes élégans et variés; l'état du roi, étendu sur son brancard; son front décoloré, appuyé sur sa main droite; les physionomies diverses, sur lesquelles se peignaient à la fois la douleur, la consternation et l'effroi; l'éclat des flambeaux et des torches nombreuses que portaient les militaires; celui des casques polis, des habits brodés et couverts de paillettes, joint aux sabres nus et aux baïonnettes; la lumière forte qui se projetait sur la figure du roi, sur le brancard et sur le groupe qui l'environnait; les larges

masses d'ombres qui se répandaient au-dessus et au-dessous de ce groupe principal, et les accidens de lumière qui éclairaient diversement les parties détachées de ce vaste tableau, formaient un spectacle grand, pittoresque, et qui ne pouvaient manquer de faire la plus vive impression. Les yeux du roi n'avaient rien perdu de leur lustre, et ses traits indiquaient le triomphe du courage sur la douleur. Quoique ce malheur fût terrible et soudain, il ne lui fit pas perdre sa présence d'esprit; il parut plus affecté des larmes qui sillonnaient les joues des vieux compagnons de ses travaux militaires, que du coup qui, selon toute apparence, allait bientôt terminer ses jours. A mesure que les porteurs montaient l'escalier, le roi levait la tête comme pour se pénétrer du majestueux spectacle dont il formait lui-même l'objet principal. Quand il fut arrivé à la grande galerie, qui était de plain-pied avec son appartement, il fit signe de la main qu'on le laissât reposer un moment. Puis, regardant autour de lui d'un air attentif, il dit au baron d'Armfelt, qui ne pouvait retenir ses sanglots : « N'est-il pas étrange que je me sois « ainsi précipité au-devant de ma destinée, après « les avis que l'on m'avait donnés? Mon esprit

« m'annonçait un malheur. Je ne suis allé qu'à « regret, comme si j'eusse été poussé par une « main invisible! Je suis entièrement persuadé « que, quand son heure est venue, c'est en « vain qu'un homme voudrait fuir son sort. » Après une courte pause, il continua en ces mots : « La mienne n'est peut-être pas en- « core arrivée. Je ne serais pas fâché de vivre, « mais je ne crains pas de mourir. Si je vis, je « descendrai de nouveau à pas légers cet esca- « lier; sinon, la première fois qu'on m'y repor- « tera, ce sera pour aller au *Gustavianska Graf* « *i Riddarholm Kyrkan.* » (au tombeau des Gustave, dans l'église de Riddarholm.) Le roi parlait lentement et à voix basse. Le silence qui suivit fut terrible; chacun paraissait avide d'apercevoir ses traits, ne fût-ce que de loin, ou de saisir quelques-uns des mots qu'il proférait. Des larmes remplissaient tous les yeux. On vit des personnes, tenant une torche de la main gauche, se couvrir le visage de leur manteau pour cacher l'excès de leur émotion. Gustave était, selon toute apparence, le plus calme des acteurs de cette scène. Aussitôt que les premiers transports de la douleur furent passés, il fit signe aux porteurs d'avancer. Les vastes

portes à deux battans du grand salon furent ouvertes et refermées, dès que le roi y fut entré avec les personnes les plus intimes de sa suite. La triste procession traversa les appartemens de cérémonie jusqu'à la chambre à coucher du prince. Là, le brancard fut soigneusement posé à terre, et le roi fut porté dans son lit, d'où il ne se releva plus.

Après que Gustave eut pris deux heures de repos, malgré les ordres des médecins et des chirurgiens, et malgré les prières de son frère, le duc Charles de Sudermanie, il ordonna au baron d'Armfelt de lui faire la lecture de la liste des personnes qui avaient assisté au bal. Les hommes de l'art et les domestiques s'étaient retirés. Chaque fois qu'Armfelt prononçait un nom qui inspirait quelques soupçons au roi, il le marquait avec un crayon. Tout à coup le roi dit : « De grâce, mon cher Armfelt, le nom « d'*Ankarstroem* s'y trouve-t-il? » — « Oui, « Sire, » répondit le baron, « et il est le der- « nier de la liste. » Le roi prit un air sombre, secoua la tête et dit : « *Un pressentiment m'an-* « *nonce que cet homme a été mon assassin.* »

Si la terreur et l'abattement régnaient dans l'enceinte du palais habité par le roi, et dont

toutes les avenues étaient étroitement gardées, à peine le jour eut-il paru que l'alarme se communiqua à tous les quartiers de la capitale, et Stockholm présenta l'apparence d'une cité populeuse, sur le point d'être envahie par une armée ennemie.

Les portes étaient fermées, et les remparts garnis de canons chargés. D'autres canons étaient braqués dans les principales avenues qui conduisaient au château, et les canonniers étaient auprès, la mêche allumée. De forts détachemens d'infanterie et de cavalerie parcouraient la ville. Avant qu'il fît jour, la nouvelle était déjà répandue dans tous les quartiers de Stockholm, que le roi avait été assassiné la nuit précédente au bal. La sensation que cette nouvelle causa dans le public fut très-vive : malgré les erreurs du monarque, et le mécontentement général que le peuple témoignait de la guerre qu'il allait entreprendre, il faut avouer, à l'honneur des Suédois, qu'ils donnèrent les témoignages les plus sincères de leur regret pour le sort du roi, de leur indignation et de leur colère contre ses assassins. Des milliers de Suédois, fatigués de l'ambition inquiète et désordonnée du roi, auraient peut-être rejoint les étendards de l'insurrection, si les con-

jurés avaient ouvertement pris les armes; mais ils abhorraient l'idée d'un assassinat, et ils auraient préféré souffrir l'autorité de Gustave, et toutes les calamités qu'elle menaçait d'attirer sur leur pays, plutôt que de s'en délivrer par un moyen si lâche.

Avant de quitter la salle de l'Opéra, le soupçon se dirigeait déjà sur les nobles qui s'y trouvaient, et dont on savait que les opinions étaient en opposition avec le gouvernement et la politique du roi. Gustave se rappela les expressions mystérieuses et équivoques dont s'était servi le baron Bjelke. La lettre anonyme fut attribuée au colonel Lillehorn; mais ce qui servit surtout à découvrir l'assassin même, ce furent les armes que l'on trouva sur le parquet de la salle. Les pistolets furent reconnus par l'armurier qui les avait réparés; le coutelier qui avait fait le couteau reconnut aussi son ouvrage. L'un et l'autre déclara qu'il avait travaillé pour le capitaine Ankarstroem. Les officiers de justice qui furent chargés de l'arrêter, s'attendaient à une résistance désespérée. Il les vit, au contraire, approcher tranquillement, se leva et vint au-devant d'eux, désarmé. D'une voix douce il leur dit : « Vous « pouvez avancer sans crainte; je sais ce que

« vous venez faire. J'ai rempli *mon devoir,* il « vous reste à remplir le vôtre. » Une régence provisoire fut organisée. Le général baron d'Armfelt en fut membre. Ce perfide favori montrait une douleur plus extravagante que celle du duc de Sudermanie, de Sophie-Madeleine, et même du jeune prince royal. Lors du premier interrogatoire d'Ankarstroem, Armfelt lui demanda le nom de ses complices, et le menaça des tortures les plus affreuses, s'il refusait de tout avouer. Le prisonnier restait les bras croisés et la tête droite. Sur ses traits on lisait cette sombre fermeté qui ne craint ni la torture, ni la mort. Quand il eut entendu la menace d'Armfelt, il le regarda fixement, et dit d'un ton lent et dédaigneux : « Ne t'attends pas, audacieux « criminel, que je t'obéisse. Ce fut et ton vil « exemple et ta contagieuse bassesse qui ren- « dirent l'infortuné roi parjure à ses sermens ; « qui l'initièrent à des crimes inconnus jus- « qu'à toi sur le sol de la Suède. C'est grâce « à toi qu'il est devenu la tache de l'humanité « et le fléau de son peuple. » — « Silence, té- « méraire! » s'écrie Armfelt furieux, « tu es « le meurtrier du meilleur et du plus vertueux « des rois. Ton crime est terrible, et ta puni-

« tion ne le sera pas moins. » L'enthousiaste reprit d'un ton d'exaltation : « Tu mérites seul « les titres que tu me donnes. Déjà ton nom « est un terme de reproche ; tes ossemens ne « reposeront point sur la terre suédoise. L'en- « fant qui n'est pas encore né bénira ma main, « à cause du coup qu'elle a porté. Je me sa- « crifie pour délivrer la nature d'un monstre, « et mon pays d'un tyran parjure. » Son ton parut frapper de respect les officiers de la justice. On voyait clairement qu'il avait monté son âme à un si haut degré d'enthousiasme, qu'il regardait son action comme aussi agréable à Dieu qu'utile aux hommes. Il est cependant certain qu'il s'était conduit d'une manière à la fois lâche et cruelle. Il avait chargé son pistolet de clous rouillés, dont les blessures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus sujettes à la gangrène. Quant au couteau, il y avait fait, avec une lime, une profonde dentelure allant en biais vers la pointe; et il avait l'intention, s'il s'en était servi, de le retourner dans la plaie pour la rendre incurable ; enfin, il tira sur sa victime pendant qu'elle lui tournait le dos. Son motif, en adoptant un plan calculé avec une si froide méchanceté, pouvait être, ainsi qu'il

l'a allégué, la haute importance qu'il attachait à donner au roi une mort inévitable. Ankarstroem observa qu'il n'avait pris aucune précaution pour sa sûreté, soit en se cachant, soit en prenant la fuite; mais s'il avait résolu d'avance de souffrir la punition due à son crime, pourquoi ne l'avoua-t-il pas sur-le-champ, et ne se remit-il pas dans les mains de la justice, dans la salle même de l'Opéra? Il désirait peut-être favoriser la fuite de ceux de ses amis qui s'y trouvaient avec lui. Il avoua son crime; il se glorifia du succès qu'il avait obtenu; mais il disculpa tout le reste des conjurés; et si le colonel Lillhorn ne les avait pas tous trahis, il est probable qu'Ankarstroem eût été le seul sur qui la main de la justice eût pu s'appesantir. Après le premier interrogatoire, M. Lillesparre, ministre de la police, donna des ordres pour que l'on ne laissât à Ankarstroem ni couteau, ni fourchette, ni aucun instrument avec lequel il aurait pu se détruire. Au second interrogatoire, il tira d'une manche de sa pelisse une lancette qu'il remit à Lillesparre, en lui disant: « Voyez comme « toutes vos précautions eussent été vaines, si « la religion ne m'avait empêché de commettre « un suicide. J'aurais échappé à votre pouvoir

« et à votre vengeance; mais la confiance iné-
« branlable que je mets dans la religion chré-
« tienne et dans l'existence d'un autre monde
« meilleur que celui dans lequel nous vivons,
« me dit que je suis un pécheur, et que je dois
« souffrir pour mes péchés. La loi de Dieu et
« celle des hommes exigent que je meure sur
« l'échafaud, et je ne demande pas mieux que
« d'accomplir ma destinée. » Surpris de sa conduite, M. Lillesparre donna des ordres secrets pour que l'on tâchât de découvrir de qui le prisonnier tenait cette lancette; mais les recherches ne menèrent à rien. Elle lui avait été remise en prison, de la part du baron Bjelke, par un agent fidèle, attaché lui-même à la police.

Le baron Bjelke se trouvait dans la salle du bal quand Gustave fut atteint du coup mortel. Il le vit tomber, et éprouva une joie secrète quand il entendit le chirurgien déclarer qu'il n'y avait aucun espoir de sauver la vie du roi. Le baron accompagna le monarque au palais, pour y recueillir toutes les nouvelles qu'il pourrait apprendre et pour les communiquer à ses complices. Quand Lillehorn le dénonça, le roi fut très-affecté : car il se rappela la manière artificieuse dont ce traître s'y était pris pour l'enga-

ger à se rendre à la fête où le trépas l'attendait. L'indignation des *amis du roi* (c'était le nom dont se paraient Armfelt et quelques autres favoris, qui étaient en effet ses plus grands ennemis) ne fut pas moins vive contre le baron Bjelke que contre Ankarstroem. Le baron, qui était instruit de tout ce qui se passait, avala une forte dose de poison peu d'instans avant qu'on l'arrêtât, et envoya en même temps la lancette à Ankarstroem Quand il fut conduit, comme prisonnier d'Etat, devant le ministre de la police, Armfelt s'y trouva. On lui demanda s'il avait connaissance de la conspiration formée contre la personne du roi; il répondit avec un triomphe barbare : « Oui, c'est moi qui ai fait « aller le monstre au bal masqué. La main sa-« crée d'Ankarstroem lui a donné un passe-port « pour l'éternité. » Armfelt, pâlissant de colère et d'effroi, répondit : « Nomme tes com-« plices, ou bien tes membres vont être déchirés « par la torture. » Le baron Bjelke, avec un sourire affreux, où se peignaient à la fois le mépris et la haine, fixa ses yeux étincelans sur Armfelt, et dit d'une voix horriblement altérée : « Scélérat! je ne te crains pas. La main de la « mort est déjà sur moi. Je meurs, et j'em-

« porte mon secret au tombeau. Mes amis vi-« vront pour me venger de toi. » En disant ces mots, il tomba, et ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Son agonie fut affreuse: sa bouche écumait, et ses yeux paraissaient à chaque instant près de sortir de leur orbite. A cette vue, tous les assistans furent saisis d'horreur. Armfelt, pâle et tremblant, ordonna d'enlever le corps qui, ayant été jeté sur un traîneau, fut conduit au lieu du supplice, où il resta quelque temps exposé à la vue du public, et fut ensuite enseveli au pied de la potence. Il n'y resta pas long-temps; on l'en retira secrètement pour l'enterrer en terre sainte. Indépendamment d'Ankarstroem et du baron Bjelke, les principales personnes arrêtées furent le comte Claes Fredericksen Horn, le comte Adolphe-Louis Ribbing, le baron Charles Ehrensward, Jacques von Engerstroem, le major von Hermansdorff, le général baron Pechlin et un petit juge nommé Nordel. Ce furent les dépositions du lieutenant colonel Charles Pontus Lillehorn qui donnèrent lieu à ces arrestations.

Ankarstroem avait reçu du baron Bjelke l'avis secret de la trahison commise par le lieutenant colonel Lillehörn. Il versa beaucoup de

larmes, déplorant amèrement les maux que cette trahison entraînerait sur ses amis et ses complices. Paraissant rougir davantage d'avoir prononcé une fausseté, que d'avoir commis un meurtre, il saisit la première occasion qui se présenta pour accabler de reproches Lillehorn qui, dit-il, n'avait participé à tous les projets formés contre la vie du roi, que pour détruire ceux qu'il avait trahis. Ankarstroem justifia ensuite sa première déposition, en avouant qu'il avait été le principal instigateur du complot, et qu'il aurait voulu être la seule victime offerte à la justice offensée. Il confirma la plupart des faits qui avaient déjà été prouvés par des témoignages irrécusables; mais on ne put en tirer davantage. On s'efforça à plusieurs reprises de lui extorquer quelque aveu qui pût confirmer les soupçons que l'on entretenait sur le compte du général baron Pechlin; mais ce fut en vain. Peu de temps après cet interrogatoire, on distribua sous le manteau, à Stockholm, un papier écrit par Ankarstroem (15). Cette pièce forme encore aujourd'hui un document historique rempli d'intérêt. Les expressions dont il se sert en parlant de son action prouvent qu'il la considérait comme un grand

crime. Le manuscrit original était beaucoup plus étendu que la pièce communiquée au public : il y entrait dans le détail des sujets de l'inimitié personnelle qu'il éprouvait contre le roi, des torts et des outrages qu'il avait eus à souffrir, et des manœuvres au moyen desquelles il avait été inculpé et condamné la première fois. Ces passages furent omis, et le reste aussi a probablement été altéré.

Sur ces entrefaites, les ministres étrangers à Stockholm, et principalement ceux de Prusse et d'Espagne, firent des remontrances contre la mesure qui les empêchait d'expédier des courriers à leurs cours respectives ; le premier demanda un passe-port que l'on ne crut pas devoir refuser. Ce fut en vain que des bulletins étaient journellement publiés pour annoncer la prochaine guérison du roi. Ankarstroem paraissait avoir prévu cette manœuvre, quand il affecta de répandre la circonstance horrible des *clous rouillés* dont il avait chargé son pistolet, afin de rendre la plaie incurable dans le cas où il ne réussirait pas à tuer le roi sur-le-champ.

Pendant ce temps la position de Gustave était très-malheureuse. Il s'était procuré un héritier de sa couronne par des moyens dont proba-

blement aucun monarque ne s'était servi jusqu'à lui. Son frère Charles y avait à la vérité donné son consentement *dans le temps*, mais *alors* le trône était sur le point de devenir vacant, et rien ne pouvait empêcher ce prince d'y faire valoir ses droits. On assure que l'idée de l'ignominie qui couvrirait sa mémoire, si cet événement avait lieu, agit avec tant de force sur l'esprit de Gustave, qu'elle augmenta la fièvre occasionée par sa blessure, et qu'il alla presque jusqu'à se trahir dans son délire. Il parlait d'une manière incohérente de la naissance du prince royal et d'un *divorce ;* il appelait souvent Muncke, Armfelt et Rosenstein. Malgré toutes les précautions, ces discours d'un esprit égaré se répandirent dans la ville. Les nobles de l'opposition s'adressèrent au duc de Sudermanie, pour le prier de convoquer une Diète si le roi mourait, ajoutant que s'il voulait accepter la constitution de 1772, avec quelques changemens rendus nécessaires par les usurpations de son malheureux frère, ils lui donneraient la couronne, et mettraient de côté les droits du faux prince royal. Le général baron d'Armfelt entendit parler de cette ouverture, et comme il était toujours admis dans la chambre à cou-

cher du roi, il ne put s'abstenir, quoiqu'on l'en priât, de troubler le malade en lui donnant une nouvelle si peu flatteuse. Son véritable but était de faire exclure, s'il le pouvait, le duc de la régence, et en y faisant nommer ses propres partisans, d'obtenir la souveraineté, et de s'élever ainsi aux yeux de l'impératrice Catherine par la ruine de la Suède.

Gustave fut vivement affecté des détails que d'Armfelt lui communiqua. Il n'eut pas de repos que l'on n'eût envoyé chercher son frère Charles. Quand il l'aperçut, il lui fit une exhortation solennelle et pathétique, mais d'une voix presque inarticulée, tant il était affaibli par les pénibles émotions qui déchiraient son cœur. Le duc fut touché de la triste position de son frère; il s'approcha de lui avec toutes les marques de la plus tendre compassion; il pressa sa main brûlante, la couvrit de larmes, et promit tout ce que l'on exigea de lui. Gustave, soit qu'il ajoutât foi à sa promesse, ou non, se montra plus calme et plus tranquille. Ils s'entretinrent ensuite de la situation des affaires publiques et de la régence, que le duc déclara ne pas vouloir accepter, à moins qu'il ne fût déclaré seul régent et que le général baron d'Armfelt ne fût

exclus de tout pouvoir politique. Le roi raconta alors au duc ce qu'Armfelt lui avait communiqué, et s'abandonnant à l'honneur de son frère, il consentit à tout ce que celui-ci proposait. Quand le duc quitta le roi, il se rendit à l'assemblée de quelques-uns des principaux nobles, et leur dit que quoiqu'il se sentît flatté de la préférence qu'ils voulaient lui accorder, il ne pouvait songer à l'accepter. Une longue conférence s'ensuivit. On y résolut d'abandonner la guerre contre la France, de réduire l'armée et de désarmer la flotte. La maison du roi devait être diminuée; les constructions commencées au grand palais de Haga et à l'église cathédrale de Stockholm devaient être abandonnées; on décida même d'exclure le baron d'Armfelt de toute place dans l'Etat; et comme il était indispensable qu'un des conspirateurs fût exécuté, on résolut de sacrifier le seul Ankarstroem, encore ses biens ne devaient-ils pas être confisqués. Les autres coupables devaient obtenir la vie avec les biens, et n'être condamnés qu'à un bannissement perpétuel.

Le duc fit connaître ces conditions à son frère mourant. Quelques-unes d'entre elles furent bien tristes pour le roi, celle surtout qui concernait la

neutralité que le royaume allait observer, au lieu de la guerre dans laquelle il avait voulu le plonger. Quant à la grâce conditionnelle des conspirateurs, Gustave y consentit sans le moindre regret, car elle assurait la paisible succession du prince royal. Sans les remontrances du comte de Wachtmeister, et des autres chefs de la justice, le roi aurait même étendu cette grâce jusque sur Ankarstroem. Ces arrangemens ayant été ratifiés, les comtes de Brahe et de Fersen se rendirent auprès du roi. Une faible rougeur colora les joues de Gustave, quand il vit ces seigneurs approcher de son lit, conduits par son frère. Leur démarche était grave et respectueuse : leur bouche était peut-être démentie par leur cœur, mais elle exprima du moins la douleur la plus profonde, et la plus sincère compassion. Le roi ne leur céda pas en démonstrations. D'une voix affaiblie, il leur dit : « Je ne crains pas d'assurer que je me réjouis « de ma blessure, et que les douleurs qu'elle « me fait souffrir sont amplement payées par « ma réconciliation avec mes amis. » Etendu sur son lit de mort, Gustave n'avait rien perdu de son amabilité et de sa politesse exquise. Combien ses regards et ses discours étaient différens

de ceux avec lesquels il avait accueilli ces mêmes seigneurs, quand, refusant de les écouter, il s'était contenté de secouer la main et de détourner la tête, pour leur donner le signal de la retraite! Il n'y a pas de doute que son cœur, naturellement fier, n'ait été profondément affecté de la nécessité où il se trouvait de se concilier ceux qu'il craignait et qu'il haïssait à la fois. C'était néanmoins, et il le savait, le seul moyen d'assurer le trône de Suède au prince royal. Ces seigneurs promirent sur leur parole d'honneur, et de la manière la plus solennelle, qu'ils repousseraient toute tentative que l'on ferait pour exclure l'héritier du roi, pourvu que les articles convenus fussent fidèlement observés. Ils furent d'autant plus portés à donner cette assurance, qu'ils craignaient eux-mêmes les suites de l'esprit révolutionnaire qui commençait à se répandre en Suède, et qu'ils songeaient que, si la succession du prince royal souffrait des difficultés, on pourrait tenter d'abolir la monarchie, et même l'aristocratie, pour établir à leur place un gouvernement républicain. Gustave se sentit fort soulagé, quand il eut reçu le serment de ces nobles puissans : il était désormais tranquille au sujet de la succession du prince royal. Quoi-

que ses souffrances corporelles fussent terribles, il y a tout lieu de croire que les tourmens de son âme étaient plus affreux encore. Il supportait pourtant les unes et les autres avec un courage exemplaire. Il songea à l'arrangement de ses affaires autant que sa triste situation le lui permit. Une grande quantité de papiers qui, vu le mystère dont on a cru les envelopper, ont fait naître, tant en Suède que dans les pays étrangers, des conjectures si diverses, furent soigneusement empaquetés, et cachetés du cachet du roi. Les paquets furent mis dans un coffre de fer placé sur un guéridon, au chevet du lit du monarque mourant. Ce fut le duc lui-même qui fit cette opération en présence du roi. Ce coffre mystérieux avait trois serrures et autant de clefs. Gustave en remit une au duc, une autre au chancelier comte Wachtmeinster, et la troisième à l'archevêque d'Upsal. Chacun de ces trois illustres personnages apposa son cachet au-dessus du trou de la serrure dont il possédait la clef. Ce coffre fut ensuite placé dans un second coffre, afin de le préserver des accidens du feu. Le roi enjoignit solennellement de ne l'ouvrir que CINQUANTE ANS après sa mort, et ordonna que dans l'intervalle il restât déposé

dans l'Université d'Upsal, sous la garde du chancelier. Plus tard, ce dépôt fut placé dans la bibliothèque de l'Université. L'arrangement de cette affaire parut avoir une influence funeste sur l'esprit du roi ; il se trouva beaucoup plus mal aussitôt qu'elle fut terminée.

Les personnes de la suite du roi s'étonnèrent de ce qu'il n'admettait pas le prince royal en sa présence. Celui-ci ne cessait de s'informer de la manière la plus touchante des motifs de son exclusion; la douleur qu'il éprouvait de la situation de son père putatif était profonde et sincère. Du reste, la reine elle-même ne put obtenir l'entrée de la chambre du roi. On prit pour prétexte la crainte que la violence de sa douleur ne troublât le repos dont le malade avait besoin par-dessus toutes choses. Les chirurgiens se servirent en vain de toute leur science, ils ne purent réussir à extraire les clous de fer qui avaient pénétré dans le corps; et, dans leurs efforts superflus, ils firent souffrir au roi des tourmens horribles. Les médecins indiquaient les remèdes propres à calmer la fièvre et à dissiper les symptômes de gangrène. Le 28, au matin, ils se présentèrent sous les formes les plus alarmantes. Le poison avait déjà pénétré dans

les vaisseaux absorbans, et des taches livides se montraient sur les reins du malade. Ses traits et même sa voix étaient changés. Le chambellan Benzelstjerna fut chargé de la tâche pénible d'apprendre au patient que son état était désespéré, et que sa mort approchait à grands pas. Le roi parut très-affecté de cette déclaration. « Combien de temps encore est-il possible que je vive? » demanda-t-il à Benzelstjerna. « Plût à Dieu, Sire, » répondit le chambellan, « que le sacrifice de ma vie pût vous « rendre la santé; vous la recouvreriez sur-le-« champ. Mon cœur se brise en vous disant que « les souffrances de Votre Majesté pourront à « peine se prolonger pendant vingt-quatre « heures. » Le fidèle serviteur se couvrit le visage pour cacher ses larmes. La douleur est contagieuse. D'ailleurs, il n'est pas surprenant qu'après tout ce que Gustave avait souffert, son âme commençât à perdre de son énergie, et que son courage l'abandonnât Il versa des pleurs en abondance; et, pour la première fois, il se reprocha les erreurs de sa vie et celles qui avaient marqué son règne. Il se rappela ses premières années, quand le vice n'avait pas encore souillé son cœur. Il songea à son illustre mère, et lui

adressa la parole, comme si elle était encore à ses côtés : « Ah! madame! » s'écria-t-il, « si « j'avais suivi vos excellens conseils, j'aurais « évité cette mort affreuse! » Il nomma ensuite plusieurs favoris dont il déplora la bassesse avec exécration. Il parla au baron d'Armfelt, comme s'il eût été présent : « Eloigne-toi, » lui dit-il, « vil parasite! sors de ma présence, « et n'y reviens jamais. C'est toi qui m'as donné « l'exemple du crime, et voici où ton exemple « m'a conduit. » Ce fut ainsi que, passant d'un sujet à un autre, le roi ne cessa de pleurer et de se désespérer jusqu'à ce que le délire survînt. Il paraissait sommeiller pendant de courts intervalles; mais son esprit n'était point tranquille, et l'agitation de ses traits indiquait que ses songes ne lui présentaient que des images effrayantes. Chaque heure qui s'écoulait offrait de nouveaux symptômes du poison mortel qui avait infecté la masse de son sang. Vers midi, sa raison parut revenir, et ses souffrances furent moins aiguës. Il demanda à voir le duc Charles, son frère. Celui-ci s'approcha du lit, et s'agenouilla; il fondait en larmes, et l'excès de sa douleur l'empêchait de parler. Il baisa au front son frère mourant, et mêla ses pleurs aux siens. Les per-

sonnes qui étaient dans l'appartement s'éloignèrent pour ne pas troubler, par leur douleur, les adieux des deux frères. Le roi les pria de se retirer tout-à-fait, et il resta seul avec le duc pendant plus d'une heure. Le général baron d'Armfelt demanda à être introduit dans l'appartement. On lui dit que Son Altesse Royale, le duc, était avec le roi. Le favori, soupçonneux et arrogant, persista à vouloir entrer; sur quoi le chambellan Benzelstjerna lui dit qu'il fallait prendre d'abord les ordres du roi. On l'annonça : en entendant prononcer son nom, le roi s'écria : « Armfelt! que veut-il encore de moi?
« Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais vu! Dites-
« lui que son roi mourant l'exhorte au repen-
« tir, et qu'il le prie de lui épargner la douleur
« de le voir. Mais ajoutez aussi que je lui par-
« donne comme j'espère être pardonné à mon
« tour. » Le chambellan porta au baron cette réponse peu satisfaisante. Quand Armfelt l'entendit, il pâlit et s'écria : « Le roi est dans le
« délire de la fièvre, ou l'on me trompe. Je veux
« entrer, en vertu de ma charge. » — « Par-
« donnez-moi, » dit le chambellan, « le duc
« Charles est maintenant seul régent, et je dois
« prendre les ordres de Son Altesse Royale. »

Ces paroles étaient claires. Armfelt humilié et confondu se retira. Un seul domestique lui ouvrit les portes. Trois jours auparavant, un double rang de courtisans se montrait prêt à voler au-devant de l'homme qui jouissait de la faveur du roi.

Il est probable que Gustave entretint de grandes espérances de guérison jusqu'au moment où sa blessure présenta des symptômes non équivoques d'une mort prochaine et inévitable. Il paraît aussi qu'on lui avait caché le danger imminent de la gangrène et la rapidité de ses progrès, quand elle se serait présentée. Dès ce moment, la tranquillité, la résignation, le courage, tout l'abandonna, et quand les médecins engagèrent le duc à se retirer, parce qu'une émotion si excessive ne pouvait qu'ajouter aux souffrances du roi et accélérer le moment fatal, Gustave s'écria d'un ton plaintif: « Hélas! à quoi me sert à présent la pompe qui « m'environne? Je changerais volontiers ma « position contre celle du plus pauvre paysan « de la Suède, pourvu que je pusse jouir d'une « santé parfaite. Dites; ne pouvez-vous par votre « art me procurer un sursis? Ne pouvez-vous « pas éloigner le coup fatal pendant trois jours?

« trois jours ! c'est tout ce que je vous demande.
« J'ai encore quelques affaires pénibles à arran-
« ger. Eh quoi ! ni les médicamens, ni le scal-
« pel ne peuvent donc prolonger ma vie ? »
Le médecin secoua la tête et garda le silence : ses yeux exprimaient l'affreuse vérité. A cet aspect, les larmes de Gustave redoublèrent, tandis que les gémissemens que les vives douleurs de l'inflammation lui faisaient pousser remplissaient d'horreur et d'effroi l'esprit de tous les assistans. Si Ankarstroem avait pu voir le roi dans cette affreuse extrémité, son cœur insensible aurait eu pitié de sa victime, et il aurait sans doute détesté le désir de vengeance qui l'avait porté au crime.

Le soir, le malade devint plus calme : il interrogea son chapelain d'une manière plus sincère sur l'espoir de salut qu'il lui permettait d'entretenir. Il devint son propre accusateur, et selon toute apparence fut plus sévère que ne l'aurait été un irréconciliable ennemi. Le chapelain ne négligea rien pour remplir d'espérance le cœur déchiré de son roi. On administrait l'opium à fortes doses pour diminuer le sentiment de la douleur corporelle, ce qui n'empêcha pas que par intervalles elle ne fût extrême. La der-

nière nuit de son existence dut lui paraître un siècle de tourmens. Le Ciel avait marqué la matinée du 29 pour le terme de sa vie. L'excès de la douleur, tant physique que morale, avait affaibli toutes ses facultés. Ses meilleurs amis, désespérant de sa guérison, n'avaient plus qu'à faire des vœux pour qu'une prompte fin fût mise à ses souffrances. Un moment de calme qui eut lieu vers huit heures permit de lui administrer les sacremens, selon les rits de l'église luthérienne. Après cette cérémonie, on introduisit la reine dans sa chambre. Quel spectacle devait y frapper ses regards! Ce prince, si bien fait, si plein de grâce, qui offrait en quelque sorte le modèle d'une beauté parfaite, se montrait pâle et livide, étendu sur son lit de mort; ces yeux qui brillaient du feu du génie, avaient perdu tout leur éclat; ces beaux traits qui indiquaient l'élévation de son âme, étaient déformés et sans couleur : ce spectacle en un mot devait exciter autant d'horreur que de pitié. Les réflexions qu'il fit naître dans l'esprit de la reine furent cruelles. Ce prince aimable et voluptueux, qui avait laissé languir la jeunesse de son épouse dans un hymen stérile, n'était plus qu'un objet effrayant, privé de sensibilité. Quoique l'on eût

prévenu la reine du terrible changement qui s'était fait en son époux, quoiqu'elle sût qu'il n'était pas impossible que le roi mourût en sa présence même, quoiqu'enfin son cœur se fût depuis long-temps endurci aux chagrins, elle ne put s'empêcher de jeter un cri d'horreur, quand elle aperçut le roi mourant. Elle serait tombée sans connaissance, si le duc Charles ne l'eût soutenue et portée sur un fauteuil. Quand elle eut repris ses sens, le roi lui fit signe d'approcher, et par un mouvement de la main il ordonna aux assistans de s'éloigner. On ignore ce qui s'est passé dans cette triste entrevue. Le roi n'était plus en état de soutenir une conversation suivie, et l'agitation de la princesse ne lui aura sans doute pas permis d'exprimer ce qu'elle éprouvait. Le duc seul conservait un reste de sang-froid ; il aura servi d'interprète entre le roi mourant et la malheureuse reine. Il est possible qu'on ne l'ait fait venir que pour être témoin du repentir du roi, pour donner et recevoir un pardon mutuel, et pour acquérir la certitude, qu'après la mort de Gustave, aucun obstacle n'empêcherait *son* fils de succéder à la couronne. On ne se décida à cette entrevue, que quand les dernières étincelles de la vie furent

sur le point de s'éteindre; elle ne put par conséquent durer long-temps. Le duc reconduisit la reine dans son appartement. Un voile épais couvrait son visage; mais ses sanglots, l'agitation de son sein, ses pas mal assurés indiquaient suffisamment l'excès de la douleur à laquelle son âme était en proie. Cet entretien hâta peut-être la mort du roi. Après le départ de la reine, il ne parla plus. Ses efforts pour respirer devinrent de plus en plus pénibles, et en moins d'une heure le roi rendit le dernier soupir, au milieu des douleurs les plus cruelles, causées par une inflammation intérieure. Pas un parent ne se trouvait auprès de lui pour remplir les derniers devoirs de l'humanité : les serviteurs du roi s'en acquittèrent honorablement. Les témoins de ses derniers momens furent son premier chapelain, son médecin et M. Benzelstjerna; ces messieurs étaient à genoux au pied de son lit quand le râle affreux de la mort cessa. Le pasteur, levant les yeux et les mains vers le Créateur, s'écria avec une vive émotion : « Grâce au Ciel! « ses souffrances temporelles sont terminées. « Puisse-t-il obtenir le pardon de ses péchés! « Puisse son âme reposer en paix! » Le chambellan et le médecin répétèrent l'un et l'autre à

haute voix et d'un ton solennel : *Amen! amen!* Tels furent les derniers momens d'un monarque célèbre, qui ne céda en bravoure à aucun de ses prédécesseurs, et qui fut sans contredit le roi le plus aimable et le plus rempli de talens qui ait jamais occupé le trône de Suède.

Le chambellan Benzelstjerna annonça sa mort au duc de Sudermanie et aux grands officiers de l'Etat, et bientôt l'artillerie du fort et le bruit des trompettes annoncèrent l'avènement du nouveau souverain Gustave IV Adolphe, roi de Suède, des Goths et des Vandales.

Ainsi fut exaucé le dernier vœu de Gustave III, monarque que la nature avait doué de mille qualités que l'éducation avait encore perfectionnées, et dont le règne eût été le plus heureux dont l'histoire ait conservé le souvenir, s'il avait su être aussi juste qu'il était éclairé et magnifique : sa mémoire eût été chère aux Suédois ; l'Europe eût admiré son caractère ; mais dès sa jeunesse, ses mœurs avaient été souillées par ses liaisons avec de jeunes courtisans dissolus, qui bannirent de son esprit tout sentiment du bien, pour y introduire le vice le plus abominable de ceux qui avilissent le genre humain. C'est à l'influence de cette so-

ciété, mais surtout à l'infâme Armfelt, qu'il faut attribuer la dépravation de ce monarque. Ils le démoralisèrent et occasionèrent cette tache sur sa vie, dont la réalité est trop bien avérée pour admettre l'ombre même d'un doute : elle l'accompagna tant qu'il vécut et poursuivit sa mémoire jusqu'au-delà du tombeau.

Dès que Gustave fut mort et que son fils *adoptif* fut proclamé roi, le duc de Sudermanie prit en mains les rênes du gouvernement, en qualité de seul régent de la Suède. Un des premiers actes de sa puissance fut de punir l'assassin de son frère (14). Il était détenu dans une prison appelée le *Smedjesgaard* (15), située dans une rue qui conduit vers le sud-ouest de la *Drottning gaten*, à *Roerstrands-Sjon*. L'édifice n'est ni grand ni fort; les prisonniers ne sont jamais mis aux fers avant leur condamnation; ils ne le sont pas même après, à moins que l'arrêt ne le porte en propres termes. Les lois de la Suède considèrent toute personne comme innocente jusqu'à ce que le crime soit prouvé; et dans ce royaume les fers sont par eux-mêmes un supplice qui emporte une infamie perpétuelle. Ankarstroem était gardé par

des sentinelles. Il passait la plus grande partie de son temps à lire des livres pieux, à prier et à songer à son existence future : ces pensées l'occupaient beaucoup plus que la punition terrible à laquelle il était sûr de ne pouvoir échapper. Quand il apprit l'excès des souffrances du roi, il dit avec douceur : « J'en suis réellement « fâché ; mon intention était de tuer le tyran « et non de le faire souffrir. Il est impossible « qu'il guérisse : pour moi, je mourrai d'un « supplice affreux ; mais la certitude d'avoir mis « fin à sa coupable carrière, d'avoir sauvé la vie « de plusieurs milliers de mes compatriotes, et « d'avoir délivré ma patrie de l'esclavage, me « donnera la force de tout supporter. » La gravité et la douceur de son ton parurent faire beaucoup d'effet sur ceux qui le surveillaient. Il ne considérait ni les murs de sa prison, ni la mort ignominieuse qui l'attendait; ses regards étaient sans cesse dirigés vers un monde meilleur que celui qu'il allait quitter. « Là, » disait-il en empruntant les paroles de l'Ecriture Sainte, « *les « méchans cessent d'importuner, et ceux qui « sont las se reposent.* » Il y avait tant de dignité dans sa personne, qu'on eût dit de lui qu'il était

plutôt un martyr qui souffrait pour sa foi, qu'un mortel coupable qui venait de tremper ses mains dans le sang de son semblable.

Quand le bruit du canon vint frapper son oreille et lui apprendre que sa victime avait cessé de vivre, Ankarstroem, se jetant tout à coup à genoux et baissant la tête, s'écria : « Grace à Dieu ! ses tourmens ont cessé. Puisse « son Créateur avoir pitié de son âme et lui « pardonner ses nombreuses fautes ! Mainte- « nant je puis mourir en paix. » Singulière réunion de crime et de vertu, de fanatisme et de religion, qu'il ne cessa de manifester jusqu'au dernier moment de son existence ! Son sort ne resta pas long-temps incertain. Le 18 avril 1792, l'arrêt de mort fut prononcé ; son exécution devait être précédée d'une torture de trois jours. Il l'entendit prononcer sans émotion, et passa dans la prière le peu de temps qui lui restait à vivre. Le lendemain matin, il fut conduit au *Riddarhus Torg*, où un échafaud avait été dressé non loin de la statue équestre de l'illustre fondateur de la dynastie des Wasa et en face du palais de la noblesse. Une potence fut élevée sur l'échafaud, et au sommet de la potence on attacha le pistolet et

le couteau dentelé, avec cette inscription: «*Johan Jacob Ankarstroem, Kongungs mord-* « *nar*» (Jean-Jacques Ankarstroem, régicide). Une lourde chaîne de fer descendait de la potence et venait s'attacher par un large collier autour de son cou. Sa tête était découverte; mais on lui permit de porter une pelisse de peau de loup. Il monta sur l'échafaud d'un pas ferme et d'un air tranquille, mais sans arrogance. Le collier fut passé autour de son cou, et il resta ainsi exposé pendant deux heures, ce qui, dans un climat aussi froid que celui de la Suède, est déjà un supplice assez rude. Il fut ensuite dépouillé et frappé de verges. Il supporta cette peine sans donner aucun signe de souffrance. On le reconduisit ensuite à sa prison, où il demanda au Ciel la force de supporter les tortures qui lui étaient encore réservées, ainsi que le pardon de ses péchés et de ceux de ses ennemis. Le lendemain on le conduisit au *Torg* ou marché, dans Sodermalm, où le même traitement fut réitéré. Il s'efforça vainement de conserver autant de tranquillité que la veille : car il avait tant souffert du froid, et il était si fort affaibli, que les verges s'imprimant de nouveau sur les mêmes parties déjà déchirées, il ne put s'empê-

cher de pousser quelques gémissemens sourds, qui néanmoins ne furent entendus qu'au pied de l'échafaud. Quand on le remena dans sa prison, il succomba à la douleur et à la faiblesse, et se trouva mal. Le médecin avait ordonné qu'on lui donnât une nourriture fortifiante, dans le but *charitable* d'empêcher que le malheureux n'échappât par une mort plus douce aux tourmens qu'il était condamné à souffrir. Ankarstroem n'ignorait pas la source de leur cruelle sollicitude; mais il ne s'opposa en rien à ce que l'on exigeait de lui, disant que Jésus-Christ, dont la mort devait lui assurer une vie éternelle, avait souffert un supplice plus terrible encore. Le troisième jour, il pouvait à peine se soutenir, et ses traits altérés indiquaient l'excès de ses souffrances. Il fut entraîné et exposé de la même manière sur la *Stora Torget*, vis-à-vis de l'opéra, où il avait commis le crime pour lequel il souffrait un châtiment si cruel, et précisément en face du palais du roi. Là, ses reins déchirés furent de nouveau livrés aux verges impitoyables. On le détacha ensuite du pilier et on l'étendit sur le bloc; sa main droite fut d'abord coupée, puis sa tête, que l'exécuteur saisit par les cheveux et montra sanglante aux

regards du public, comme la tête d'un traître et d'un régicide. Ainsi se termina une suite de tortures les plus inutiles qui aient jamais été infligées à un criminel. Le corps mutilé fut ouvert, coupé par quartiers et transporté à travers la ville et le faubourg de Sodermalm jusqu'au lieu d'exécution ordinaire (16), où il devait rester pour être la pâture des oiseaux de proie. Ses membres furent attachés sur des roues, et la tête placée au centre sur un pieu, avec la main droite clouée au-dessous (17).

En jugeant le crime pour lequel ce seigneur souffrit un trépas mérité, il est juste de prendre en considération et les insultes qui lui avaient été faites, et les motifs qui paraissent l'avoir guidé. Il n'y a aucun lieu de douter de la vérité de l'outrage commis envers Ankarstroem par celui qui devait être un jour son souverain. L'injustice et l'oppression dont il se plaignit lors de sa condamnation par le conseil de guerre de Frederickshoff, ne sont pas moins certaines. Ces considérations paraissent avoir imprimé dans l'âme d'Ankarstroem la conviction qu'en ôtant la vie au roi, il faisait un acte de justice publique. Tout annonce qu'il regardait le roi comme un homme incapable de régner et indigne de

vivre; il sentait aussi qu'il commettait un crime affreux en s'arrogeant le droit d'infliger lui-même la peine de mort que le roi méritait : il n'y a pas de doute qu'il n'ait employé le reste de sa vie à demander pardon à son Créateur et qu'il ne soit mort avec la conviction de l'avoir obtenu (18). Quoique ces circonstances ne puissent le justifier, elles doivent du moins pallier sa faute; ce qui n'empêche pas que l'assassinat ne soit un acte qui répugne tellement à l'humanité et à l'honneur, que le cœur se sent endurci contre les souffrances de l'assassin, et ne saurait le plaindre, quels que soient les torts qui l'aient conduit à cet acte de désespoir. Le crime qu'il commet devient la justification de son ennemi, et les fautes de celui-ci disparaissent devant l'horreur qu'inspire son assassin. Ankarstroem éprouva dans toute son étendue la vérité de ces observations. Il est possible, il est même probable qu'il a été excité plutôt par son patriotisme que par le ressentiment. de ses propres injures; et malgré cela, la foule qui assista à son supplice lui témoigna moins de compassion que d'horreur et d'exécration. Des gémissemens et des marques d'improbation frappèrent son oreille et l'affectèrent plus, à ce que l'on assure,

que la chaîne et le collier de fer dont il était chargé, plus même que les verges de l'exécuteur (19).

Pour en revenir à Gustave III, on se fera sans peine une idée de ses sentimens au sujet de la religion révélée, quand on songera à la facilité avec laquelle il formait et violait tour à tour les engagemens les plus sacrés. L'archevêque d'Upsal, ou le *rector magnificus* de Stockholm, ne lui inspirait guère plus de respect que les prêtres druides qui paraissaient sur son théâtre, quand on représentait quelqu'un de ses opéras. Sa grossière hypocrisie et sa perfidie sans bornes, démontrent qu'il ne mettait de prix au nom sacré qu'il invoquait si souvent, que parce qu'il le regardait comme un moyen de plus de tromper ses sujets, et de donner à ses faux sermens une apparence de sincérité. Il s'imaginait que les hommes ne cesseraient de croire que quand il cesserait de vouloir les induire en erreur; mais il vécut assez pour éprouver les fruits les plus amers de ses anciennes perfidies. Plus il jurait, moins on voulait le croire, et, dans les derniers temps, il ne trouvait pas un usurier qui consentit à lui prêter un écu, à moins que quelques-uns de ses plus riches courtisans ne donnassent leur

caution pour en garantir le remboursement.

D'un autre côté, quoique ce monarque splendide et voluptueux ne crût intérieurement à aucune religion, on disait en général à Stockholm, et avec assez de fondement, à ce qu'il paraît, qu'il était très-superstitieux, et qu'il portait la faiblesse jusqu'à faire de fréquentes visites à une vieille femme nommée mademoiselle Arvedsen, qui, dans l'année 1792, avait acquis une grande réputation, comme tireuse de cartes. La renommée de la sybille était si répandue, et le bon peuple de Stockholm avait tant de curiosité d'apprendre au moins quelque chose de l'avenir, que sa maison était toujours pleine de gens qui venaient la consulter. Pour en diminuer le nombre, elle ne tarda pas d'exiger une offrande si considérable, que des fous opulens pouvaient seuls la lui présenter : ce moyen ne suffit pas, et elle se vit obligée de n'admettre en sa présence que les personnes qui obtenaient d'elle un billet indiquant l'heure de l'audience, et l'espace de temps qu'elle pouvait leur consacrer. Il y avait une singularité dans l'art de cette dame; c'est que sa puissance prophétique était absolument locale. La reine Sophie-Madeleine l'envoya une fois chercher : elle répondit que le

songe que Sa Majesté avait eu la nuit précédente ne manquerait pas de se vérifier, mais qu'elle ne pouvait ni l'interpréter ni prédire l'avenir autre part que dans sa propre maison, vu que l'esprit familier par qui elle était inspirée, la quittait dès qu'elle sortait de chez elle. La reine fut à la fois surprise et effrayée du message : car elle ne réfléchit pas que ceux qui paient pour avoir des nouvelles sont sûrs de voir divulguer leurs propres secrets. Quoi qu'il en soit, elle sortit déguisée, et après avoir confié à mademoiselle Arvedsen tout ce qu'elle avait à lui dire, elle revint persuadée que cette femme possédait des talens *surnaturels* *. Le fait est que l'adroite intrigante savait que la reine était un peu avare; et elle *prévoyait,* en conséquence, que si elle se rendait à son invitation, Sa Majesté la tiendrait pendant toute la journée, et ne la dédommagerait pas à beaucoup près de ce qu'elle aurait pu gagner avec ses autres pratiques. Elle calculait en outre que la même faiblesse d'esprit qui avait engagé la reine à l'envoyer chercher

» Madame G-ll-G., femme de chambre de la reine, sortait de chez la sibylle, à qui elle avait raconté que Sa Majesté avait songé que le roi venait d'être assassiné, et qu'elle était fort troublée de ce rêve. A.

ne manquerait pas de la faire venir chez elle, si elle y était forcée, tandis que de pareilles visites, réitérées pendant une couple d'années, lui procureraient des richesses suffisantes pour passer dans le repos le reste de sa vie. Ces calculs, fondés sur la connaissance pratique de la faiblesse et de la folie des hommes, se vérifièrent complétement. Sa maison fut visitée, non-seulement par la reine, mais encore par toutes les premières dames de la cour. Mademoiselle Arvedsen eut soin de faire part en secret de l'honneur qu'elle recevait à toutes les femmes, veuves ou demoiselles riches de Stockholm. A cette époque, elle fut obligée d'augmenter le prix de ses consultations : elle le porta à un ducat en or. Les richesses et les honneurs coulèrent dans son humble demeure ; elle parvint à rendre la justice *sourde* et aveugle. Le revenu qu'elle recueillait ainsi n'était pourtant pas tout profit; elle était obligée d'entretenir des agens qui lui faisaient connaître *les secrets de famille*, que dans l'occasion elle répétait à ceux que ces mêmes secrets intéressaient. Sa réputation en devint si brillante, que l'on peut assurer qu'elle ne fut jamais égalée dans son art, ni dans l'antiquité ni parmi les modernes. Gustave ne tarda

pas à entendre parler de ses merveilleux talens : il se rendit chez elle incognito. La prêtresse était dans le vestibule de son temple, et là, d'une voix solennelle et douce, elle pria son roi d'entrer. On n'a pas besoin de dire qu'elle avait appris son dessein de quelques gens de la cour, à qui le roi l'avait imprudemment confié. Gustave resta pendant quelque temps renfermé avec la sybille ; il réitéra même ses visites ; mais comme il eut la précaution de n'en plus parler d'avance, la vieille ne put renouveler la scène qu'elle lui avait faite la première fois. Des personnes d'un excellent jugement et d'une véracité qu'il n'est pas permis de mettre en doute, ont garanti ces faits à l'auteur, et elles ont ajouté que la sibylle dit au roi, peu de temps avant sa mort, de se défier du comte Ribbing. Ces personnes n'avaient pas la faiblesse de croire que le roi la consultât comme une prophétesse, mais seulement dans l'intention d'apprendre d'elle ce que, parmi ses nombreuses connaissances, elle aurait pu découvrir des projets qui se tramaient contre sa personne et son gouvernement. Il désirait peut-être aussi connaître les véritables sentimens de la reine pour lui et pour le prince royal. C'étaient là probablement les

seuls motifs qui conduisaient ce prince chez mademoiselle Arvedsen, mais le public fut intimement persuadé que le roi croyait comme le reste de ses sujets au pouvoir surnaturel de la sybille. L'auteur a entendu des personnes distinguées par leur rang et par leur fortune, affirmer que le roi était allé la consulter avant son départ pour Gèfle, afin d'apprendre d'elle s'il reviendrait en vie, et qu'elle lui avait répondu affirmativement. Peu de jours après son retour à Stockholm, Sa Majesté, ajouta-t-on, était retournée auprès de mademoiselle Arvedsen, pour lui faire part de certains rêves inquiétans qui avaient troublé son repos. La sybille le reçut avec une physionomie pleine de tristesse, et lui dit qu'elle ne pouvait rien prévoir distinctement, parce que son horizon mental était enveloppé dans un brouillard épais. Elle écouta attentivement le récit des terribles visions qui tourmentaient le roi, puis elle lui avoua qu'elle craignait qu'il ne fût en effet menacé de quelque accident fatal. « J'en suis « persuadé moi-même, » dit Gustave, « je crois « aussi que je mourrai de la main d'un assassin; « mais, dites-moi, vivrai-je assez long-temps « pour exécuter les desseins dont je suis oc- « cupé? » La sybille secoua tristement la tête

et dit que son talent était borné. « Pouvez-vous « nommer mon assassin ? » dit le roi. « C'est « là, Sire, ce que je ne saurais prévoir, » reprit la prophétesse : « tout ce que je sais, c'est que « ce soir en rentrant dans votre palais, Votre « Majesté heurtera un homme enveloppé dans « un manteau et qui tiendra une épée nue sous « le bras gauche. Il ne vous fera pas de mal « aujourd'hui ; mais un jour viendra où cet « homme contribuera à votre perte. » En quittant la sibylle, le roi suivit un chemin détourné, et revint au palais par le *Norrlands Gatan* ; il évita, aussi soigneusement que le permettait l'obscurité de la nuit, toutes les personnes qu'il rencontra. Il était déjà parvenu au palais et se moquait en lui-même de sa crédulité, lorsqu'en montant un escalier dérobé qui conduisait à une antichambre dont il avait la clef, il entendit marcher, et quelqu'un le heurta tout à coup. Le roi avait toujours été renommé pour son courage : saisissant l'inconnu par le bras, il sentit distinctement une épée cachée sous son manteau. « Qui êtes-vous ? » dit le roi courroucé. « Répondez, ou je vais appeler la garde. » En parlant ainsi, il le tenait si fortement que la personne aurait vainement essayé de s'échap-

per. « Votre Majesté ne me reconnaît-elle pas? » dit le captif, quand il eut entendu la voix du roi. « *Je suis le comte Ribbing.* — « Que venez-« vous faire la nuit sur mon escalier dérobé « avec une épée nue sous votre manteau ? » — « Sire, j'avais un rendez-vous avec une jeune « personne attachée à votre maison ; et je ne « manque jamais de prendre mes armes dans « mes aventures nocturnes. » Le roi l'emmena dans une chambre de l'entre-sol et le regardant fixement, il lui dit : « Mon cher Ribbing, est-« il possible que vous soyez venu ici pour « m'assassiner? » Le comte parut très-offensé des soupçons du roi ; il lui demanda d'un ton mêlé de douleur et de reproches ce qui avait pu lui inspirer de pareilles idées ; puis faisant une profonde révérence, il se retira.

On dit que le roi fit encore une visite à la sorcière de Norrmalm, et qu'il cacha ce qui lui était arrivé avec le comte Ribbing. A cette occasion la sibylle montra une tristesse plus profonde encore que la fois précédente. Le roi lui dit que son intention était d'entreprendre un long voyage, et lui demanda s'il n'avait rien de funeste à craindre. « Je ne saurais pré-« voir de si loin, Sire, » répondit-elle ; mais

« du 15 au 18 de ce mois (mars 1792), Norr-
« malms Torget sera couvert d'un nuage noir.»
Ce sont là les contes merveilleux que l'auteur a entendu raconter pendant son séjour à Stockholm au sujet de mademoiselle Arvedsen, la célèbre tireuse de cartes. Ils lui ont été répétés par un grand nombre de personnes; il les donne au lecteur tels qu'il les a appris et sans garantir leur authenticité (20).

CHAPITRE III.

Caractère de Gustave III, comme protecteur des beaux-arts. — Esquisse biographique de Sergell, le célèbre sculpteur suédois. — Anecdotes de Gustave IV. — Description du dernier ouvrage de Sergell. — Anecdote de Sergell et de Bernadotte, maintenant Charles XIV-Jean. — Notice des principaux ouvrages de Sergell. — Erreur anatomique découverte par Sergell, dans la Vénus de Médicis. — Peintres et architectes suédois, protégés par Gustave III : Desprez, Piper, Tempelman, Roslin, le chevalier C. F. von Breda, élève du chevalier Reynolds. — Parallèle de l'état de la peinture et de la sculpture, en Suède et en Angleterre. — Parallèle de l'état de la gravure. — Anecdotes de Gustave III.

Si la maxime *de mortuis nil nisi bonum* avait été généralement adoptée par les historiens de l'antiquité, les crimes des plus exécrables tyrans nous seraient aujourd'hui inconnus. La mémoire de ces crimes serait morte avec ceux qui les ont commis; la vertu manquerait à la fois de son plus grand stimulant et le vice de son plus formidable fléau.

Les talens variés et éclatans qui distinguaient Gustave III parmi tous les monarques, ses contemporains, ont agi considérablement en sa faveur, même auprès de l'écrivain qui a si souvent condamné sa conduite comme souverain et comme particulier ; mais cet écrivain ne commettrait-il pas une impardonnable fausseté, si, persuadé que ce prince avait manqué de ruiner son peuple par son imprévoyance, tandis qu'il souillait sa propre réputation, en se livrant ouvertement aux goûts les plus odieux ; si, disons-nous, cet auteur, passant sous silence les traits frappans de son caractère, se bornait à en montrer le beau côté ?

On aura vu, par ce qui précède, que la vie et le règne de ce monarque furent remplis d'incidens faits pour en obscurcir l'éclat. Les amis de la liberté chériraient sa mémoire, s'ils pouvaient oublier la profonde hypocrisie avec laquelle il entraîna la chute de l'oligarchie, et s'ils pouvaient douter de son intention d'établir le despotisme monarchique sur ses ruines. Si l'on pouvait excuser la rapacité avec laquelle il amassa, par le plus ruineux des monopoles, des richesses qu'il répandait sur des artistes et des histrions, ce serait par la considération qu'il tira

de l'obscurité plus d'un génie sublime qui, sans lui, aurait vécu et serait mort inconnu. Il en orna sa cour, et ajouta l'éclat plus doux des beaux arts à la gloire immortelle qu'avait répandue sur la Suède une race de rois et de héros dont la renommée était parvenue aux limites du monde, gloire trop chèrement achetée, moins peut-être par le sang qu'elle avait coûté, que par les plaies profondes que des rois guerriers et victorieux avaient faites aux libertés des Suédois.

Nous allons maintenant offrir à nos lecteurs de courtes esquisses biographiques des plus célèbres sculpteurs et peintres qui fleurirent en Suède sous le règne de Gustave III. Nous mettrons, par ce moyen, le lecteur à même de juger de l'exactitude des différens auteurs qui ont traité des nations du Nord, et en particulier de la Suède. Il trouvera dans les notes un relevé des principales erreurs qui défigurent leurs ouvrages.

La meilleure description de l'état de la Suède, sous ce règne, est celle qui a été souvent citée dans cet ouvrage, sous le titre de *Caractères et Anecdotes de la cour de Suède ;* elle a été mise à contribution par tous les auteurs qui se sont

occupés de cette partie (21). On ne regardera pas sans doute cette digression comme étrangère à un ouvrage qui traite de ce qui a rapport aux cours du Nord, et l'auteur se flatte que parmi ses lecteurs il s'en trouvera plusieurs qui, désirant connaître à fond un peuple brave et remarquable, lui sauront gré de l'avoir faite.

Après le journal de Whitelocke, le meilleur ouvrage qui existe sur la Suède est celui de M. Coxe, dont on a relevé plus haut un petit nombre d'erreurs. On trouvera dans les notes un examen critique de ceux d'Acerbi, de sir John Carr, de sir Robert Ker-Porter et du journal de M. J. F. James.

Pour en revenir aux artistes suédois formés ou protégés par Gustave III, il peut être intéressant de remarquer que ce monarque n'a jamais éprouvé une seule preuve d'ingratitude profonde de la part d'aucun de ceux qui avaient participé à ses bienfaits. Ces artistes l'aimèrent tant qu'il vécut; et quand, tombé sous les coups d'un assassin, il ne put plus répandre sur eux les faveurs et les richesses, ils chérirent sa mémoire, et ils défendirent sa réputation avec un zèle qui fit honneur à la noblesse de leurs senti-

mens. Dans l'année 1808, l'auteur eut plus d'une fois l'occasion de connaître la vérité de ce qu'il avance. Quand tout le monde s'unissait pour rabaisser Gustave, les artistes vétérans, Piper et Tempelman, ne cessèrent de parler de leur protecteur avec respect et avec affection, tandis que maint courtisan qu'il avait anobli et comblé de richesses, ne gardait de son bienfaiteur d'autre souvenir que celui de ses folies et de ses crimes. Gustave III et son successeur répandirent sur cet indigne favori, le baron d'Armfelt, plus de trésors que n'en possédèrent jamais tous les sculpteurs et tous les peintres de la Suède réunis, ce qui ne l'empêcha pas, par ses perfides conseils, de contribuer à la mort de l'un et à la déposition de l'autre. Pour couronner à la fois le triomphe de la nation, le traître fut nommé, en 1809, par l'empereur Alexandre, gouverneur de la Finlande suédoise, dont ce prince venait de s'emparer.

Le plus célèbre de tous les artistes protégés par Gustave III, celui dont le nom seul répand plus de gloire sur son règne que tout l'éclat de ses victoires, fut Jean-Tobie Sergell. Le goût exquis et le talent incomparable de ce grand sculpteur justifient ceux qui soutiennent qu'il

n'a été surpassé par aucun moderne. Il excellait à donner à ses statues de l'expression et du *sentiment*. Canova n'a rien fait qui puisse, à cet égard, soutenir la comparaison avec les bons ouvrages de Sergell; tandis que celui-ci égalait l'artiste italien pour l'invention et pour l'exécution.

Pendant que l'auteur était en Suède, il a plusieurs fois entendu dire que Sergell était le fils d'un paysan suédois; un membre de l'Académie royale d'Angleterre lui a dit, il n'y a pas longtemps, que le père de Sergell était un Allemand. Quoi qu'il en soit, ce fut au goût et à la munificence de Gustave III qu'il dut les moyens de déployer ses talens merveilleux, et par conséquent aussi la réputation et les richesses qu'il acquit. Il fut placé avec M. Larchevêque, artiste français d'un talent distingué et justement célèbre. Il fut ensuite envoyé à Rome, aux frais de roi, où il ne tarda pas à se faire remarquer. Un sculpteur anglais, feu Thomas Banks, de l'Académie royale, étudiait, à cette époque, à Rome. Il égalait Sergell en tout, excepté en bonheur. Une étroite amitié se forma entre ces deux grands génies, et cette amitié ne cessa pas avec leur séjour en Italie.

Ce fut pendant ce séjour que Sergell exécuta quelques-uns de ses plus beaux ouvrages, tels que le groupe de Cupidon et Psyché, si connu de ceux qui ont voyagé dans le Nord, et dont le roi laissa à l'artiste la jouissance pendant sa vie, quoiqu'il l'eût fait pour lui; Diomède enlevant le Palladium, statue en marbre de Carrare, d'environ quatre pieds de haut, faite pour M. Talbot, du pays de Galles; un Faune reposant, pour un ambassadeur de France à Malte, etc. En quittant Rome, Sergell se rendit à Paris, où le goût connu du roi de Suède, la haute protection dont il honorait cet artiste, et la réputation que ses ouvrages lui avaient déjà acquise, lui procurèrent l'accueil le plus flatteur : pendant que Sergell était en France, il modela et acheva un des plus beaux ouvrages de sculpture qui, selon Winckelmann, ait jamais été produit par le ciseau d'aucun artiste ancien et moderne : c'est l'Otriades mourant, dont M. Coxe a parlé (22). Ses traits expriment l'amour de la gloire surmontant la douleur. Sur son bouclier est écrit Διὶ Τροπαίῳ (à la victoire). Ce beau morceau a dix-huit pouces de haut.

De France, Sergell passa en Angleterre et resta

pendant quelque temps à Londres, fréquentant les plus célèbres artistes qui florissaient vers l'an 1780. Il revint ensuite en Suède où Gustave III, enchanté de l'éclat de son génie et de la perfection de ses ouvrages, lui accorda des lettres de noblesse. L'auteur a entendu dire que ce fut pendant le séjour de Sergell en Angleterre qu'il ressentit les premières atteintes de cette mélancolie nerveuse qui eut par la suite une si grande influence sur son humeur, qu'elle rendit sa vie misérable, l'éloigna de la société, et le fit renoncer à ses travaux long-temps avant que ses facultés morales ou physiques eussent éprouvé aucun autre affaiblissement.

A son retour à Stockholm, Sergell fut reçu par le roi avec la plus grande distinction : les honneurs et les richesses le poursuivirent. Le désir d'augmenter sa célébrité et de plaire à son illustre protecteur l'engagèrent à s'appliquer avec un soin particulier aux travaux de sa profession. Ce fut alors qu'il mit au jour ces bustes du roi, de la reine et de la famille royale, qui se voient dans le grand palais de Stockholm. Si Charles XIV-Jean possède un esprit juste et un jugement droit, il les y laissera, et ne fera point

enlever ces chefs-d'œuvres dans la crainte qu'ils ne rappellent aux spectateurs la dynastie des Wasa. *

Quand Gustave visita l'Italie, il se fit accompagner par Sergell, qu'il consultait relativement aux statues dont nous avons parlé plus haut. Le roi s'était beaucoup livré à l'étude de l'architecture : son goût et ses connaissances, quoiqu'ils ne fussent pas du premier ordre, étaient cependant infiniment supérieurs à ce que prétend M. James dans son journal.

La mélancolie de Sergell, qui augmentait depuis quelque temps, reçut un nouvel accroissement quand son illustre protecteur fut assassiné. Il n'abandonna pourtant pas tout-à-fait ses travaux. Il modela, et coula en plâtre deux figures colossales, destinées à orner le catafalque de son souverain chéri. L'une de ces figures était celle d'une femme, symbole de la Suède ; l'autre représentait un lion, emblème de la Gothie. La première était sans contredit la figure de femme

* Il faut que la légitimité soit par elle-même une chose bien sacrée, et l'usurpation, même la plus excusable, une chose bien odieuse, pour que M. Brown, écrivain *au-dessus des préjugés vulgaires*, ait pu un seul instant croire le roi Charles-Jean capable d'un pareil vandalisme. T.

la plus majestueuse que jamais M. Brown ait contemplée : l'attitude, celle de la tristesse, était remarquable et touchante, tandis que sur ses beaux traits le courage se joignait à la douleur. Le lion était étendu aux pieds de cette femme, et sa tête était placée entre ses deux pates de devant. L'artiste avait trouvé moyen de donner à l'attitude et aux traits du roi des forêts une teinte à la fois forte et naturelle d'une profonde douleur et même de désespoir. Ce groupe en plâtre se trouvait en 1808 dans l'atelier de Sergell, qui était d'ailleurs rempli de modèles magnifiques, ouvrages de son génie. Parmi ces modèles, on distinguait surtout une statue en plâtre représentant Circé cherchant sa fille. * Il n'y avait peut-être pas dans l'Europe entière, si l'on en excepte le musée de Paris, une réunion de chefs-d'œuvres de sculpture pareille à celle que présentait l'atelier de Sergell.

La protection que Gustave accordait aux arts et aux artistes se distinguait encore par un autre trait honorable à son caractère, et qu'il ne serait pas juste de passer sous silence : c'est la manière tranquille et décente dont il posait, quand il se

* N'est-ce pas Cérès que M. Brown a voulu dire? T.

faisait sculpter ou peindre. Dans ces occasions il ne laissait point approcher de lui ces courtisans frivoles qui ornaient, mais qui souillaient sa cour; et les artistes, n'étant dérangés par aucun objet extérieur, pouvaient se livrer à tout l'essor de leurs talens.

Le dernier ouvrage de Sergell, que l'auteur ait vu, et selon toute apparence le dernier qu'il ait fait, fut la statue en bronze de son maître et protecteur bien-aimé, ouvrage unique dans son genre, et qui pour la première fois fut exposé aux regards du public, en février 1808. Gustave IV assista à cette cérémonie qui fut célébrée avec la plus grande pompe. L'Apollon du Belvédère représente le dieu au moment où ses flèches viennent de percer le serpent Python, et avant que son arc soit encore détendu; sans se rendre coupable de plagiat, Sergell sut s'approprier une idée semblable, et répandit par là sur sa statue un intérêt national. Il choisit le moment, si cher au cœur des guerriers suédois, où le monarque, enflammé par la victoire qu'il venait de remporter, retourna de Finlande dans sa capitale, portant en main l'emblème de la paix, et s'apprêtant à rendre la vie aux beaux arts qui languissaient pendant son absence. La

bataille de Svensksund ayant aplani le chemin de la paix, Sergell profita de cette circonstance dans la manière dont il disposa son ouvrage. La tête, qui est petite et élevée, est découverte et les cheveux flottent en liberté. Le manteau, ancienne marque du commandement, donne de la largeur et de l'harmonie à la figure. La poitrine bombée, les membres fermes, bien faits et nerveux, sont couverts par une draperie légère, à l'espagnole, semblable au costume que le roi portait habituellement, et qui montre ses formes avec le plus grand avantage. De la main gauche, qui est appuyée sur le gouvernail d'un vaisseau, le héros saisit une couronne de laurier; la droite, s'étendant avec grâce vers sa ville capitale, tient une branche d'olivier. Les traits du visage offrent non-seulement une ressemblance frappante, ils font connaître si parfaitement l'expression qui régnait dans ceux du roi, quand il était rempli de la joie que lui inspirait quelque événement heureux, que les guerriers et les artistes qui chérissent encore aujourd'hui la mémoire de ce monarque, furent sensiblement affectés en contemplant sa statue.

Des accidens assez graves eurent lieu pendant la fonte; la jambe gauche se trouva mal placée.

Ces accidens furent corrigés, non sans peine, par Sergell lui-même, qui néanmoins ne put terminer ce grand ouvrage sans l'assistance de M. Prévôt dont les talens et le goût se déployèrent en cette occasion, et reçurent des éloges universels.

En 1808, Sergell était devenu inaccessible à ses meilleurs amis. Le capitaine Ker Porter obtint pourtant accès auprès de ce misantrope; mais la conduite que le capitaine tint dans la suite prouva qu'il n'avait pas mérité cette faveur. La déposition de Gustave IV affligea vivement Sergell; l'élévation de Bernadotte lui fut encore plus sensible. L'artiste désespéré refusa constamment de voir le nouveau prince royal qui, à ce que l'on assure, se rendit chez lui, le combla d'éloges et le pria de faire son buste en marbre. L'auteur n'a pu découvrir si la demande du prince fut accordée : il y a toute apparence qu'elle fut refusée. Depuis ce temps on a dit à l'auteur que Sergell était mort il y a quelques années, ce qui lui aura épargné le nouveau chagrin de voir le trône de son maître chéri occupé par un Français. *

* L'auteur n'a épargné aucune recherche pour s'assurer du sort de Sergell; il a même envoyé chez le chargé d'af-

Voici une notice des principaux ouvrages de ce célèbre sculpteur. CUPIDON et PSYCHÉ, groupe en marbre de Carrare, de grandeur naturelle, fait pour être placé dans un temple élégant, d'architecture grecque, construit dans le parc de Haga, d'après un dessein fait par Gustave III et par son premier architecte Desprez. Dans le salon appelé *Pelaren salen* (le salon des Colonnes), une VÉNUS CALLYPIGE et un APOLLON, l'un et l'autre de grandeur naturelle et en marbre de Carrare. Ce magnifique salon est tout en glaces d'un côté. Chacune de ces statues est placée entre deux colonnes et vis-à-vis d'une glace. Les artistes et les connaisseurs admirent beaucoup le dos de l'Apollon. La tête de la Vénus a été modelée sur celle de la comtesse Hœpkens, une des plus belles femmes de la cour de Suède.

Dans le salon de velours (*Sammets rummet*), se trouvent six bustes en marbre, sur de riches piédestaux de marbre blanc : ils représentent SOPHIE-MADELEINE, épouse de Gustave III; le DUC DE SUDERMANIE ; FRÉDÉRIC, DUC D'OSTROGOTHIE , qui mourut en pays étranger; la DUCHESSE DE SUDERMANIE; GUS-

faires de Suède, pour s'en informer , personne n'a pu lui dire si cet illustre artiste était encore en vie. A.

TAVE IV encore enfant, et la PRINCESSE ALBERTINE, sœur de Gustave III.

Dans le grand vestibule, du côté de l'Est ou du Nord-Est, qui conduisait vers l'ancien appartement du duc de Sudermanie, se trouvait une copie de la VÉNUS DE MÉDICIS. Il n'est pas ordinaire à des artistes du talent de Sergell de copier les ouvrages des autres : il faut donc croire qu'il fit cette statue pour obliger le frère de son illustre protecteur. On convient que la copie est si bien faite que sans la différence que le temps a mise dans la couleur du marbre, il serait peut-être impossible de les distinguer. Johan Nicolas Byrstrom, le dernier des élèves de Sergell, a dit à l'auteur que son maître avait trouvé dans l'original un muscle au-dessus du sternum mal placé ou peut-être omis. On assure qu'un seigneur anglais a offert au duc deux mille guinées pour cette belle copie. Elle a été faite d'après un modèle moulé en Italie, et qui se voit dans l'Académie royale de peinture et de sculpture de Suède.

Dans le cabinet de la Monnaie, au palais de Drottningholm, il y a un buste magnifique, en marbre blanc et de grandeur naturelle, de la

reine Louise-Ulrique. Dans l'église de Frédéric, à Stockholm, on voit un monument érigé en l'honneur de Descartes; il n'est qu'en plâtre, le projet formé par Sergell n'ayant jamais été mis à exécution. L'invention est au-dessous de la critique; mais l'exécution en est si parfaite, que l'on regrette vivement qu'il ne soit pas en marbre ou en bronze. Il représente un ange soulevant un voile dont le globe de la terre est couvert, et éclairant le globe par une torche (25).

Après Sergell, un des artistes les plus favorisés du roi fut Desprez, peintre et architecte d'un très-grand mérite. Les plans et le modèle du palais qui devait être construit à Haga, offrent des preuves irrécusables de génie et de bon goût : ils égalent peut-être le plan formé dans l'origine, par le chevalier Christophe Wren, pour l'église de Saint-Paul.

Roslin fut encore un peintre protégé. Le grand palais de Stokholm renfermait en 1808 plusieurs beaux portraits sortis de son pinceau. Le chevalier Charles-Frédéric von Breda, fut l'élève du chevalier Reynolds. Son tableau de présentation fut un portrait de son célèbre maître, dont on lui a souvent reproché de co-

pier trop servilement la manière. On voit des portraits de sa main dans la plupart des palais royaux.

L'*Ariane* de M. Westmuller fit sa réputation, mais après la mort de Gustave III, les beaux-arts déclinèrent si fort en Suède, qu'il quitta ce royaume pour les Etats-Unis, où ses talens furent, sinon plus admirés, du moins beaucoup mieux payés.

Nous avons déjà parlé des professeurs Piper et Tempelman. Il reste beaucoup de monumens de leurs talens et de leur goût en architecture. Parmi les poëtes, il faut mettre au premier rang le chevalier Adlercrantz et M. Thorild. Nous aurons occasion d'entrer en quelques détails sur le dernier, dans le chapitre suivant.

L'auteur, considérant la différence de la population des deux capitales de la Suède et de l'Angleterre, et la différence encore plus grande de la richesse de ces villes, ne peut s'empêcher de croire que l'exposition qui a eu lieu à l'Académie royale de Stockholm en 1808, a fait autant d'honneur au génie des artistes suédois que celles qui se font à l'hôtel de Sommerset à Londres. Il a vu avec regret que des voyageurs an-

glais, au lieu de prendre en considération l'état réciproque des deux pays, et se montrant toujours prêts à décrier ce qui n'est pas anglais, aient parlé, avec tant d'injustice et d'une façon si ridicule, des arts et des artistes de la Suède.

Quant à la gravure dans toutes ses branches, on ne peut faire aucune comparaison : la Grande-Bretagne a obtenu dans cet art une prééminence marquée sur toutes les nations, excepté sur la France. Il faut peut-être l'attribuer aux effets du commerce, et aux richesses répandues dans tous les rangs de la société. M. MARTIN était regardé comme le premier graveur de Stockholm, et son frère, qui vint à Londres en 1768, avait une grande réputation comme peintre de paysages. Il fut pourtant surpassé dans la suite par M. LOUIS BELLANGER. Les palais des rois de Suède renferment plusieurs de leurs ouvrages. L'auteur croit devoir terminer ici la notice des artistes qui ont fleuri en Suède sous le règne de Gustave III.

Quant au roi lui-même, les palais de Stockholm, de Drottningholm, de Haga et de Gripsholm étaient ornés de plusieurs monumens de ses travaux, dont les plus faibles, si jamais son pinceau produisit quelque chose qui fût réel-

lement *faible*, prouvent l'injustice de ceux qui ont refusé de reconnaître en lui un talent supérieur.

On pourrait remplir un volume des anecdotes et des bons mots attribués à ce monarque. L'auteur n'en citera que deux ou trois qu'il a entendu raconter pendant son séjour à Stockholm, et qu'il croit authentiques.

Peu de temps après que Gustave III fut revenu d'Italie, un Ecossais, grand spéculateur, trompé par les rapports exagérés qui lui avaient été faits de la munificence, et même de la prodigalité du roi, lui présenta un vaisseau d'une construction extraordinaire. Il avait cinq mâts qui pouvaient tous être baissés ; une fausse quille et des roues pour faire marcher le vaisseau en temps de calme. L'auteur ignore si ces roues devaient être mises en mouvement par le moyen de la vapeur ou non. La dépense de la construction de ce navire fut considérable. Le roi donna une audience particulière à l'Ecossais, lui fit des complimens sur son génie et sur ses connaissances, et le décora de l'Ordre de Wasa. Quand il fut parti, Gustave dit à Desprez : « Qui de nous deux a fait le meilleur « marché ? Je l'ai créé chevalier de l'Ordre de

« Wasa, dont la croix m'a coûté environ un « ducat, et j'ai reçu de lui un vaisseau qu'il a « payé plusieurs milliers d'écus, et qui ne pourra « jamais être d'aucun service, ni à lui, ni à qui « que ce soit. » On peut facilement concevoir le chagrin du spéculateur désappointé qui ne s'attendait à rien moins qu'à être créé constructeur en chef de la marine suédoise. L'auteur a vu, en 1808, les débris de ce vaisseau qui avait pourri dans le port, près de l'extrémité méridionale du pont de Skibbsholm. Il était connu sous le nom de *Monstre marin.*

On a vu l'attachement excessif de Gustave pour l'étiquette. Il portait si loin ses prétentions à cet égard, que quand il se trouvait dans le grand palais, il exigeait que tous les habitans, de quelque classe qu'ils fussent, se découvrissent lorsqu'ils traversaient la grande place. Quand il passait dans la rue, les piétons devaient ôter le chapeau, et les personnes en voiture devaient descendre. Rien ne pouvait en exempter, ni le rang, ni l'âge, ni la rigueur de la saison. Un jour le comte Wachtmeister aperçut de loin la voiture du roi; il se préparait à descendre; mais, étant d'une grande corpulence, il trouvait plus commode de sortir à reculons. Le roi, qui l'a-

vait reconnu, se rappela qu'il avait quelque chose à lui dire, et ordonna à son cocher d'arrêter. Avec sa vivacité ordinaire, le monarque commença à parler; mais, à sa grande surprise, ce ne fut pas au visage du comte qu'il s'adressa. Quand M. de Wachtmeister fut descendu, il supplia le roi de pardonner à l'infirmité d'un vieillard qui s'était empressé de montrer à son souverain le respect convenable. « Vous m'avez montré *plus* « que je ne voulais voir, » dit Gustave. Peu de jours après, le comte reçut l'ordre de ne pas se soumettre désormais à cet hommage humiliant; mais il refusa de profiter de cette faveur, disant qu'elle pourrait l'exposer à des observations malveillantes. Cette circonstance engagea le roi à renoncer entièrement à cet usage ridicule.

CHAPITRE IV.

Gustave IV Adolphe.

La gouvernante et le médecin, ou différence d'opinions. — Gouverneurs et Précepteurs. — Principes intolérans inculqués de bonne heure. — Bigoterie politique et religieuse. — Machinations du général baron d'Armfelt. — Sage administration du régent. — Economies et réformes. — Fuite, procès et condamnation du baron d'Armfelt. — Intrigues et intrigans politiques en Russie. — Galanterie impériale russe. — Voyage. — Le roi et le régent vont à Saint-Pétersbourg. — Secret d'Etat. — Mine et contre-mine. — Fermeté du jeune roi. — Fiancée désappointée. — Les illustres voyageurs reviennent à Stockholm. — Comparaison entre la politique de Catherine II et celle de l'ex-empereur des Français. — Expiration de la régence. — Rappel d'Armfelt et changement de système à la cour.

On a déjà parlé des circonstances extraordinaires qui accompagnèrent la naissance de Gustave-Adolphe, de la catastrophe qui eut lieu lors de son baptême, et de la manière dont il fut élevé et donné en spectacle. On avait remarqué, pendant son enfance, qu'il était le

portrait vivant de la reine. Plus tard, il se montra fort glorieux de sa ressemblance avec Charles XII, ce qui pouvait venir aussi bien de sa mère que de son père ; l'un et l'autre descendant de Catherine, sœur de Gustave-Adolphe-le-Grand, et bisaïeule de Charles XII.

Le soin des premières années de ce prince fut confié à la comtesse de Rosen. Cette dame avait de fréquentes et de ridicules querelles avec le médecin nommé par le roi. Elle représentait au docteur que le pauvre enfant était gelé, et que sa peau avait une teinte bleue, occasionée par les bains d'eau froide qu'on la forçait de lui administrer ; le médecin répondait que l'usage des bains froids était le seul moyen de lui rendre la chaleur vitale. Le docteur Sangrado ne mettait pas plus de confiance dans la saignée et dans l'eau chaude, que le médecin suédois dans l'eau froide qui, selon lui, ne pouvait faire que du bien. A la fin, cependant, l'enfant paraissant sur le point de perdre l'usage de ses membres, on fut obligé de changer de méthode, et l'on ne s'y fut pas plutôt décidé, qu'il augmenta promptement en taille et en forces, comme s'il avait attendu ce moment pour donner un démenti à la médecine.

Le baron Frédéric Sparre fut choisi par le roi pour gouverneur du jeune prince (24). Il fut élevé au rang de sénateur, après quoi il entra en fonctions. Nous ne prétendons pas dire que ce seigneur manquât de qualités nécessaires pour bien remplir sa place; mais il n'en est pas moins certain que sa meilleure recommandation auprès du roi fut l'obéissance sans bornes qu'il témoignait à tout ce qu'il plaisait à Sa Majesté de prescrire : car le roi ne bornait pas ses soins à l'éducation du prince; il les étendait jusque sur sa nourriture et sur sa santé. Le baron Sparre se maintint dans son poste pendant plusieurs années. En 1787, quand le roi annonça sa résolution d'aller en Finlande (25), et de prendre avec lui le jeune Gustave, le baron se crut offensé et observa qu'il était de son devoir d'accompagner partout son illustre élève. Le roi répondit avec hauteur qu'il saurait bien remplir dans cette occasion la place de gouverneur, et qu'il s'en croyait le talent, comme il en avait le droit. Le baron eut la hardiesse de protester contre cette résolution et de faire insérer sa protestation dans les registres du sénat; le roi la fit biffer. Le baron présenta alors sa démission que le roi refusa d'accepter. L'année suivante, le

comte Gyllenstolpe fut nommé gouverneur du jeune prince à la place du baron Sparre. La partie littéraire de son éducation était confiée à M. Rosenstein, neveu de ce comte Hermansen qui fut d'un si grand secours au roi lors de la révolution de 1772. M. Rosenstein dut cependant en grande partie son avancement à ses talens et à son bonheur. Ce fut par ses mains que passèrent les singuliers arrangemens qui eurent lieu entre le roi et la reine en 1777, arrangemens qui eurent pour suite, l'année d'après, la naissance du prince royal. Soit que les talens de M. Rosenstein fussent réellement extraordinaires, soit que la faveur dont le roi l'honorait ait suffi pour lui en donner la réputation, le sénateur comte Hoepken le proposa pour la place de secrétaire de l'Académie des belles-lettres. Sanctionnée par le choix du roi, cette réputation ne cessa de s'accroître : M. Rosenstein fut bientôt nommé conseiller à la Chancellerie royale et décoré de l'ordre de l'Etoile Polaire. Ces honneurs ne furent que les avant-coureurs d'honneurs plus grands encore.

Le colonel baron Wachtmeister obtint aussi une place de confiance auprès du prince royal; mais il se sentit si fort offensé par l'acte arbi-

traire que le roi commit en 1790, lors de l'arrestation du comte de Fersen, qu'il demanda la permission de quitter, non-seulement la cour du prince, mais encore le commandement de son régiment. Le roi voulut l'engager à conserver ses places; mais le baron déduisit avec tant de chaleur les raisons qui le faisaient persister dans sa résolution, que Gustave lui dit : « Je « crois que vous réussiriez à me persuader que « je dois aussi donner ma démission. »

Le comte de Bonde (26) fut placé par Gustave auprès de la personne du prince : c'était encore un des favoris du roi. Il eut pour associé, ou pour successeur, le général baron d'Armfelt, l'un des gentilshommes de la chambre. C'est à l'influence pernicieuse de ce dernier qu'il faut attribuer les erreurs qui ont fait dans la suite le malheur de la vie et la honte du règne de ce prince.

Les bruits les plus exagérés sur les talens merveilleux du jeune Gustave furent répandus dans le public par les agens du roi, ou par des étrangers. Ces bruits étaient en quelque sorte confirmés par les chefs de l'université d'Upsal, qui *sollicitèrent* du roi la permission d'élire un enfant de douze ans chancelier de ce corps grave

et savant. Ce fut à cette occasion que le roi se rendit en grande pompe à Upsal avec son fils prétendu; il y resta deux mois, et ne négligea rien pour donner de l'importance à l'héritier de sa couronne, et pour lui faire connaître les jeunes gens les plus illustres de la Suède.

Les maximes qu'on ne cessait de lui inculquer étaient faites pour remplir sa jeune âme des idées les plus exaltées de sa propre importance, et pour lui apprendre à croire que la Providence avait mis à sa disposition arbitraire une nation sur laquelle la naissance l'appelait à régner, et dont tous les citoyens lui devaient une obéissance passive et sans bornes. D'un autre côté, ses précepteurs religieux s'occupaient à le convaincre qu'il n'y avait aucun espoir de salut hors de l'église luthérienne. Il croyait encore au droit divin des rois, et particulièrement frappé des visions de Daniel, des quatre bêtes, des sept sceaux, des sept anges avec sept trompettes, de la bête à sept têtes et d'autres divins mystères, il prenait plus de plaisir à faire de vaines recherches pour les développer, qu'à se livrer à des études plus convenables, et qui auraient pu faire de lui un monarque sage et glorieux. C'est à ce mélange d'orgueil et d'enthou-

siasme pour des symboles religieux et mystiques qu'il faut attribuer les extravagantes folies auxquelles ce prince s'abandonna, quand se croyant doué des talens nécessaires pour être à la fois prophète, pontife et roi, il se montra incapable de diriger le vaisseau de l'Etat au milieu des tempêtes, et força ceux qui auraient courageusement défendu son trône, et qui seraient morts à son service, à tirer l'épée contre lui.

Les discours du général d'Armfelt et de ses associés inspirèrent au jeune prince une opinion très-peu favorable du duc, son oncle supposé. Quand Gustave III fut assassiné, le nouveau roi, qui venait d'accomplir sa quatorzième année, fut inconsolable; il voulut à toute force pénétrer dans l'appartement du roi, pour qui il éprouvait un attachement bien plus vif que pour sa mère. On lui avait appris à regarder la nation française comme maudite de Dieu, comme la bête prédite par Daniel, comme la prostituée vêtue d'écarlate dont il est parlé dans l'Apocalypse; et son faible jugement, artificieusement égaré, croyait voir des monstres dans tous ceux qu'on lui dénonçait comme des jacobins. Quand Gustave III fut assassiné par Ankarstroem, on persuada à son prétendu fils que l'assassin avait agi

à l'instigation des athées français. * Le duc étant connu pour avoir désapprouvé la guerre que son frère avait été sur le point d'entreprendre, il ne fut pas difficile au baron d'Armfelt d'empoisonner l'âme du jeune prince, en lui insinuant que la même influence qui avait déterminé Ankarstroem à assassiner son père porterait le duc au meurtre de son neveu, seul obstacle qu'il y eût entre le trône et lui. Le traître, plein d'adresse, n'en resta pas là. Il déclara qu'à l'exception de lui-même et de ses partisans, le prince n'avait point d'amis sincères en Suède; qu'en attendant, l'impératrice de Russie étant elle-même en discussion avec la France, sa puissance et sa politique pourraient contrecarrer celles du régent, dans le cas où ce prince voudrait se liguer contre son roi avec le gouvernement français. Le jugement du jeune roi fut comme enlacé; et induit en erreur par ces sombres et viles insinuations, il commença à soupçonner ses meilleurs et ses plus fidèles amis, et à regarder avec es-

* Il est probable qu'Ankarstroem a agi pour son compte; mais si nos lecteurs se rappellent ce qui a été dit plus haut à l'occasion du séjour de Gustave III à Aix-la-Chapelle, ils ne trouveront pas cette supposition si dénuée d'apparence. T.

time les agens corrompus de cette femme scélérate, dont les machinations ont eu plus d'influence sur le sort funeste de Gustave que les principes ou l'or de la France. Ce fut là le commencement des complots par lesquels Armfelt projeta de faire mourir le régent, de jeter le roi dans les bras de la Russie, et de réduire la Suède à n'être plus qu'une province russe. Le cœur de Gustave fut rempli d'alarmes et de méfiance; il crut que la dissimulation la plus profonde était nécessaire pour sauver sa vie. Tandis qu'il craignait et qu'il haïssait intérieurement le régent, il lui prodiguait les marques du respect le plus profond; il le traitait comme un second père, tout en encourageant les complots qu'Armfelt tramait contre lui. Par cette conduite, le jeune monarque s'engagea dans un labyrinthe de faussetés et d'erreurs qui lui firent regarder la trahison comme une vertu. On lui avait dit que l'homme né pour gouverner les nations ne devait jamais rire ni montrer de la gaîté: en conséquence dès sa jeunesse il se livra à la contrainte et à la duplicité; son air était grave et son maintien plein de mélancolie.

La égence était à peine établie, que des réductions et de nombreuses économies eurent

lieu dans tous les départemens de l'Etat. On rapporta les absurdes édits du feu roi, par lesquels il était défendu de parler de ce qui se passait en France. La construction du vaste palais de Haga, qui aurait coûté à bâtir et à meubler plus de cinquante millions, et plusieurs autres travaux de luxe, furent sur-le-champ abandonnés : les beaux-arts languirent en Suède du moment où leur magnifique protecteur eut cessé de vivre. Les pierres, les briques et les autres matériaux que l'on accumulait depuis plusieurs années pour le palais de Haga, furent, par ordre du duc, consacrés à achever l'Académie militaire qui fut définitivement établie, non à Ulricsdal, mais au palais de Carlberg, à deux milles de Stockholm, vers le nord, où elle existe encore.

La Suède ne tarda pas à sentir le bienfait de la sage administration du régent, quoique les plaies faites par la prodigalité du feu roi et par une guerre coûteuse ne fussent pas faciles à fermer. Le sens droit et la modération que déploya le prince Charles réussirent mieux à abattre l'esprit révolutionnaire qui s'était manifesté, que ne l'auraient pu faire des mesures de rigueur. Il faut avouer cependant que le méconte-

ment était général, et que l'on n'était pas sans des craintes sérieuses de voir l'armée, au moyen de laquelle Gustave avait espéré qu'il rétablirait l'ancienne monarchie française, attaquer et peut-être même renverser le trône de Suède. L'impératrice Catherine voyait avec regret que la sagesse de Charles semblait devoir réparer les malheurs causés par l'imprudence de Gustave. Elle fit usage de moyens peu honnêtes pour intimider le régent et pour l'éloigner de la neutralité qu'il avait résolu d'observer.

Dans l'année 1792 deux partis divisaient la Suède. L'un, composé du baron d'Armfelt et de ses partisans, avait, comme nous l'avons dit plus haut, pour but de jeter la Suède dans les mains de la Russie; l'autre comptait dans ses rangs des hommes plus formidables par leurs talens que par leur nombre. Persuadés que la Suède était un pays trop pauvre pour supporter un gouvernement monarchique et une armée permanente, ils voulaient lui faire adopter une constitution semblable à celle des Etats-Unis, et se passer d'un roi et d'une noblesse héréditaire. M. Thorild écrivit un ouvrage intitulé : *La liberté de la raison développée, au régent et à la nation suédoise.* L'auteur adressait

son livre au régent; il l'exhortait à ôter lui-même les chaînes que les rois et les oligarques imposaient à la liberté des hommes, et peignait le bonheur dont la Suède était appelée à jouir sous un gouvernement républicain, vertueux et libéral. Le 21 décembre, la brochure fut publiée; le soir même on la supprima, et l'auteur fut arrêté. La sensation que produisit cette mesure fut si vive que l'on craignit une insurrection formidable. On écrivit sur les murs, et les mécontens dirent hautement que l'on avait besoin d'un nouvel Ankarstroem pour délivrer la Suède d'un nouveau tyran. Rien ne pouvait être plus déraisonnable que de pareilles clameurs: car le régent avait accordé une assez grande liberté à la presse et aux discours, et il remplaçait partout la prodigalité par l'économie. Pour calmer cette fermentation, le gouvernement ordonna que l'affaire fût plaidée sans délai: en conséquence elle fut appelée dès le lendemain. Les bourgeois insistèrent sur la publicité des débats. Le prévenu plaida lui-même sa cause, et se défendit avec tant de courage et d'éloquence, que les auditeurs partagèrent son enthousiasme et applaudirent avec ardeur à certains passages de son discours. Il fut acquitté,

et quand il sortit du tribunal, une foule de citoyens suivirent sa voiture en criant : *Vive la liberté ! Vive Thorild !* Ces mouvemens populaires indiquaient un grand esprit de résistance au gouvernement du roi et des nobles. Ils eurent beaucoup d'influence sur les conseils du régent, qui par sa modération et par sa douceur apaisa l'orage et détourna le danger qui menaçait jusqu'à l'existence de la monarchie.

La Grande-Bretagne et la France étant engagées dans la guerre, la neutralité de la Suède semblait promettre à ses négocians et à ses armateurs une moisson dorée. L'impératrice n'épargna ni les menaces ni la corruption pour porter le prince royal de Danemarck et le régent de Suède à entrer dans la coalition contre la France; mais, au lieu de s'y prêter, la Suède et le Danemarck conclurent l'année d'après une convention pour protéger réciproquement leur commerce et leur navigation.

Le célèbre comte de Stackelberg, qui avait joué un si grand rôle dans la destruction de la Pologne, fut envoyé à Stockholm. Avec l'assistance du général baron d'Armfelt et de ses nombreux partisans, il y mûrit les plans qui devaient continuer à agiter la Suède pendant la minorité

du roi. Le grand objet de Catherine était de conclure un mariage entre Gustave et sa petite-fille Alexandrine Paulowna. Le régent s'opposa à ce dessein, et s'efforça de diriger vers un autre côté les vues du jeune prince. Catherine, furieuse, résolut de réussir par la force ou par la ruse. Le baron d'Armfelt et ses partisans, gagnés par l'or de la Russie, qui dans cette occasion ne l'épargna pas, entreprit en éloignant le régent, de former une administration toute dévouée à l'impératrice, et d'assurer le mariage du jeune roi avec la fille du grand-duc Paul. Durant le cours de ces scandaleuses intrigues, les marques de l'influence russe furent si évidentes, que le régent en fit de vives remontrances à l'impératrice, qui fut obligée de rappeler le comte de Stackelberg, et d'envoyer à sa place le comte Romanzoff. Mais il n'y eut que les noms de changés; les mêmes trames se poursuivirent, et par les mêmes moyens. Les plans d'Armfelt furent protégés et soutenus par le comte Romanzoff, comme ils l'avaient été par son prédécesseur. Le régent se plaignit de cette violation des traités, et la découverte de la conspiration d'Armfelt ne permit pas à l'impératrice de retarder plus long-temps le rappel

de Romanzoff. Le jeune roi donna avis à Armfelt du danger qu'il courait. Le traître se sauva de la Suède, et fut suivi de plusieurs de ses partisans; mais on ne laissa pas de faire leur procès, et ils furent convaincus, sur des témoignages irrécusables, d'avoir voulu renverser le gouvernement et assassiner le régent. Le chef de la conspiration fut condamné à mort; ses biens furent confisqués, et l'on plaça sur le piloris de Stockholm une planche où l'on écrivit son nom, ses titres, et le crime pour lequel il avait été jugé (27). On assure que ce vétéran d'intrigues fit peu de cas de cette ignominie. Après avoir éprouvé plusieurs aventures, il arriva en Russie, où il fut bien reçu et où une pension lui fut accordée. Vainement le régent demanda-t-il aux différentes cours où le traître s'était présenté qu'on voulût bien le lui livrer; partout sa prière fut rejetée, parce que l'insidieux Armfelt l'avait en tous lieux représenté comme un jacobin, comme un nouveau d'Orléans, l'ennemi des *gouvernemens réguliers*, l'ami secret et le soutien des révolutionnaires de France.

Après la fuite d'Armfelt, on trouva chez lui des papiers par lesquels il fut prouvé qu'il avait fait les plus grands efforts pour persuader au roi

de faire un voyage vers le golfe de Finlande, afin qu'une frégate russe, qui serait prévenue de son arrivée, pût, à un signal convenu, le recevoir à son bord et le conduire à Saint-Pétersbourg; mais Gustave était beaucoup trop timide pour une pareille entreprise. Il dit à Armfelt de veiller sur lui-même, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa majorité. « Alors, » ajouta-t-il, « l'autorité « de mon oncle cessera, et je pourrai, à mon « gré, protéger et récompenser le meilleur et « le plus fidèle ami que mon père ait jamais « eu. » Telles étaient les illusions dont on berçait le jeune roi, telles furent leurs funestes conséquences. Jamais prince ne fut plus insulté ni plus outragé par la trahison intérieure, et par l'influence étrangère, que le feu roi de Suède pendant sa régence.

Pour détruire le peu d'espérance que Catherine pouvait encore entretenir d'asservir la Suède par le moyen du mariage qu'elle avait projeté entre Gustave IV et sa petite-fille, le régent négocia une union entre ce jeune monarque et une princesse de Mecklembourg. Ils furent solennellement fiancés, et leur mariage fut annoncé à toute l'Europe. Le comte de Schwerin fut choisi par le régent pour porter cette nou-

velle à l'impératrice. La fureur et l'indiscrétion de cette princesse allèrent au point qu'elle fit dire au gouverneur de Wiborg de ne pas permettre à l'ambassadeur de continuer sa route. Perdant entièrement de vue la prudence qui avait si long-temps distingué sa conduite politique, elle publia une note fort extraordinaire, et qui fixa l'attention de toute l'Europe. Dans cette pièce, elle ne se borna pas à accuser le régent de Suède d'être lié secrètement avec les régicides français, elle insinua même qu'il avait eu part à l'assassinat de son frère. Il n'y a pas de doute que c'est à la malice d'Armfelt et de ses partisans qu'il faut attribuer cette infamie, car le bruit en avait réellement été répandu par eux. Catherine, de son côté, oubliant la prise qu'elle donnait elle-même à cet égard, entreprit hautement de venger la mort de Gustave III.

Son cœur vindicatif se remplit de colère et de dépit en songeant qu'une princesse inconnue, d'une maison obscure, pût être préférée à sa petite-fille. Elle envoya dans le Mecklembourg des agens qui agirent si efficacement, soit par les menaces, soit par la corruption, que la princesse renonça formellement à l'alliance proje-

tée, et fit notifier ses intentions au régent. Tandis que l'on employait, en Allemagne, ces basses manœuvres pour rompre le mariage, on faisait, à Saint-Pétersbourg, des préparatifs qui indiquaient une guerre prochaine avec *le régent* de Suède. Des planches et de la paille furent posées sur la Néva, comme pour transporter plus facilement de l'artillerie en Finlande. Le prince Georges Dolgorouki fut envoyé aux frontières pour les reconnaître. Une foule de courtisans suédois et de nobles nécessiteux qui, sous le règne précédent, s'étaient engraissés des revenus publics, se montrèrent prêts à tout entreprendre, pourvu qu'ils pussent obtenir des richesses et de l'avancement : ils devinrent sans peine les instrumens d'Armfelt, dont l'influence était augmentée par l'attachement que le jeune roi témoignait publiquement pour lui. Le royaume retentit donc des bruits les plus absurdes. On disait que le jeune monarque était éperduement amoureux de la belle Alexandrine, et qu'il était sur le point de se voir sacrifier par un oncle insensible et cruel, qui ne pressait son mariage avec la princesse de Mecklembourg, mariage qu'il voulait célébrer pendant la minorité du roi, parce qu'il savait que si ce prince était

maître de ses actions, il se déclarerait sur-le-champ pour Alexandrine.

La comtesse de Lieven était gouvernante de la jeune princesse, et ce fut par son entremise, et de concert avec le général Armfelt, et avec les comtes de Schwerin, de Steinbock et d'autres Suédois, que la correspondance des deux amans fut entretenue. On montrait les lettres à l'impératrice qui mettait tant d'importance à ce mariage, qu'elle ne cachait pas sa résolution de le faire réussir à tout prix. Au milieu de ces intrigues compliquées, on envoya à Stockholm M. Budberg, qui arrivait d'Allemagne, d'où il avait amené, à Saint-Pétersbourg, la princesse de Saxe-Cobourg, avec ses trois filles, afin que le grand-duc Constantin pût choisir une de ces princesses pour épouse. Ce ministre avait à sa solde quelques adroits auxiliaires qui secondèrent parfaitement ses vues. M. Christine, Allemand, qui avait été secrétaire de M. de Calonne, fut l'agent secret de M. Budberg. Il fit sa cour au régent, et ne négligea aucune occasion de vanter la beauté de la princesse Alexandrine; il assura son Altesse que l'impératrice lui était personnellement attachée, et que sa colère n'avait été occasionée que par la douleur

qu'elle éprouvait en voyant le chagrin de sa petite-fille, dont le cœur était épris : que du reste, elle ne demandait qu'une chose, c'était de différer le mariage du roi jusqu'après sa majorité, afin qu'il pût choisir lui-même.

Ainsi circonvenu de tous les côtés, et craignant que s'il persistait, l'impératice ne déclarât la guerre à la Suède, et n'y excitât des mouvemens qui lui donneraient dans ce royaume l'ascendant qu'elle avait déjà obtenu en Pologne, le régent réfléchit aux moyens de détourner l'orage, et en même temps de prévenir un mariage dont les suites lui paraissaient devoir être des plus funestes à la Suède, qu'elles auraient bientôt réduite à n'être qu'une province de la Russie. Il usa de ruse, et fit semblant d'écouter avec complaisance les louanges que M. Christine donnait à la princesse Alexandrine. Sa conduite fit croire à l'agent secret de la Russie qu'il était intimidé par les intrigues formées contre lui, et qu'en conséquence il ne demandait pas mieux que de capituler. Des dépêches furent envoyées sur-le-champ, par M. Budberg, à l'impératrice, et par M. Christine, à madame Hus, maîtresse du comte Markoff. Les négociations rompues ne tardèrent pas à se renouer;

et à la grande surprise de tous les spectateurs, le régent ne se contenta pas de permettre au jeune monarque d'accepter l'invitation que Catherine lui avait faite de se rendre à Saint-Pétersbourg, il ajouta que son intention était de l'y accompagner. Cette déclaration inattendue mit le général baron d'Armfelt dans le plus grand embarras ; il craignit que le régent ne voulût sérieusement faire la paix avec l'impératrice Catherine, auquel cas il sentit qu'il pourrait en être la victime, et se voir chasser de la capitale de l'empire russe, par condescendance pour le nouvel allié de l'impératrice.

Le régent de Suède et le jeune roi arrivèrent avec une suite nombreuse et magnifique à Saint-Pétersbourg, le 25 août 1796; ils descendirent au palais du général baron Stedingk. Sans entrer en des détails inutiles sur les brillantes fêtes auxquelles le séjour des illustres voyageurs donna lieu, il suffira de dire que le 21 septembre fut le jour fixé pour le mariage du roi de Suède et de la belle Alexandrine. Ce jour que l'impératrice attendait avec impatience, ce jour si long-temps désiré et qui devait combler ses espérances, renversa au contraire ses projets et blessa si cruellement son orgueil, qu'il y a tout lieu de croire

que sa mort en fut accélérée. Ce revers fut l'ouvrage du régent, d'un homme qu'elle méprisait et qu'elle n'avait cessé de tourner en ridicule, d'un homme enfin qu'elle croyait avoir intimidé au point de le forcer à seconder ses vues. Ainsi que nous l'avons dit, il avait senti l'impossibilité d'éviter la rupture avec la Russie, s'il ne feignait au moins de céder; d'un autre côté, il était mécontent de la France qui l'avait trompé par rapport aux subsides que le Comité de Salut Public lui avait promis. * En conséquence, afin d'éviter une guerre qu'il était sûr que le jeune roi terminerait dès qu'il serait majeur, et peut-être à des conditions honteuses, le régent résolut sagement d'user d'adresse et de vaincre,

* Nous prions nos lecteurs de faire attention à ce passage. Nous avons vu tantôt que Gustave était un tyran qui méritait la mort pour avoir éprouvé une reconnaissance *mal entendue* pour le roi de France; et voilà le régent, le modèle des princes, qui reçoit des subsides du *Comité de Salut Public*, de ce Comité que l'on accusait d'avoir fait assassiner son frère! Quelle était la conduite la plus honorable, de s'armer pour la défense d'un bienfaiteur et d'un roi malheureux, ou d'être stipendié par une horde d'assassins? Du reste, nous raisonnons sur le fait cité par M. Brown, nous osons croire que le duc de Sudermanie n'a jamais reçu de subsides du Comité de Salut Public. T.

s'il était possible, par la ruse la Minerve du Nord.

Le régent était bien instruit de l'humeur singulièrement intraitable du jeune monarque suédois, et de son extrême ténacité dans tout ce qui avait rapport à la religion. Gustave regardait l'église grecque comme plus corrompue et plus contraire encore à l'esprit du christianisme que celle de Rome. Le régent trouva moyen de gagner son précepteur religieux, qui ne négligea aucune occasion de remplir son cœur d'une aversion toujours plus forte pour la religion grecque. Quand les illustres étrangers arrivèrent à Saint-Pétersbourg, ils trouvèrent dans le peuple de cette capitale une ignorance et une superstition si excessives qu'elles achevèrent d'indisposer le roi. * C'était là ce que le régent désirait, et ses calculs furent justes. Le

* Nous avons supprimé ici une note assez longue et peu intéressante. Nous observerons seulement qu'elle renferme un éloge complet du chancelier Herman de Lastbohm, partisan zélé d'Armfelt; plus haut, une autre note que nous avons également supprimée, peignait le chevalier Axel-Lindroth, également partisan de ce ministre, comme un homme d'honneur, bienfaisant, de mœurs pures, un vrai patriarche. Ne doit-on pas s'étonner qu'un homme aussi dépravé qu'Armfelt ait eu des amis si vertueux? T.

roi, enchanté de la complaisance que le régent montrait à ses désirs, parcourait souvent avec lui la ville, à pied, déguisé, et sans autre suite qu'un domestique de confiance de l'ambassadeur baron Stedingk, qui lui servait de valet de place. Pendant ces courses, le régent faisait en sorte que le roi pût être témoin de quelques exemples révoltans de l'idolâtrie du culte grec, ainsi que de la grossière ignorance et de la superstition des Russes. Aucun homme n'aurait pu contempler sans émotion la beauté de la princesse Alexandrine Paulowna, sa fraîcheur, sa jeunesse, et le régent lui-même, qui toute sa vie avait été attaché aux plaisirs de la volupté, parla de ses charmes avec ravissement. Il aurait fallu que le cœur du jeune roi fût de marbre pour y rester insensible. Il devint éperduement amoureux, et ses soins ne trouvèrent pas une ingrate; ce qui n'empêcha pas que Gustave ne confiât à son oncle prétendu ses craintes que leur bonheur n'éprouvât un obstacle insurmontable dans la religion de la princesse. Le régent reçut cet aveu avec un plaisir secret, qu'il eut de la peine à déguiser. Il se borna à répondre que sur ce point Gustave ne pouvait mieux faire que de consulter son propre jugement : il n'osa lui

donner ouvertement le conseil de ne pas accomplir ce mariage, dans la crainte que cette démarche ne le portât au contraire à y donner les mains.

La princesse venait d'achever sa quatorzième année. Elle était bien faite, grande et fraîche; ses traits étaient réguliers, son teint éclatant et rosé; ses tresses blondes étaient bouclées avec art et avec une grâce parfaite. Elle avait depuis quatre ans si souvent entendu parler du jeune roi de Suède, qu'elle s'en était éprise sur les portraits qu'on lui en avait faits. Gustave, sans posséder une beauté parfaite, était à l'âge de dix-sept ans un jeune homme bien fait et d'une tournure élégante : il était grand; sa démarche était singulièrement noble et grave.

Afin d'exciter à l'amour leurs jeunes cœurs, la vieille et rusée impératrice permit à Gustave d'imprimer un baiser sur les lèvres pudiques de son aimable enfant. Elle leur procura assez souvent l'occasion d'être seuls, afin d'augmenter l'inclination qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, sans se douter qu'elle préparât le coup le plus terrible à la jeune et innocente princesse. Catherine ne méritait ni pitié ni respect, et il est à regretter que le châtiment ne se soit pas

borné à celle qui fut seule coupable. La jeune Alexandrine se croyait au comble du bonheur; elle s'efforçait de se perfectionner dans la connaissance de la langue suédoise, afin de se rendre plus agréable à ses sujets futurs. Elle ne soupçonnait pas qu'il pût arriver aucun événement capable de renverser ses espérances, jusqu'à ce que le malheur vînt fondre sur elle comme la foudre, au moment où, parée de ses habits de cérémonie, elle attendait, d'un cœur palpitant, son amant à l'autel.

La prévoyante Catherine ne fut pas longtemps à s'apercevoir que la complaisance soudaine du régent de Suède était une feinte pour neutraliser sa colère et pour frustrer son attente Son esprit vif et pénétrant découvrit l'écueil qui devait briser ses espérances. Elle résolut en conséquence de prévenir le duc et de le vaincre, s'il était possible, avec ses propres armes. A cet effet elle fit demander en secret au chef ecclésiastique de l'église russe si, pour des raisons d'Etat de la plus haute importance, sa petite-fille ne pourrait pas abjurer extérieurement la communion grecque, pour professer celle de Luther. Le prêtre, ayant consulté ses confrères et les ayant trouvés contraires à l'apostasie pro-

jetée, s'agenouilla, baissa la tête et dit avec humilité : « Votre Majesté est toute-puissante. » Le régent avait joué son rôle avec une rare perfection. Il connaissait parfaitement la nature de la croyance religieuse de Catherine, et savait que cette croyance cédait toujours à son inclination. Il fit donc répandre par ses émissaires le bruit que le roi de Suède ne consentirait à épouser une princesse russe que dans le cas où elle renoncerait formellement à la religion grecque. Ce bruit s'étant répandu, détruisit la dernière espérance de l'impératrice ; car elle sentait qu'en persistant, elle armerait contre elle le clergé, et causerait peut-être un schisme funeste au repos intérieur de son vaste empire.

Le général baron d'Armfelt, quoique placé à l'ombre et ne pouvant paraître à la cour, n'était cependant pas oisif. Il communiquait secrètement avec le roi, à qui il insinuait que le régent, sous prétexte de travailler pour les intérêts de Sa Majesté, s'efforçait en secret d'obtenir la confiance et les bonnes grâces de Catherine, dans l'espoir que cette souveraine l'aiderait à s'emparer du grand-duché de Finlande, dont il voulait jouir sa vie durant. Le baron persuadait en même temps au roi que le

seul moyen de déjouer les projets intéressés du régent était de se montrer généreux envers sa future épouse, et, s'il le fallait, de permettre même à la princesse de conserver sa religion. Ce conseil ne plut pas au roi, et la première fois qu'il se retrouva seul avec le régent, il lui demanda, en le regardant fixement, ce qu'il en arriverait si une princesse de la communion grecque devenait reine de Suède. « Une insur-« rection, Sire, » répondit le duc, « et la « perte de trois couronnes. » Cette réponse laconique fit réfléchir le roi; il se dit que si en effet le régent couvait les projets ambitieux que lui attribuait Armfelt, il ne s'opposerait point à une démarche qui ne pouvait que les favoriser. C'est ainsi que l'esprit du jeune monarque était troublé et rempli d'inquiétude. Tantôt il voulait sacrifier les intérêts de sa religion à sa passion pour Alexandrine; tantôt il se décidait, malgré ses charmes, à renoncer à sa main, si elle ne consentait à abjurer l'église grecque pour celle de Luther.

Sur ces entrefaites le général baron Stedingk, ambassadeur de Suède, dans une audience solennelle qu'il avait obtenue à cet effet, demanda officiellement la charmante princesse au nom

de son maître, et le 21 septembre fut le jour fixé pour la cérémonie du mariage.

Il était impossible de voir un objet plus séduisant qu'Alexandrine Paulowna dans ses habits de noce. Elle était environnée de tout ce que la cour offrait de plus grand et de plus imposant. L'impératrice, le grand-duc Paul, son épouse, leurs enfans, et la suite nombreuse et brillante de la souveraine étaient rassemblés dans le costume le plus riche. On peut assurer que l'or et les diamans qui étincelaient de tous côtés surpassaient en valeur les biens territoriaux réunis du royaume sur lequel la jeune princesse allait régner. D'un autre côté, le jeune monarque, le régent et les personnes de leur suite s'étaient aussi préparés pour la fête. Le moment arriva où le roi de Suède devait paraître; il ne se montra point. Le fard qui couvrait les joues ridées de Catherine n'empêcha pas que la consternation et l'effroi ne fussent visibles sur ses traits. Son favori, le prince Suboff, parut, dit quelques mots à l'oreille de sa maîtresse et se retira. Il revint bientôt pour se retirer encore. On ne put cacher à la jeune épouse que son mariage éprouvait des difficultés : elle était trop jeune et trop profondément affec-

tée pour cacher l'émotion qui troublait son âme. L'impératrice elle-même avait de la peine à retenir la rage qui brillait dans ses yeux et qui soulevait son sein rempli d'indignation. Cependant le temps se passait ; l'épouse tremblante et ses augustes parens attendirent avec impatience depuis sept heures jusqu'à dix, quand les ministres arrivèrent, pétrifiés d'étonnement et de terreur, et annoncèrent à l'impératrice que le roi de Suède avait péremptoirement refusé de signer les contrats qu'on lui avait présentés, et qu'il s'était retiré dans son appartement.

Jamais, depuis que Catherine occupait le trône, elle ne s'était sentie accablée à ce point de rage, de honte et de douleur. La vivacité de son émotion et la nécessité où elle se trouvait de la réprimer, lui occasionèrent une légère attaque d'apoplexie. Chacun de ses membres tremblait, et les traits de son visage éprouvaient des mouvemens soudains et convulsifs. Dès qu'elle fut en état de quitter son siége, mais sans avoir encore recouvré la parole, elle se fit conduire ou plutôt porter dans son boudoir, où des larmes amères soulagèrent son

cœur, et calmèrent une colère qui lui avait presque coûté la vie.

Quant à l'illustre fiancée, il n'y a pas de plume en état de décrire sa douleur. Dépouillée de ses riches atours, elle cacha son visage dans le sein de sa gouvernante favorite, mademoiselle Villaroff, et mêla ses larmes aux siennes. Mais elle ne conserva pas long-temps la force de pleurer. Ses larmes cessèrent de couler : des accès horribles d'un rire convulsif leur succédèrent. Les médecins de la cour furent appelés. Pendant toute la nuit la princesse éprouva les plus violentes attaques de nerfs, qui firent craindre, tantôt pour sa vie, tantôt pour sa raison.

Les souffrances morales de l'impératrice étaient affreuses, et elles hâtèrent la fin de ses jours; mais elle les méritait, et ce n'est pas cette princesse qu'il faut plaindre.

La véritable cause de cette confusion fut une ruse grossière des ministres russes, qui interpolèrent dans le contrat de mariage des conditions différentes de celles qui avaient été convenues avec le roi de Suède *. Ces ministres crurent

* Les principales de ces conditions étaient que la princesse pourrait avoir une chapelle et des prêtres grecs dans

qu'en différant la signature des documens jusqu'au dernier moment, le roi ne prendrait pas la peine de les lire attentivement; mais ils furent dans l'erreur. Gustave les examina avec la plus grande application; quand il en vint à la clause d'après laquelle la princesse Alexandrine, devenue reine de Suède, devait continuer à professer librement la religion grecque, il se tourna vers M. de Marcoff, et dit : « Ceci a-t-il été inséré par ordre de l'impératrice? » Le ministre ayant répondu affirmativement, le roi ajouta d'une voix ferme : « Je n'y ai jamais consenti, « et je ne le signerai point. » Ce fut en vain que les grands dignitaires de l'empire lui dirent que l'impératrice et la jeune princesse attendaient. Messieurs de Besborodko, de Marcoff, de Suboff, le supplièrent vainement de signer. Le roi avait consulté son directeur spirituel, le docteur Fleming. Celui-ci, zélé luthérien, lui avait prédit l'entière destruction de l'église réformée en Suède, s'il souffrait une abomination si grande. Les prêtres grecs ne furent pas moins contraires

son palais, et que le roi déclarerait sur-le-champ la guerre à la république française. La première interpolation avait été faite par l'ordre de Catherine; l'autre était due aux manœuvres du général baron d'Armfelt. A.

à toute espèce de concesssion, et ce conflit de préjugés occasiona réellement la rupture que le régent avait prévue, et qu'il avait désirée.

Le jeune roi mérite de grands éloges pour sa fermeté; car il n'aurait pu céder sans compromettre son honneur et celui de son royaume. Le régent prit Gustave à part, et lui parla à voix basse, faisant des gestes supplicatifs. On ne peut former des conjectures sur le sujet de leur entretien. Cependant, tous les nobles Suédois se réunirent pour prier le roi de ne pas rompre le mariage; mais il refusa de les écouter, et ne cessa de s'écrier : « Je ne puis pas, je ne veux pas si« gner ces papiers. Je ne veux rien faire qui soit « contraire aux lois de la Suède. »

Nous venons d'exposer comment, par l'adresse du régent, fut rompu un mariage au moyen duquel Catherine s'était flattée d'acquérir sur la Suède une prépondérance si grande, qu'elle ne tarderait pas à la réunir à l'empire de toutes les Russies.

Le surlendemain de cet événement extraordinaire, un grand bal fut donné à la cour pour célébrer l'anniversaire de la naissance de la grande-duchesse Anne Feodorowna, épouse du

grand-duc Constantin. L'impératrice s'y trouva ainsi que le jeune roi : celui-ci témoigna à la souveraine les égards les plus respectueux que cette princesse impérieuse ne daigna pas payer par la plus légère marque d'attention. Le régent ne se montra pas, et la princesse était trop malade pour paraître. Il est probable que Gustave lui était sincèrement attaché ; mais, étant homme, il avait plus de force de caractère ; il dansa avec les princesses de la maison impériale, conversa avec le grand-duc Alexandre, et se retira de bonne heure d'une réunion où la contrainte régnait sur tous les visages, et dont aucun des membres ne paraissait à son aise. L'impératrice ne resta guère que cinq minutes dans la salle du bal. Les regards des favoris et des ministres étaient sombres et pleins de ressentiment. On voyait jusqu'à quel point la fermeté d'un prince qu'ils regardaient comme un enfant, avait blessé leur orgueil et humilié leur amour-propre. Quand Gustave se retira, il fut plus cérémonieux qu'à l'ordinaire, et il salua les principaux personnages comme pour leur dire adieu. Ce fut la dernière fois que Gustave IV parut à la cour brillante de Catherine II. Il la revit ensuite en particulier. On fit quelques tentatives pour re-

nouer les négociations; mais le roi les éluda en offrant de s'en rapporter à la Diète qu'il devait convoquer dès qu'il aurait atteint sa majorité, ajoutant qu'il serait trop heureux d'épouser la princesse Alexandrine, si les quatre Ordres de la Suède consentaient à ce que leur reine professât la religion grecque. L'autocrate l'écouta d'un air dédaigneux, croyant peut-être, avec raison, que ses discours étaient une feinte par laquelle il cherchait à déguiser la résolution qu'il avait formée de ne jamais accéder à ce point. Elle lui dit que si c'était là sa seule difficulté, il n'avait qu'à convoquer la Diète sur-le-champ, et qu'elle lui fournirait une armée assez puissante pour forcer ses sujets à l'obéissance, dans le cas où ils se montreraient rebelles.

Le régent et le roi de Suède se préparaient à quitter Saint-Pétersbourg. Des présens magnifiques furent échangés et remis de part et d'autre aux courtisans respectifs. Ceux de la Suède furent remarquables par leur éclat et leur valeur. Cette circonstance fut due aux soins du régent, car le roi avait déjà donné des preuves d'un caractère parcimonieux.

Le régent visita le grand-duc Paul à Gatschina (28). Ce dernier ne fut pas très-poli en-

vers le duc de Sudermanie. Pour la première fois de sa vie, sa conduite parut d'accord avec la politique avouée de sa mère, et il manifesta le zèle le plus ardent pour les intérêts de l'église grecque. Il est cependant probable que le mécontentement qu'il témoigna fut occasioné par les costumes brillans des Suédois, qui formaient un contraste frappant avec les figures grotesques dont le palais du grand-duc était rempli, et qui tremblaient sans cesse que quelque faute involontaire dans leur toilette ou dans leur tenue n'excitât le courroux d'un maître impitoyable, auquel il était également impossible de plaire ou d'obéir.

Le monarque suédois et le régent, ayant heureusement échappé aux embûches politiques de Catherine, partirent le huitième jour après celui qui avait été fixé pour le mariage, et arrivèrent heureusement à Stockholm. Il y a quelque mérite de la part de Catherine à n'avoir pas profité de l'occasion qui lui était offerte de s'emparer de la personne du roi et du seul héritier de la couronne de Suède. Elle en eut incontestablement le pouvoir, et cependant elle ne mit aucun obstacle à leur départ.

Ainsi se termina le second projet de mariage

du jeune roi de Suède, tandis que, s'il faut en croire un ouvrage d'où l'on a tiré quelques-uns des détails que l'on vient de lire, Catherine fit venir à différentes époques à sa cour, ONZE princesses d'Allemagne, pour que son fils et ses petits-fils pussent choisir parmi elles leurs épouses *.

L'année 1796 fut remarquable par les événemens qui en marquèrent le cours. La visite à Saint-Pétersbourg et le mariage projeté du roi de Suède avec la petite-fille de l'impératrice, excitèrent de l'inquiétude et de la méfiance dans le gouvernement français, tandis que la probabilité d'une alliance avec la cour impériale de Russie, et d'une rupture avec la France, mécontenta la majorité de la nation suédoise, qui avait une répugnance égale pour ces deux mesures.

Peu de temps après le retour du roi et du régent, le monarque atteignit sa majorité, et le duc, fidèle à sa promesse, lui remit un sceptre qu'il aurait pu garder sans danger, et rentra dans la vie privée. A peine le jeune roi eut-il

* Voici leurs noms : *Trois* princesses de Darmstadt, *trois* de Wurtemberg, *deux* de Bade et *trois* de Saxe-Cobourg. A.

pris en main les rênes de l'Etat, qu'il renvoya les ministres du régent, et qu'il rappela le baron d'Armfelt de son bannissement. En attendant, il lui fut impossible d'obtenir du riksdrotts (chancelier de Suède), que la condamnation du baron fût biffée du greffe du tribunal, et il dut se contenter de lui accorder sa grâce, avec la restitution de ses biens et de ses titres. La planche sur laquelle son nom avait été inscrit, fut en même temps retirée du pilori sur le Hœ-Torg. Cette résistance du comte de Wachtmeister aux erreurs d'un jeune monarque, et à l'artifice d'un vieux intrigant, font honneur à son caractère, et peuvent servir à prouver l'équité de la sentence.

CHAPITRE V.

Mariage du roi. — Sa conduite extraordinaire. — Confédération du Nord. — Despotisme de Gustave IV. — Son caractère et ses habitudes. — Il insulte et tourmente la reine. — Il détruit ce qui restait de la liberté suédoise. — Son incapacité militaire. — *Sa prudence.* — Anecdote du comte d'Essen. — Inimitié invétérée de Gustave contre Buonaparte et les Français. — Défaut de courage attribué à Gustave. — Sa superstition. — Description de la première audience de M. Edouard Thornton. — Le brigadier-général sir Levet-Hanson. — L'Ordre de Saint-Joachim.

Le roi, ayant résolu de ne pas garder plus longtemps le célibat, fit une troisième tentative pour trouver une épouse qui lui convînt. Il choisit la princesse Frédérique-Dorothée, fille du prince héréditaire et petite-fille du margrave régnant de Bade : il lui eût été difficile de faire un meilleur choix. La sœur de cette princesse avait à l'âge de quatorze ans épousé le grand-duc Alexandre de Russie. Frédérique joignait aux grâces de la figure un caractère plein d'amabilité ; elle approchait de sa dix-septième année.

Il ne faut pas s'étonner des qualités qui la distinguaient : car la cour de Bade était peut-être à cette époque la plus polie et la moins corrompue de l'Europe.

Quand la belle étrangère arriva à Stockholm, elle y fut reçue avec des acclamations générales. Les plus sévères et les plus inflexibles d'entre les nobles, quoiqu'ils n'eussent pas encore oublié les humiliations que Gustave leur avait fait éprouver en 1772, ne purent s'empêcher de rendre hommage à ses charmes : ils parurent à la cour pour assister à la cérémonie du mariage, qui fut célébré le 31 octobre 1797 dans la grande salle des Etats, située dans le palais du roi, avec toute la splendeur que la Suède put offrir. Des dames qui dans cette occasion avaient fait partie du cortége de la mariée, ont assuré à l'auteur que le roi ne se relâcha pas le moins du monde de la gravité et du sérieux qui à défaut de grâces, distinguaient, son maintien. Cette froideur était faite pour glacer d'effroi le cœur de la jeune épouse ; mais elle n'était qu'apparente : car la première nuit de ses noces, qui fut aussi sans contredit la première qu'il passât dans les bras d'une femme, ses transports furent si grands, que sa jeune

femme effrayée courut, tremblante et confuse, chercher un asile auprès de ses dames; et le mariage ne fut consommé qu'au bout de quelques semaines.

Toute l'Europe connaît et se rappelle les efforts du roi pour désunir les cours d'Allemagne, et son manque de respect envers la France. Il enviait autant à l'Angleterre l'empire des mers, qu'aux Français leurs victoires sur le continent. Personne ne déclama plus fort que lui contre les corsaires anglais, quand leurs fréquentes captures de vaisseaux neutres ou neutralisés, jointes aux remontrances et aux intrigues de la France, eurent occasioné la formation de la seconde confédération du Nord. S'étant opposé au droit de visite, ayant défendu à ses commandans maritimes d'y céder, à moins que ce ne fût à une force supérieure, il causa la prise d'un convoi suédois, événement qui donna à sir William Scott, grand-juge de la cour de l'Amirauté anglaise, l'occasion de déployer son éloquence et ses profondes connaissances. Le résultat est présent à la mémoire du public : des détails seraient par conséquent inutiles. Le roi de Suède se montra opiniâtre et bruyant, les Danois tranquilles et déterminés. Une flotte puissante parut devant

Copenhague; les Danois combattirent en désespérés, souffrirent une perte considérable et furent forcés de céder : la seconde neutralité armée fut ainsi subitement dissoute.

Ce mauvais succès aurait irrité bien davantage Gustave, s'il n'avait été consolé par la perte que les Danois avaient soufferte : il s'en réjouit même ouvertement. Dès cette époque, ce roi avait déployé tout ce que son caractère renfermait de fâcheux. Visant au pouvoir absolu, il foulait aux pieds les droits de ses peuples et violait ses sermens; mais ce fut à la Diète de Norkœping, en 1800, qu'il jeta tout-à-fait le masque, et qu'il mécontenta si fort plusieurs nobles du parti patriote, qu'ils renoncèrent à leurs lettres de noblesse; dans ce nombre on remarqua surtout les barons d'Hjerta et de Silverskjold, et le colonel Skjoldelbrand. Il n'y eut qu'un cri d'indignation dans tout le royaume; malgré cela, l'avis du baron d'Armfelt et du comte d'Ugglas prévalut. On prédit dès lors que la prochaine Diète détrônerait ce prince imprudent et intraitable, et l'événement vérifia la prédiction.

Gustave regardait du même œil ses ministres et les commis de leurs bureaux. Il se rendait

ridicule, dangereux et insupportable, en prétendant être à la fois prophète, pontife et roi. Il se peut que ses motifs n'aient pas été coupables; mais nulle intention ne saurait justifier la conduite qu'il a tenue. Toujours content de lui-même, il commettait les erreurs les plus absurdes avec une gravité sans exemple. En attendant, personne n'osait les lui faire observer, car son humeur devenait de plus en plus violente, tandis que son orgueil ne lui permettait pas de recevoir des avis, bien moins encore des remontrances. Aussi n'y eut-il que des hommes bas et serviles qui osassent approcher de lui, leur manque total de principes les rendant des instrumens toujours prêts à obéir à ses volontés. Indifférens aux suites de leur condescendance, ils ne cherchaient qu'à jouir des douceurs du pouvoir, et dans leur insensibilité ils achevaient la destruction de la liberté constitutionnelle.

Envers ses domestiques, le roi était inconstant, capricieux et plein de violence; il était sordide et mesquin dans des bagatelles. Quant à sa femme, quoique ses intentions à son égard pussent être fort bonnes, il est certain, que dès les premiers temps de son mariage, il sut la rendre très-malheureuse. On a assuré à l'au-

teur, pendant son séjour en Suède, que, le soir même de ses noces, le roi ordonna à la reine de lire à haute voix dans une bible allemande le premier chapitre du livre d'Esther, et qu'il lui dit, avec plus de franchise que de douceur, qu'elle devait se préparer à lui obéir ponctuellement, vu qu'il était résolu, comme Assuérus, d'être le maître dans sa maison.

Brillante de santé et de jeunesse, l'aimable princesse se fit aimer de tous ceux qui l'approchaient, par la grâce répandue dans ses manières et par sa gaîté inaltérable. Elle traitait les dames de sa cour comme ses égales; leurs filles devenaient les compagnes de ses jeux; mais ces jeux n'avaient rien de hardi ni d'impétueux : c'était la plus innocente gaîté, le plus attrayant enjouement. Son cœur, plein de douceur et de bonté, soupirait après un bonheur qui n'est connu que des âmes qui s'entendent; et quoiqu'elle ne fût pas heureuse, elle avait assez de générosité pour s'efforcer de rendre tous ceux qui l'entouraient heureux et contens.

Gustave s'imagina un jour que le roi Assuérus n'avait jamais permis, soit à Vasthi, soit à Esther, de rire et de montrer de la gaîté. Il jugea aussi que puisque son épouse n'avait point

d'égale en Suède, elle ne devait pas non plus avoir d'amie, et qu'en conséquence elle ne devait pas souffrir que, même dans l'intérieur de son appartement, les dames de sa suite lui parlassent avec la moindre familiarité. Les expressions de « *chère amie*, » de « *chère Charlotte*, dont elle se servait parfois en s'adressant à ces dames, furent à jamais prohibées. Avec un mélange de colère et de gravité, le roi accusa la reine d'avoir perdu de vue le souvenir du rang qu'elle occupait. Il eut assez peu de délicatesse pour observer que c'était sans doute parce qu'elle avait été élevée dans la *chétive cour* de son grand-père, qu'un certain manque de dignité se manifestait dans sa conduite. Un jour, après lui avoir fait une de ses plus fortes mercuriales sur ce sujet, il la trouva quelques momens après jouant avec une de ses demoiselles d'honneur. S'il avait appris avec certitude que le monde devait périr le lendemain, ou que sa capitale était en proie à la peste la plus affreuse, il n'aurait pu montrer une colère plus vive. Il chassa les malheureuses demoiselles de sa cour, en leur donnant les noms les plus inconvenans, et menaça de renvoyer la reine à Bade, si jamais il la retrouvait jouant avec les

dames de sa suite : le faible monarque traita comme une affaire d'Etat une légèreté naturelle à son âge et parfaitement innocente. Les jeunes demoiselles ne firent plus partie de la cour ; elles furent remplacées par de vieilles dames aux traits sévères et aux manières guindées. Avec la présence des jeunes personnes, le doux sourire et les regards enjoués disparurent de la cour. Elle n'eut dès ce moment plus d'autre société que le pontife-roi, son époux. Ainsi, cruellement privée de la société qui lui était chère et de l'agrément d'une aimable conversation, la tristesse s'empara d'elle et les roses de la santé abandonnèrent ses joues. La princesse isolée, épouse d'un roi, était seule au milieu de son palais, et son cœur affligé regretta la politesse exquise et les plaisirs recherchés de la cour de ses parens.

Il était assez simple que la vue d'un édifice où son père avait été assassiné, édifice placé en face de ses fenêtres, causât au roi des sensations douloureuses; mais ce n'en fut pas moins de sa part une idée absurde de vouloir faire abattre pour ce seul motif un monument plein de goût et d'élégance. Des personnes qui avaient

un droit légal à la propriété de la salle de spectacle s'opposèrent à cette mesure; les bourguemestres et les échevins de Stockholm se joignirent à elles. Cette opposition aigrit l'esprit du roi et lui donna de la répugnance pour le séjour d'une capitale où il prétendait que sa vie était en danger, parce qu'il ne pouvait démolir l'édifice où son père avait été assassiné. Il fut sur le point d'ordonner à ses gardes de le raser malgré les habitans.

L'Europe respira un moment après la paix d'Amiens, et les nations, fatiguées de guerres et de révolutions, se croyaient sur le point de jouir d'un repos durable; mais la rupture de ce traité ne tarda pas à dissiper ces douces espérances, et le renouvellement des hostilités entre la France et l'Angleterre, qui eut lieu en 1803, compromit la tranquillité de tous les autres peuples de l'Europe.

Gustave traversa l'Allemagne pour former une nouvelle coalition qui, secondant les efforts du gouvernement anglais, pût ébranler la puissance encore incertaine de la France. La douce et aimable reine l'accompagna pendant ses voyages, et sacrifiant son bonheur à ses de-

voirs, elle renonça à tous les plaisirs de la société, pour satisfaire les fantaisies de son capricieux époux.

* L'enlèvement du duc d'Enghien par l'ordre de Buonaparte, agita vivement l'esprit de Gustave : le ministre suédois à Paris fut sur-le-champ rappelé, et toute communication avec la France fut défendue. Un passage du *Moniteur* ayant offensé Gustave, il ordonna immédiatement à l'ambassadeur de France de quitter Stockholm, et prohiba l'entrée, dans ses Etats, de tous journaux étrangers, quels qu'ils fussent. Buonaparte ne s'étant pas montré aussi offensé que Gustave l'avait espéré, il en devint furieux à son tour, et acheta des bustes et des portraits de Buonaparte, à qui il fit subir les traitemens

* Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs, que dans le passage qu'ils vont lire, nous n'avons donné que le sens de l'auteur anglais. Notre intention n'a été que de traduire un ouvrage intéressant par les faits et les anecdotes qu'il présente. Nous avons conservé les réflexions de l'auteur chaque fois qu'elles avaient un rapport direct avec le sujet ; mais nous nous sommes cru autorisé à les supprimer lorsque n'ayant rien de commun avec l'histoire qu'il traitait, elles n'avaient pour but que d'appuyer des opinions aussi absurdes qu'odieuses à nos yeux. T.

les plus méprisans. Impuissante rage d'un monarque faible et irrité!

Le roi de Prusse ayant envoyé à Buonaparte l'Ordre de l'Aigle Noir, Gustave, ne voulant avoir rien de commun avec cet usurpateur, renvoya la croix de cet Ordre au roi de Prusse. Le ministre prussien fut en conséquence rappelé de Stockholm, et le commerce de Suède souffrit cruellement de cet acte d'une arrogante folie.

Infatigable à se créer des ennemis, Gustave trouva encore moyen d'insulter son beau-frère, l'empereur Alexandre. Celui-ci, après la mort de l'empereur Paul son père, avait renvoyé selon l'usage, à Gustave, la grande croix de l'Ordre du Séraphin, que son père avait portée; mais l'envoyé chargé de cette mission ne se trouvant pas être d'une famille assez illustre dans l'opinion du roi de Suède, il ne put obtenir de passeport, et fut obligé de retourner à Saint-Pétersbourg sans avoir rempli les ordres de son souverain. En attendant, Gustave, jouant le rôle d'un monarque puissant qui chercherait un prétexte quelconque pour rompre avec un faible voisin, s'empara de la moitié du pont de bois d'Aberfors, qui appartenait à la Russie, et qui

marquait les frontières entre la Finlande russe et la Finlande suédoise. Il fit même peindre ce pont des couleurs de la Suède. Quoi qu'il en soit, ces petits différends s'accommodèrent bientôt. Des objets plus importans exigeaient l'attention de la cour impériale. Le 15 janvier 1805, une alliance offensive et défensive fut signée entre la Russie et la Suède; Gustave devait commander l'armée Russe qui, réunie à vingt-cinq mille Suédois et à des troupes anglaises, devait attaquer la Hollande, alors République Batave. Il aurait été bien difficile d'imaginer un moyen plus sûr d'abaisser la Russie et de diminuer sa puissance, que de confier le commandement de ses armées à Gustave IV.

Quand ce roi conclut son alliance avec l'Angleterre contre la France, il ne pouvait disposer que d'environ 1,200,000 francs, et cette somme devait être consacrée à mettre Stralsund en état de défense. Au milieu de ses nombreux actes de folie et de ses caprices journaliers, il y eut un principe sur lequel il ne varia jamais, ce fut l'utilité et la nécessité de rétablir le trône des Bourbons. Ce fut là le seul projet dans lequel il se montra sincère et conséquent. Il y avait en

Europe des rois bien plus puissans que Gustave, qui ne désiraient pas moins que lui de rétablir les Bourbons en France; mais qui, moins francs, désavouaient leurs vœux secrets, et avaient recours à d'innombrables subterfuges pour déguiser la vérité.

La conduite imprudente du roi de Suède embarrassa et offensa en même temps l'empereur de Russie et le roi de Prusse qui se trouvaient dans ce moment réunis à Berlin. Gustave *renonça* au commandement de l'armée russe quand elle se fut avancée sur l'Elbe. La crainte de la Prusse l'empêcha de donner aux troupes suédoises l'ordre de quitter la Poméranie; et ce fut en vain que le général Tolstoy demanda que trois mille hommes seulement pussent se réunir à l'armée russe, quand ce ne serait que pour prouver qu'aucune mésintelligence ne régnait entre la Suède et ses alliés.

Les suites de ces différends furent funestes à l'Autriche; elles épargnèrent à la Hollande, sinon la conquête, du moins la dévastation de son territoire et la destruction de sa marine. Par cette conduite, Gustave confondit donc les projets de ses alliés, et travailla efficacement

pour les intérêts de ce même Buonaparte contre lequel il éprouvait tous les transports de la haine et de la rage.

Les négociations avec la Prusse furent renouées. Les troupes suédoises s'ébranlèrent ; mais il ne se passa aucun événement important. Gustave ne daigna pas consulter le général d'Essen sur la route qu'il fallait tenir, et il arriva souvent que ses troupes reçurent l'ordre de faire halte dans des villages qui n'existaient que sur de méchantes cartes. Par cette inconcevable négligence, le bataillon des Gardes et le régiment du roi se trouvèrent, le 24 novembre, sans abri, exposés à l'inclémence de l'air. Le même désordre avait lieu pour le fourrage et pour les magasins : les commissaires des vivres recevaient l'ordre de les former dans une ville, tandis qu'une autre ville était indiquée aux commandans des troupes. Combien peu ce nouveau Gustave-Adolphe ressemblait à l'illustre roi de Suède dont il portait le nom !

Les Suédois furent obligés d'entrer dans le pays de Hanovre. Ils prirent possession de Harbourg, où ils doublèrent les droits d'entrée des marchandises, et déclarèrent que la moitié des produits de cet impôt servirait à l'entretien de

leur armée. Cet acte, qui violait à la fois la lettre et l'esprit du traité de Westphalie, causa un mécontentement général et ne produisit que *vingt-six écus !* Gustave IV aurait pu encore s'arranger avec la Prusse et obtenir le commandement d'une armée prussienne; mais quoiqu'il se vantât de sa ressemblance avec Charles XII, il n'avait pas le désir de courir les dangers qui avaient valu à ce héros la gloire qu'il s'était acquise.

Tandis que ce prince frivole était ainsi occupé de minces détails, et qu'il dégoûtait de la guerre l'armée suédoise en la tenant toujours éloignée du danger, il fut tout à coup saisi d'horreur et d'effroi en apprenant que l'Autriche était subjuguée, la Russie défaite et la coalition dissoute. Ces nouvelles désastreuses ne purent néanmoins détacher Gustave de ses folles entreprises. Après que les troupes anglaises, désespérant de pouvoir reconquérir l'électorat de Hanovre, eurent quitté le continent, il s'arrogea le titre de protecteur du pays de Lauenbourg. Les Prussiens approchèrent pour l'en déloger; mais avant qu'ils arrivassent, il eut la discrétion de se retirer à Ratzebourg, laissant dix-huit cents braves Suédois commandés par

le comte de Lowenhjelm, pour s'opposer aux Prussiens, avec ordre de tirer sur eux, s'ils tentaient le passage de l'Elbe, quoique leurs forces fussent infiniment supérieures à celles qu'il avait sous ses ordres. Les Suédois murmurèrent de ce qu'on les forçait d'occuper pendant si longtemps le pays de Mecklembourg. M. Fox informa le roi que l'électeur de Hanovre désirait qu'il se retirât; mais il parut se croire autorisé à considérer Lauenbourg comme une possession suédoise jusqu'à la paix générale. En attendant, la face des affaires changea par l'alliance offensive et défensive que la Prusse conclut peu de temps après avec la France, et en vertu de laquelle le pays de Hanovre fut remis à la garde de la Prusse. Gustave refusa pendant plusieurs jours aux troupes de l'empereur de Russie le passage sur une langue de terre qui pouvait avoir tout au plus un mille de largeur, et peu de temps auparavant il avait offert de *vendre* à cet empereur, pour sept millions d'écus, tout le territoire que la Suède conservait encore des conquêtes faites en Allemagne par le GRAND Gustave-Adolphe.

La ténacité intempestive de ce monarque intraitable, à l'égard du pays de Lauenbourg, aggrava encore les malheurs auxquels l'électorat

de Hanovre restait exposé. L'armée prussienne entoura la poignée de soldats suédois que Gustave y avait laissés ; ceux-ci eurent l'audace de faire feu, et les Prussiens, voyant qu'ils se préparaient à forcer le passage, animés d'une véritable grandeur d'âme, ouvrirent leurs rangs et les laissèrent passer sans opposition, leur rendant même les honneurs militaires. Les soldats prussiens s'étaient emparés de deux chevaux de dragons ; leur commandant ordonna qu'ils fussent restitués; mais le monarque sombre et de mauvaise humeur refusa de les recevoir, prétendant qu'ils étaient *prisonniers de guerre*, et qu'ils devaient être traités comme tels. Le roi de Suède se sentit humilié par la compassion, ou plutôt par le mépris avec lequel le roi de Prusse en usait avec lui. Pour s'en venger il ordonna à ses vaisseaux de guerre de s'emparer de ceux de la Prusse et de bloquer ses ports; il poussa même le ressentiment jusqu'à faire bombarder quelques villes sans défense, situées sur les côtes de la mer Baltique, et qui ne se rachetèrent de la destruction que par le paiement d'une somme d'argent. Ses sujets, auxquels ses folies étaient vraiment à charge, attribuaient ces actes de pillage aux leçons qu'il

avait reçues pendant son alliance avec la Grande-Bretagne, qui de son côté prit de l'ombrage de ses blocus maritimes, parce que son commerce en souffrait.

Le sénat de Hambourg avait exprimé le désir que la correspondance entre le comte de Lowenhjelm et le commandant prussien ne fût pas publiée dans la gazette intitulée *le Correspondant impartial de Hambourg*. Le roi, irrité d'une conduite qui n'était que prudente, menaça d'occuper la ville avec son armée; sur quoi le sénat ne fit plus de difficultés.

L'inimitié de Gustave pour la Prusse dura jusqu'à la rupture de cette puissance avec la France. Pour lors le roi de Suède rappela ses troupes, leva le blocus et remit les vaisseaux prussiens en liberté : sa conduite dans cette occasion fut conforme à la justice et à sa dignité.

Vers l'automne, Gustave retourna dans ses états, plus animé que jamais contre la France, d'où il rappela tous ses sujets. L'espérance qu'avaient fait naître dans son cœur les hostilités commencées entre la Prusse et la France, fut détruite par les désastres sans pareils qui ruinèrent complétement les armées prussiennes, et qui soumirent au vainqueur la capitale et pres-

que toutes les provinces du royaume. Dans cette crise, un monarque plus sage que Gustave aurait pu se sentir embarrassé.

Le premier mouvement du roi de Suède fut de transporter son armée en Poméranie et de combattre en personne les Français; mais la *prudence*, qui ne doit jamais abandonner le courage, l'emporta dans cette occasion sur la témérité : Gustave abandonna ses projets guerriers, et le petit nombre de Suédois qu'il avait laissés à Lauenbourg furent pris à Lubeck. Buonaparte paraissait vouloir épargner ce monarque; il lui offrit même un accroissement de territoire, s'il voulait conserver la paix, dont la nation suédoise avait grand besoin ; mais Gustave éprouvait pour l'empereur des Français une antipathie personnelle, qui lui fit rejeter cette ouverture.

En attendant, Buonaparte, quoiqu'il ne pût réussir à punir ou à intimider ce prince égaré, balançait encore à attaquer la Suède. Gustave de son côté rassembla son armée en Scanie, où il s'attendait à voir fondre la tempête. Effrayé quand il voyait le danger sous ses yeux, il devenait vaillant quand ce même danger paraissait s'éloigner. En contemplant sa belle armée, cam-

pée sur les bords de la mer Baltique, il brûla du désir de se mesurer avec Buonaparte : il résolut en conséquence de transporter cette armée dans l'île de Rugen. L'argent était ce qui lui manquait le plus, et l'Angleterre ne paraissant pas disposée à lui offrir des subsides, il s'empara d'une somme de 575,000 écus en argent, que le cabinet de Saint-James avait envoyés, et qui étaient destinés à l'empereur de Russie.

La mauvaise fortune de la Prusse avait inspiré tant d'humilité à son roi, qu'il implora le secours du roi de Suède. Des négociations furent en conséquence entamées, et quand le maréchal Mortier se replia sur la Prusse, les Suédois attaquèrent son arrière-garde et s'emparèrent de l'hôpital français. Le maréchal alarmé leva le siége de Colberg, repoussa les Suédois, coupa une partie de l'armée et força le corps principal à rentrer en Poméranie. Le gouverneur de cette province, comte d'Essen, fut assez heureux pour arrêter le torrent qui menaçait d'engloutir toute l'armée suédoise : il conclut avec le maréchal Mortier, à Schlatkow, un armistice qui fut signé le 18 avril 1807 (29).

Cet armistice qui, selon toute apparence,

sauva de la destruction l'armée suédoise, offensa l'Angleterre, la Russie et la Prusse; Gustave fut encore mécontent des titres d'*Empereur et Roi* que l'on y avait donnés à Buonaparte. Pour tranquilliser le monarque suédois, Napoléon lui permit de ratifier l'armistice sans reconnaître son titre impérial. Mais déjà depuis long-temps Buonaparte avait une connaissance précise des faits dont nous avons parlé, et d'après lesquels il devenait certain que le roi n'était pas le fils de Gustave III. Soit respect pour la bravoure de la nation suédoise, ou pour tout autre motif, Buonaparte, ainsi que nous l'avons observé plus haut, paraissait vouloir épargner son faible et malheureux roi. Les limites que l'auteur de cet ouvrage s'est prescrites ne lui permettent pas d'entrer dans le détail des nombreuses et graves erreurs commises par ce prince. Parmi elles il faut surtout compter sa déclaration formelle que la guerre n'était point entreprise dans l'intérêt de la Suède, mais uniquement dans le but de rétablir les Bourbons sur le trône de France, et il s'aveuglait assez pour croire qu'il pourrait y parvenir avec une armée que les combats, les maladies, les fatigues et les besoins de toute

espèce avaient réduite à ne plus compter qu'environ six mille hommes, plus quatre mille hommes de troupes auxiliaires.

Le maréchal Mortier fut remplacé dans le commandement par le maréchal Brune. La singulière conversation du roi de Suède avec ce dernier offre une grande preuve de talent; mais on a lieu de douter de son authenticité : et que penser du reste de la morale d'un prince qui s'efforce de séduire le soldat d'un autre monarque? * Gustave est convaincu par son propre aveu d'avoir violé les lois de l'honneur en cherchant à profiter d'une entrevue qu'il avait demandée lui-même et dans un but bien différent.

Les grandes puissances commencèrent à songer à la paix. Le roi de Prusse proposa Copenhague comme un lieu favorable pour les négociations. Quand on en fit part au roi, il s'écria d'un air courroucé : « Oui, j'enverrai un mi-
« nistre au congrès, mais ce sera pour déclarer

* Cet argument est pitoyable. Gustave ne regardait pas Buonaparte comme un monarque ; il n'était à ses yeux qu'un usurpateur, et en cette qualité, le maréchal Brune ne lui devait aucune obéissance. T.

« que je ne négocierai jamais avec Buonaparte. » Le résultat de la campagne de Pologne permit au conquérant de dicter les articles de la paix sur le champ de bataille; mais ces événemens ne firent aucune impression sur l'âme opiniâtre de Gustave. On aurait peine à croire qu'après que les conditions de l'armistice furent connues, il offrit encore au ministère russe de débarquer sur les côtes de France cinquante mille hommes de troupes russes, anglaises et suédoises, et de mettre Louis XVIII à leur tête. Le traité de Tilsitt dissipa ces illusions. Nous avons vu ce roi se rendre coupable de graves erreurs et de fatales folies; maintenant, pour se venger de ce traité, il résolut de sacrifier cruellement les Prussiens qui se trouvaient en Poméranie. Cachant soigneusement les nouvelles qu'il avait reçues des événemens désastreux qui s'étaient passés en Pologne, dans la nuit du 10 au 11 juillet, il ordonna aux Prussiens de tirer sur les Français. Cet ordre imprudent aurait pu avoir pour suite la destruction totale des Suédois et des Prussiens. Il faut croire qu'un tel oubli des premiers principes de la morale n'a eu pour cause qu'un esprit dérangé. Trompé dans son attente, l'infortuné prince fit tous ses efforts pour

retarder le départ des Prussiens; il leur refusa la permission de prendre des provisions dans leurs propres magasins, les forçant par là de mourir de faim, ou de se livrer au pillage pour subsister.

Au lieu de profiter de l'invitation de l'empereur Alexandre et du roi de Prusse, qui offraient de négocier pour lui un traité avec Buonaparte, Gustave renouvela le 23 juin son alliance avec la Grande-Bretagne, et les hostilités commencèrent en conséquence d'une manière très-vive. Dans la matinée du 13 juillet, la nouvelle arriva au quartier-général suédois que le passage de Damgarten était forcé. Quoique cet événement dût être prévu, il jeta Gustave dans un embarras et dans une confusion extrêmes. Il donnait tour à tour les ordres les plus absurdes et les plus contradictoires. Dans le court espace de vingt-quatre heures, il changea trois fois l'adjudant-général de service. Les avant-postes, qui avaient été repoussés par un ennemi bien supérieur en nombre, reçurent l'ordre de se remettre en marche et de reprendre leurs anciennes positions. La valeur naturelle aux Suédois, jointe à quelques circonstances heureuses, put seule sauver l'armée entière, qui, au risque d'être

coupée dans sa retraite, parvint à la fin à gagner Stralsund, où le roi arriva le premier, devançant le reste des fuyards. Pendant qu'il se retirait ainsi en désordre, le monarque effrayé, proposa au maréchal Brune un armistice. « Quoi! » dit le maréchal, « Est-ce bien « un descendant de Charles XII qui demande « une trève trente-six heures après le commen- « cement de la guerre? »

Les soldats suédois, se rappelant la valeur impétueuse de Gustave III, éprouvaient une répugnance secrète en songeant aux *précautions* que prenait son successeur pour mettre sa royale personne à l'abri de l'apparence même du danger. Tout espoir d'acquérir une réputation militaire s'évanouit pour lui dans cette occasion; et les militaires suédois, tant officiers que soldats, rougirent de la pusillanimité de leur prince. Gustave, n'ignorant pas le mauvais effet de cette timidité, prétendit qu'une balle lui avait effleuré la jambe; il montra une tache rouge sur la peau, et sa botte, disait-il, ne recevait plus le poli ordinaire. Un chirurgien complaisant, qui désirait faire sa fortune, essaya de donner du poids à ce conte fait à plaisir, mais il ne put y parvenir, et on l'abandonna.

Jusqu'à ce moment les Français avaient épargné le pays, mais après cet événement leur marche fut marquée par la dévastation : des remparts de Stralsund, on distinguait leurs soldats détruisant les moissons sur pied. Il était clair que la place ne pourrait soutenir un siége de longue durée, et la garnison n'avait devant les yeux que la mort ou la captivité. Buonaparte fit encore un effort superflu pour détacher le roi de Suède de ses faibles et funestes projets, et le colonel Engelbrecht fut envoyé auprès de lui, porteur d'une lettre exprimant le désir de Napoléon de recevoir une ouverture de paix; il avait ordre d'ajouter que l'empereur des Français n'avait aucune intention de diminuer les états de Gustave. Le monarque, aveuglé, semblait déterminé à se perdre avec son royaume; il répéta qu'il avait résolu de continuer la guerre, et de tout risquer pour rétablir les Bourbons sur le trône.

Le comte d'Essen, gouverneur de Poméranie, tenta de réveiller dans le roi des sentimens d'époux et de père, en lui représentant la destruction inévitable qui menaçait sa personne, sa famille et son royaume, s'il persévérait dans ses résolutions. Il observa que, dans l'impossibi-

lité de sauver la Poméranie, le seul parti qui restât était de la remettre au duc de Mecklembourg. Le roi rejeta ce sage conseil; il resta sombre et inébranlable. Le gouverneur-général lui dit : « Sire, je déplore les désastres que je « ne puis détourner, et je dois avouer à regret « que Votre Majesté met la valeur suédoise dans « l'impossibilité d'être utile à son pays. »

Renfermé dans Stralsund, la résolution désespérée du roi aurait pu rappeler à ses sujets la conduite de Charles XII, s'ils n'avaient eu des preuves évidentes du manque de courage de Gustave IV. Dans le moment même où ce prince faible et opiniâtre rejetait les avis du général comte d'Essen, il négligeait de fortifier Danholm; aussi l'ennemi, s'étant emparé d'Andershoff, ne tarda pas à tirer sur les chaloupes canonnières suédoises, et à les forcer d'abandonner leur position. Il fallut donc fortifier Danholm sous le canon de l'ennemi; si cette place avait été prise, pas une âme n'aurait pu quitter Stralsund pour se rendre à l'île de Rugen.

Au milieu de ces dangers, qui augmentaient d'heure en heure, Gustave ne se fiait point au secours des hommes; il n'en attendait que de la Divinité. Il cherchait avec enthousiasme à dé-

velopper les mystères divins.; il étudiait sans relâche, pour les expliquer, les visions de Daniel et l'Apocalypse de saint Jean. Pour son malheur, Gustave avait lu en Allemagne les ouvrages d'un ecclésiastique appelé Jung, ouvrages qui avaient été traduits en suédois. Quoiqu'il ne fût pas naturellement porté à l'étude, il se livrait sans discontinuer à la lecture de la révélation et de l'étrange commentaire de Jung. Les âmes faibles sont toujours frappées de ce qui porte une apparence de mystère; aussi ce ridicule ouvrage absorba-t-il toute l'attention de Gustave. Des calculateurs avaient découvert que les caractères du nom de Napoléon, pris numériquement, formaient 666, ce qui, selon l'évangéliste, est le nombre de *la Bête*. Gustave se persuada sans peine que Buonaparte était réellement la bête prédite par l'Apocalypse. Son règne devait être de peu de durée, et le roi de Suède se persuadait que, par une faveur spéciale de la Providence, c'était lui qu'elle destinait à l'honneur de l'abattre. Ce fut cette grossière superstition, car la folie ne doit pas être confondue avec la religion, qui, jointe à la haine qu'il portait aux nouveaux Francais, l'éloigna de toute négociation et de toute liaison avec eux.

Il fit dire au duc de Brunswick qu'il ne voulait avoir rien de commun avec *la Bête.* « Si, » disait-il, « je traitais avec elle, je con-« sentirais à ma perte dans ce monde et dans « l'autre. »

L'évacuation de Stralsund, le retour de Gustave en Suède avec une armée découragée, et l'opiniâtreté avec laquelle il repoussa les avis de ceux qui voulurent l'engager à faire la paix avec la France, afin d'éviter une guerre avec la Russie, sont des événemens trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici.

Dans le triste hiver de 1807, quand les côtes furent couvertes des débris de vaisseaux naufragés, et quand pendant plusieurs semaines les mers furent agitées par d'effroyables tempêtes, les circonstances obligèrent la cour d'Angleterre à envoyer un ministre à Stockholm pour la représenter. Le caractère du roi de Suède, qui commençait à être bien connu dans la haute société, fut cause que l'on trouva difficilement quelqu'un qui voulût se charger de cette mission. Elle fut enfin confiée à M. Edouard Thornton (30), et c'est par conséquent à une réunion de circonstances extrrordinaires que cet excellent diplomate dut sa première élévation.

M. Thornton arriva en Suède pour assister à la fête nationale qui fut célébrée quand la statue colossale de Gustave III fut découverte, et que ce superbe ouvrage fut exposé aux regards du public (51). Il trouva que les sentimens qui régnaient généralement dans les hautes classes étaient contraires à la politique de la Grande-Bretagne. Ses regards et ses manières n'étaient point faits pour concilier les esprits mécontens, ni pour confirmer les bonnes intentions de ceux qui déjà pensaient favorablement. Le roi le reçut à sa première audience avec autant de gravité qu'il aurait accueilli un médecin qui serait venu lui annoncer l'état désespéré d'un de ses meilleurs amis. La comtesse de L***, qui était présente à l'audience, dit à l'auteur, que l'envoyé paraissait très-mal à son aise dans son bel habit brodé, et qu'il ne savait ni ce qu'il devait faire de ses bras, ni de quel côté il devait tourner les yeux.

Quand M. Thornton eut sa première audience publique de Gustave IV, il lui présenta le brigadier-général sir Levet Hanson, ex-chambellan du duc de Modène, grand'croix de l'ordre équestre de Saint-Joachim, etc. etc. etc. Cette présentation eut lieu au moment même où l'infortuné roi venait de recevoir la nouvelle offi-

cielle de la marche des troupes russes vers la Finlande suédoise. Il était rare que Gustave montrât de la gaîté. Il fut particulièrement triste ce jour-là ; ni la personne de M. Thornton, ni sa conversation n'étaient faites pour l'égayer. Il paraissait devant le roi plus abattu peut-être qu'il ne l'avait été lors de son premier examen à l'Université de Cambridge, avant d'obtenir le grade de bachelier. Il n'y avait dans sa tournure ni grâce ni élégance ; son air triste et sa voix tremblante indiquaient suffisamment la confusion qu'il éprouvait. Il prononça un maigre discours en mauvais français, et du style le plus faible : on l'eût pris à le voir pour un homme sans éducation, feignant les manières d'un seigneur de la cour.

Le gentilhomme qu'il présentait offrait un air bien différent : c'était le chevalier sir Levet-Hanson, si célèbre pour sa corpulence et pour sa gastronomie. Il portait le même habit avec lequel trente ans auparavant il avait été présenté au duc de Modène, quand il fut nommé chambellan de cette petite, mais brillante cour. On conçoit que ce costume, autrefois riche, avait souffert par le temps. Le fond en était bleu, brodé en argent ; le galon était terni ; on voyait

cependant, à ne pouvoir s'y méprendre, que l'habit avait été fait pour celui qui le portait, vu que, selon toute apparence, il n'y avait pas dans tout le duché de Modène un autre homme à qui il pût aller. Il avait les traits petits, le visage rond, le teint très-clair, les cheveux un peu roux. Nous avons déjà dit que sa corpulence était excessive : on prétend que sa circonférence surpassait sa hauteur. Si sa figure était étrange et peu gracieuse, ses manières étaient pleines de courtoisie et son regard prévenant; peu de gens pouvaient disputer avec lui de goût, d'esprit et d'instruction. Il n'y avait peut-être pas dans toute l'Europe de gentilhomme qui sût mieux que lui remplir les devoirs d'un Amphitryon. En attendant, tous les yeux se portèrent sur lui : ils n'étaient attirés ni par sa corpulence, ni par la clef d'or attachée à sa boutonnière, ni par les pans de son habit brodé, ni par le cordon ou le crachat de l'ordre de Saint-Joachim, qui brillait sur sa poitrine : ce qui fixait sur lui tous les regards, c'était, puisqu'il faut le dire, sa perruque, qui réellement était unique en son genre. Sa forme était celle d'une soupière; sa couleur, qui avait déjà subi plusieurs altérations par le temps, n'offrait plus aucune uniformité :

on y voyait toutes les teintes imaginables, depuis le blond clair jusqu'au rouge de feu. Les cheveux ressemblaient plutôt à ceux d'une vache rousse qu'à ceux de la tête d'un homme. Cette perruque était absolument pareille par devant et par derrière : aussi le facétieux chevalier avait-il coutume de dire que rien ne lui était plus facile que de se coiffer dans l'obscurité.

Quand M. Thornton approcha du trône, tenant par la main son joyeux compatriote, le roi, jusqu'alors distrait, parut sortir d'un rêve pénible. La cour tourna sur-le-champ les yeux sur les deux Anglais et sur la merveilleuse perruque de sir Levet. La duchesse de Sudermanie, dont l'humeur a toujours été fort gaie, éprouva une si grande envie de rire qu'elle eut beaucoup de peine à la vaincre : un effort était cependant nécessaire; car si elle avait osé se permettre une telle inconvenance, Gustave l'aurait sans doute condamnée à un exil perpétuel. Sophie-Madeleine, mère du roi, regarda avec étonnement la duchesse; mais dès qu'elle eut aperçu l'objet qui attirait son attention, elle partagea sa gaîté, qui s'étant communiquée aux ministres et aux autres personnes présentes, fut sur le point de causer un éclat de rire universel dans toute la

cour. Ce qui ajoutait à la singularité de la scène, c'était le contraste entre la taille svelte et élancée du roi et l'énorme rotondité de sir Levet-Hanson.

Quand l'audience publique fut terminée, le chevalier eut l'honneur d'être admis dans le cabinet du roi. Sa Majesté lui demanda en allemand si ce n'était pas de lui qu'elle avait reçu une lettre de Hambourg pour demander des détails sur tous les ordres de chevalerie qui avaient existé ou qui existaient encore en Suède. Sir Levet, en saluant aussi profondément que sa taille le permettait, répondit affirmativement à la question du roi. « J'ai répondu à votre let-« tre, » dit ce prince, « et je vous ai donné « les renseignemens que vous désiriez. » Sir Levet sourit et tâcha de s'incliner plus profondément encore que la première fois. « J'ai « lu votre livre, » continua Gustave (c'était l'histoire de tous les Ordres de chevalerie de l'Europe, sans oublier celui de saint Joachim), « et il m'a fait beaucoup de plaisir. Je suis char-« mé de vous voir à ma cour. J'espère que vous « jouirez d'une bonne santé, et que vous pas-« serez agréablement votre temps dans ma ca-« pitale. » Sir Levet fut si charmé de l'extrême

bonté du roi, qu'il perdit presque l'équilibre en voulant lui témoigner la reconnaissance qu'elle lui inspirait. Du moment où sir Levet-Hanson parut à la cour, sa personne et surtout sa perruque devinrent le sujet de toutes les conversations pendant vingt-quatre heures. Les princesses et les dames montrèrent la plus vive curiosité de savoir le nom de ce gentilhomme, et d'où il venait. Enfin sa présentation fait partie des événemens remarquables de la cour de Suède, et les détails en seront sans doute racontés chaque fois que l'occasion s'en offrira, ou du moins tant qu'il existera une seule des personnes présentes à cette audience mémorable.

CHAPITRE VI.

Expédition de Copenhague. -- Gustave IV soupçonne la bonne foi de la Grande-Bretagne. —Anecdote de l'amiral Hedingk — Anecdote du baron Hjorta. — On se résoud à détrôner Gustave IV. — Ouverture des patriotes suédois à M. Spencer Perceval. — Le duc de Glocester aurait pu être roi de Suède. — Révolution de 1809 et déposition de Gustave IV. -- Motifs de l'élection et de la mort du prince d'Augustenbourg. — Election du prince de Pontecorvo. — Anecdotes sur Gustave IV après sa déposition.

Quand l'auteur de cet ouvrage arriva à Stockholm, les bruits les plus alarmans y circulaient; l'apathie et le désespoir y régnaient. C'était dans l'année 1808. Les personnes les plus instruites n'éprouvaient aucun sentiment d'amour et de respect pour leur souverain, aucune confiance dans ses ministres. Le commerce intérieur était mort; celui des pays étrangers restait anéanti. Les magasins des marchands étaient vides; leurs vaisseaux pourrissaient dans les ports. Quoique l'invasion de la Finlande dût être regardée comme la suite naturelle du système adopté par Gustave,

les magasins n'étaient pourvus ni de provisions ni de munitions de guerre. Le prix des objets de première nécessité doubla à Stockholm, dans l'espace d'un mois, par les réquisitions que le roi en avait faites pour les besoins de l'armée. L'eau-de-vie renchérit plus encore, et le foin surpassa le prix le plus élevé qu'il ait jamais atteint à Londres. Au lieu de faire transporter les galères et les magasins de la marine sur l'autre bord du golfe Bothnique, le roi fut assez mal conseillé pour les laisser en Finlande, de sorte qu'ils ne pouvaient manquer d'être pris ou détruits dès que la gelée se déclarerait, si l'invasion des ennemis réussissait. Par ce défaut de prévoyance, que rien ne saurait expliquer, la Suède souffrit une perte irréparable dans ses moyens d'attaque ou de défense, et le dommage qui en résulta pour elle peut s'évaluer à plus de vingt-cinq millions de francs. Quand les troupes qui formaient l'armée de l'Ouest entrèrent en Norwége, on n'avait préparé pour leur usage, ni tentes, ni couvertures, ni provisions; et les soldats, dont un grand nombre étaient de nouvelles recrues, couchaient en plein air sur la neige. La plus simple prudence aurait empêché que la Finlande ne fût prise dans une

seule campagne, quoiqu'à dire vrai, il ne fût peut-être pas possible de prévenir sa perte.

On n'ignorait pas à Paris que Gustave entretenait une correspondance active avec Louis XVIII, à Mittau. Quand l'empereur de Russie se vit forcé, sans doute bien malgré lui, de refuser aux princes de la maison de Bourbon cet asile retiré, Gustave IV donna des ordres pour que leur chef fût reçu en Suède avec tous les honneurs dus à un souverain. Cette action était, sans contredit, magnanime; elle prouve qu'au milieu de ses nombreuses erreurs, il était parfois maître de lui-même, et capable d'agir comme il convenait à un roi.

Les personnes les mieux élevées et les plus au fait de la politique en Suède, étaient convaincues que dans la situation où l'Europe se trouvait à cette époque, il ne restait à ce royaume qu'à choisir entre deux maux, et que le moindre, auquel il fallait par conséquent s'arrêter, était de se joindre au continent contre l'Angleterre. « Elle peut, à la vérité, disaient-ils, anéantir notre commerce et détruire notre marine; mais du moins elle ne saurait conquérir une de nos provinces, ni mettre en danger notre existence comme nation. Nous pouvons nous procurer

du blé en quantité suffisante, des bords opposés de la mer Baltique; les corsaires anglais ne nous empêcheront pas d'exporter beaucoup de fer, tandis qu'en fermant hermétiquement les ports de la Baltique au commerce anglais, et en le privant des approvisionnemens de matériaux bruts qu'il en tire pour l'équipement des flottes de l'Angleterre, elle sera à la fin forcée de succomber et d'admettre le principe tant contesté que « le vaisseau couvre la cargaison. »

Mais le roi faible et égaré ne sut ni conserver la paix, ni se préparer à soutenir la lutte terrible à laquelle il s'exposait avec tant d'imprudence. Il n'y avait pas d'enfant en Suède qui ne sût que la Finlande avait tenté la cupidité de tous les souverains de la Russie, depuis Pierre le Grand jusqu'à Alexandre. Sous un point de vue militaire, on pouvait dire que cette province était *essentielle* à la sûreté de leur empire; et d'après cela, en suivant le principe dont on s'est servi pour défendre l'expédition de Copenhague, l'empereur avait sans doute le droit d'y entrer et de s'en emparer sans déclaration de guerre. Humilié sans être subjugué, l'empereur Alexandre sentait qu'il avait besoin de quelque exploit brillant pour faire oublier à ses

sujets et le traité de Tilsitt et les défaites qui avaient précédé cette paix mémorable. La conquête de la Finlande suédoise et sa réunion à l'empire russe formaient les événemens à la fois les plus faciles à faire naître et ceux que l'empereur devait le plus désirer. Quand l'occasion se présente, il est rare que des monarques puissans écoutent plus l'honneur et la probité que la voix cruelle et intéressée de l'ambition.

Le devoir du roi de Suède était de sacrifier ses sentimens personnels au bonheur de ses sujets. Si l'honneur ne lui permettait pas de faire la paix avec la France, quel système devait-il adopter? Le général Klingspor et les meilleurs officiers de l'armée suédoise conseillèrent au roi, dans l'été de 1807, de jeter de fortes garnisons dans Sweaborg et dans les autres forteresses, de retirer toute la flottille des galères, les vaisseaux de commerce et les magasins de la marine, et dès que la mer Baltique serait libre de glaces, de se réunir à l'Angleterre pour tenter un grand effort contre Cronstadt et Saint-Pétersbourg. Ce vieux général s'efforça en outre de prouver que dans le cas où l'on jugerait le projet impraticable, on pourrait, en débarquant une armée considérable sur les derrières des

Russses, les détruire en détail. Ces conseils furent à plusieurs reprises donnés au malheureux roi, et verbalement et par écrit, mais toujours en vain.

Quoique Gustave IV eût pleinement approuvé l'expédition des Anglais contre Copenhague, et qu'il eût même violé sa neutralité en fournissant aux assiégeans des provisions de la Scanie, il est certain que dans la suite il témoigna la plus vive inquiétude sur le but que l'Angleterre avait eu dans cette expédition. Il conserva une grande armée rassemblée sur les rives du Sund, pour se tenir en garde contre une attaque, non du Danemarck, mais de la Grande-Bretagne. Tels sont les fruits amers que l'on recueille, quand on se permet de capituler avec l'honneur national. L'Angleterre aurait pu parvenir à son but d'une façon moins odieuse. La Suède était dans un plus grand danger que l'Angleterre; mais telle fut l'indignation qui régna dans ce royaume, qu'il ne fut pas prudent à un Anglais d'y avouer sa patrie. Au lieu de nous remercier d'avoir écarté d'eux un voisin si dangereux, les Suédois détestaient notre perfidie et notre cruauté. L'amiral Stedingk dit hautement dans le *Stora Societæt* qu'il n'aurait pas

été surpris si l'amiral Gambier avait détaché dix vaisseaux de ligne pour aller à Carlscroon prendre sous la *protection* de l'Angleterre les débris de la flotte suédoise, afin de l'empêcher de tomber entre les mains des Russes ou des Français (32). Tandis que les habitans les plus respectables de Stockholm nous reprochaient dans les termes les plus durs la cruauté de cette entreprise, ils critiquaient avec non moins d'amertume le défaut de fermeté qui nous avait empêchés de garder ce que nous avions si chèrement acheté. Ils observaient que nous avions nagé dans le sang et traversé les flammes, pour parvenir à un but coupable par des moyens plus coupables encore. Et quand l'expédition pour laquelle le cabinet de Saint-James avait bravé la honte, eut enfin réussi, ce même cabinet eut la faiblesse de renoncer à l'occupation de la Zélande, dont la possession aurait assuré à la Grande-Bretagne l'empire absolu de la mer Baltique et un commerce étendu et lucratif avec l'Europe, commerce auquel le système continental n'aurait pu porter aucune atteinte.

Pour satisfaire à la haine que tous ses sujets éprouvaient contre la Grande-Bretagne, le

prince royal de Danemarck ne fit aucune difficulté d'entrer dans les projets de Buonaparte pour la conquête de la Suède. En conséquence, dans le printemps de l'année 1808, une puissante armée, composée de troupes françaises et étrangères, arriva dans les îles danoises, sous le commandement du prince de Ponte-Corvo. Les glaces du Sund disparaissaient, le vent était favorable, les troupes s'embarquaient, quand un brick-cotter anglais trouva moyen de passer les deux Belts, et parut devant Elseneur. Ce vaisseau fit des signaux comme s'il y en avait eu d'autres en vue. La seule chance de succès qu'il y eût pour le débarquement de Scanie dépendait du moment : il fallait le tenter avant que la flotte anglaise pût avoir passé les Belts. L'arrivée soudaine et inattendue de ce cotter fit abandonner sur-le-champ l'entreprise ; les troupes furent remises à terre, et la Suède fut ainsi sauvée de l'horreur d'une conquête étrangère. Si cette invasion avait réussi, la Suède aurait probablement été partagée entre la Russie et le Danemarck (33). Quant à l'infortuné roi de Suède, il devait être tué dès que l'on aurait reçu la nouvelle certaine du débarquement de

l'armée française en Scanie. Déjà trente mille Russes avaient débarqué en Finlande, s'étaient emparés de la capitale, d'une partie des galères et des arsenaux, avaient brûlé le reste et venaient de mettre le siége devant Sweaborg. Enfin une forte armée danoise était rassemblée en Norwége, sous le commandement du prince d'Augustenbourg, qui avait épousé la sœur du prince royal, fille de l'infortunée reine dont nous avons donné l'histoire dans le premier volume de cet ouvrage.

Ce fut à peu près vers cette époque que la déposition de Gustave IV fut résolue sous de certaines conditions. Les factions russe et française ne demandaient pas mieux que de l'effectuer par le plus court moyen; mais il existait un tiers-parti qui, prenant sincèrement à cœur l'intérêt du pays, désirait sauver à la fois le roi et la patrie. Ce parti voulait réformer le gouvernement, et adopter la forme et l'esprit de la constitution anglaise en écartant ce qu'elle avait d'absurde, tels que la non-responsabilité du roi, le droit de guerre et de paix, et la coutume, en vertu de laquelle la Chambre des Communes, à l'ouverture d'un nouveau parlement, demande au roi *la permission de s'exprimer libre-*

ment. * Depuis l'avènement de Gustave Ier, le commerce avait produit en Suède une nouvelle classe d'hommes aussi riches et aussi bien élevés que la noblesse, et qui cependant n'étaient représentés dans aucun des quatre Ordres de l'Etat: c'étaient les négocians et les propriétaires des mines.

Tous les partis reconnaissaient qu'une révolution, qui retirerait les rênes du gouvernement des faibles mains de Gustave IV, était devenue indispensable; mais le parti qui désirait conserver le roi, en bornant son pouvoir et en adoptant ce que la constitution anglaise avait de plus précieux, formait la portion la plus nombreuse, la plus riche et la plus instruite de la nation. Les personnages les plus marquans de ce parti prévoyaient, par l'humeur opiniâtre du roi, qu'il

* Nous n'avons pas besoin de faire observer à nos lecteurs que cette coutume que M. Brown appelle une *absurdité* (anomaly), n'est qu'une ancienne formule qui ne tire point à conséquence. Quant aux deux autres *absurdités* qu'il relève, n'en déplaise à M. Brown, nous les regardons comme le sceau de perfection de la constitution anglaise. Sans doute s'il avait été chargé de modeler une forme de gouvernement pour la Suède, il y aurait introduit le suffrage universel, et les parlemens annuels. Il le fait même entendre assez clairement plus bas. T.

serait capable d'exciter une guerre civile, ou même d'appeler les Russes dans le royaume, s'il apprenait que l'on eût l'intention de diminuer le pouvoir dont il abusait. Ils résolurent en conséquence d'envoyer une personne de confiance en Angleterre. Si le gouvernement anglais consentait à l'écouter, cette personne devait lui exposer la situation malheureuse à laquelle la Suède était réduite, et le désir de ses commettans, qui étaient d'ailleurs prêts à sacrifier leur vie et leur fortune pour sauver leur patrie, que le roi pût se laisser persuader à consentir à des mesures de réforme qui donnassent à la fois plus de stabilité au trône et plus de liberté au peuple.

L'auteur de cet ouvrage fut la personne sur laquelle on jeta les yeux pour faire par écrit les premières ouvertures au cabinet britannique. Personnellement connu de M. Spencer Perceval, il avait eu de grandes liaisons avec ce ministre, lors des faux papiers et certificats américains, faits en Angleterre par des sujets anglais, ainsi qu'à l'occasion des *ordres du conseil*, si absurdes et si funestes, que M. Brown a toujours regardés comme propres à détruire de fond en comble nos propres manufactures plu-

tôt qu'à causer de l'embarras à nos ennemis. Plus d'une fois M. Spencer Perceval lui avait fait l'honneur de lui demander son avis sur ces objets, et les manières douces et affables qui distinguaient ce ministre, engagèrent M. Brown à lui écrire, le 15 avril 1808, au nom des patriotes suédois.

Après une correspondance préalable, M. Spencer Perceval consentit officiellement à recevoir M. Brown en qualité d'agent accrédité du parti constitutionnel en Suède. Vers le même temps, on s'adressa aussi à Buonaparte pour s'assurer si, dans le cas où Gustave serait déposé, il permettrait au peuple de la Suède de former un Etat indépendant. Sa réponse fut courte et expressive. La voici : « La demande arrive trop tard. « Ma parole est déjà donnée au prince royal de « Danemarck et à l'empereur de Russie. »

L'aimable et vertueuse épouse de Gustave IV fit de vains efforts auprès du roi pour qu'il permît que sa famille, dont le chef avait été élevé par Napoléon à la dignité royale *, intercédât pour lui et sauvât son trône et les débris de

* M. Brown se trompe ; la reine de Suède était une princesse de Bade.

ses Etats. Gustave était assez triste, livré à de profondes réflexions, quand la reine se présenta devant lui. Tombant à ses pieds, elle baigna sa main de larmes, et le supplia d'avoir pitié d'elle et de ses enfans. La nature parut un moment émouvoir son cœur insensible ; la compassion se peignit dans ses yeux affaissés ; mais dès que la reine eût nommé son frère comme médiateur entre son époux et Buonaparte, l'affabilité du roi disparut soudain ; et, se livrant à un excès terrible de colère, il saisit vivement la reine, et la poussant avec violence, il l'étendit sur le parquet, sans connaissance et hors d'état d'écouter les malédictions qu'un époux furieux lançait contre elle et contre toute sa famille.

Quand le roi fit arrêter M. Alopeus, ministre de Russie, on trouva chez lui quelques papiers qui paraissaient indiquer qu'il y avait eu des négociations avec le général baron d'Armfelt. On lui avait offert s'il voulait favoriser l'entrée des Russes en Finlande, de lui assurer le gouvernement de cette province, pour prix de sa trahison. Cette découverte aurait suffi pour ouvrir les yeux de tout homme raisonnable ; mais le faible monarque était livré à un si grand aveuglement, qu'il ajouta foi aux protestations du

général Armfelt, et crut réellement que les papiers que l'on avait trouvés étaient une ruse dont l'ennemi se servait pour rendre suspects à Sa Majesté ses meilleurs et ses plus fidèles sujets. Les vues et les intérêts du Danemarck étant incompatibles avec ceux de la Russie, on pouvait, avec moins de danger, confier à Armfelt le commandement de l'armée de l'Ouest; et l'on aurait tort par conséquent d'attribuer à la trahison ou à l'incapacité du général, les pertes et les malheurs que cette armée éprouva. Il est plus probable que ces malheurs furent occasionés par l'ignorance du roi lui-même. Quoi qu'il en soit, dans l'été de 1808, le général baron d'Armfelt fut privé du commandement de l'armée de l'Ouest, et reçut l'ordre de se retirer dans ses terres près de Stockholm.

Dans la nuit du 5 au 6 mai, un exprès envoyé de Grislehamn arriva au château. Il annonça que l'armée russe stationnée dans les îles d'Aland s'était mise en mouvement, et paraissait prête à s'embarquer afin de faire une descente en Suède. Au bout d'une heure, une seconde estafette apporta la nouvelle que l'ennemi débarquait, et que les Cosaques pouvaient paraître dès le lendemain sous les remparts de la capitale. On était

au milieu de la nuit. Le roi se leva rempli d'inquiétude, et fit appeler les comtes d'Ugglas et de Fersen. On fit dire à la reine de s'habiller et de se tenir prête à partir. Pour la première fois depuis sa majorité, le roi fit appeler le duc de Sudermanie à son conseil. L'infortuné monarque était pâle comme la mort : les nouvelles désastreuses qu'il venait de recevoir l'avaient anéanti. La reine lui donna le conseil d'envoyer au général russe un cartel, et de lui demander le temps de négocier la paix, sous la médiation de la France. Le résultat du conseil fut que le roi institua son oncle putatif régent de Suède, et lui confia la pénible tâche de s'arranger avec les Russes, et de faire pour la capitale les conditions les plus avantageuses qu'il pourrait. Quant à lui, il résolut de quitter Stockholm et de se rendre à Gothembourg, où il voulait le plus tôt possible s'embarquer pour l'Angleterre. Sur ces entrefaites, et au milieu des préparatifs du départ, de nouveaux exprès arrivèrent, et l'on apprit d'eux que toute l'affaire n'était qu'une fausse alarme; que quelques Cosaques égarés s'étaient à la vérité présentés sur le territoire suédois, et qu'ils y avaient pillé quelques fermes; mais que, du reste, le brouillard

épais avait fait prendre des bateaux de pêcheurs pour une flotte nombreuse de vaisseaux de transport. Le fait est que quelques Cosaques avaient réellement débarqué : tout le reste n'était qu'un stratagème que l'on avait imaginé pour mettre le courage du roi à l'épreuve. Sa conduite prouva qu'il en était totalement privé, et ceux qui, résolus d'arracher le sceptre de ses mains, auraient pu le croire trop dangereux pour épargner sa vie, furent convaincus que sa mort n'ajouterait rien à leur sécurité.

Cependant, le jour du dîner solennel, qui se donnait tous les ans au chapitre de l'Ordre des Séraphins, approchait. Ce fut le dernier auquel Gustave IV assista. Il se plaça au festin, accablé d'une mortelle douleur, au milieu des courtisans, qui, par les éclats de leur gaîté, montrèrent combien ils étaient indifférens aux chagrins qui oppressaient leur roi (il venait de recevoir la nouvelle de la prise de Sweaborg par les Russes.). Ce même jour, Gustave nomma le chevalier Edlercrantz, commandeur de l'Ordre de l'Etoile polaire, et grand'croix de l'Ordre de l'Epée. Quand Gustave partit pour la Finlande, ce seigneur fut nommé membre de la régence. Il possédait de rares talens et des connaissances

étendues. Peu de temps après qu'il eut reçu du roi cette nouvelle marque de confiance, M. Brown alla le voir: car il désirait, avant de quitter Stockholm, de s'assurer autant que possible des sentimens qu'un personnage aussi distingué entretenait sur la situation présente et sur la perspective que l'avenir offrait à sa patrie désolée. M. Brown trouva le chevalier dans un moulin qu'il avait fait construire, et qui était mis en mouvement par la vapeur: ce fut là qu'il eut avec lui une longue et intéressante conversation. Le chevalier ne fit aucune difficulté d'aborder le sujet sur lequel M. Brown désirait l'écouter. Il fit quelques allusions très-justes à la fable du géant et du nain guerrier, et dit que selon lui la Suède se battait pour les intérêts de l'Europe, et non pour les siens. Il ajouta qu'il était malheureux que la Suède ne pût pas rester en paix, qu'il n'avait aucun espoir de voir les Russes chassés de la Finlande, et qu'il désespérait aussi qu'ils renonçassent jamais à la possession de cette province. M. Brown observa que le roi avait paru fort triste au chapitre de l'Ordre des Séraphins. Le chevalier le regarda fixément, et dit d'un ton radouci et très-expressif: « Le roi n'avait-il « donc pas sujet d'être triste? Un tiers de ses

« Etats est déjà conquis; le commerce est en « stagnation; les finances sont dans le plus grand « désordre; il se voit en guerre avec toute l'Eu- « rope. » M. Brown reprit que le tableau tracé par le chevalier était parfaitement juste, et qu'il était fâcheux que le roi montrât tant de penchant au pouvoir arbitraire; il exprima ses regrets de ce que le roi, au lieu de chercher à se concilier les cœurs de ses sujets, ne paraissait avoir d'autre but que d'augmenter sa puissance. Le chevalier garda d'abord le silence; mais au bout d'un instant il dit : « Notre roi n'a point « de popularité; j'en suis fâché; mais soyez « assuré que jamais monarque n'a eu des in- « tentions plus pures. Il est accessible aux der- « niers de ses sujets; il écoute leurs plaintes « avec patience, il redresse leurs torts, il « les soutient dans leurs besoins. Le roi est « un ennemi décidé de l'oppression féodale. « Tandis que, dans votre pays, les riches et « puissans monopoleurs de terres évincent les « paysans non-seulement des communes, mais « encore des lisières des grandes routes; tandis « que l'aristocratie de la richesse détruit jour- « nellement, en Angleterre, l'utile race des « petits propriétaires, en joignant ferme à ferme

« sans laisser un pouce de terrain au laboureur;
« tandis enfin que la misère et les vices se sont
« de tous côtés introduits dans nos villages,
« notre roi se conduit en vrai patriarche. Il
« montre à la fois la bienfaisance de son cœur
« et la pureté de ses intentions. Il est sincère-
« ment attaché au corps des paysans de la Suède
« et de la Finlande; il désire les délivrer de la
« pauvreté qui résulte pour eux de l'esclavage
« féodal; il veut créer en Suède une génération
« de paysans heureux et vigoureux comme ceux
« que l'Angleterre possédait il y a un siècle,
« mais qui n'y existent plus. Notre roi est le
« patron de toutes les améliorations de l'agri-
« culture; il soutient et protége les possesseurs
« des petites fermes, et il est déterminé à em-
« pêcher que les grands propriétaires n'oppri-
« ment ceux qui se trouvent dans leur dé-
« pendance.

« Il y a à peine trente ans, » continua le che-
valier, « que la Finlande était obligée de rece-
« voir de la Suède et d'autres pays le tiers du
« blé dont elle avait besoin pour sa consomma-
« tion; aujourd'hui cette province produit non-
« seulement tout ce qu'il lui faut, mais elle rend
« annuellement à la Suède une quantité égale

« à celle qu'elle en recevait : aussi les fermiers « y sont ils devenus presque riches. Je puis vous « assurer, monsieur, que ces avantages sont dus « en grande partie à l'influence et aux sentimens « personnels du roi. Sa Majesté accorde facile- « ment des baux très-longs et très-avantageux, « avec le droit de les renouveler moyennant de « fort légers pots-de-vin. Les paysans vivaient « renfermés dans les villages et loin de leurs « terres, il encourage maintenant ceux qui se dé- « cident à demeurer au milieu de leurs champs. « Chaque fois que le roi accorde aux riches pro- « priétaires le droit d'enclore les communes, « la couronne nomme et salarie des inspecteurs « qui font un partage juste et équitable, réser- « vant un arpent sur dix, et toujours le plus « productif, pour les pauvres habitans des chau- « mières. Les grands propriétaires sont tenus « d'ériger une cabane sur chaque portion de « terre, et en cas d'une extrême pauvreté, le « fermier voisin est obligé de fournir de la se- « mence et de labourer cette portion pour le « pauvre. Tel est le sage et bienfaisant système « que notre monarque a adopté dans toutes les « provinces de son royaume. Les soins que le « roi se donne pour protéger les droits de l'a-

« griculteur laborieux, privant l'avarice d'une « partie du sol qu'elle voudrait accaparer, les « riches capitalistes sont opposés à ses mesures; « mais un prince qui agit avec tant de bienfai- « sance devrait-il être calomnié et poursuivi par « d'indignes clameurs? » M. Brown ne fit pas de difficulté d'avouer que ces dispositions étaient dignes d'Alfred ou de Henri IV. « Eh bien! donc, « monsieur, » reprit le chevalier, « vous ne re- « garderez pas comme un mauvais roi celui qui « possède un cœur capable d'éprouver une com- « passion si vive pour les souffrances de ses plus « pauvres sujets et qui fait de si grands sacrifices « pour améliorer leur position. Regardez les « terres du baron de P.....n, sur les bords du « lac de Vennern; partout les plus grands per- « fectionnemens frapperont vos regards. Si vous « examinez ses vastes bâtimens, ses nombreux « troupeaux, ses fertiles champs, ils vous offri- « ront l'aspect d'une des fermes les plus consi- « dérables et les mieux cultivées de l'Angleterre. « Allez de là chez ses fermiers, vous les trou- « verez pauvres, abattus, sans probité, oppri- « més par la servitude féodale, dont ils sont « forcés de remplir tous les devoirs avec une « rigueur extrême; enfin vous les verrez nus et

« affamés au milieu des richesses que leurs mains « ont créées. Cependant le seigneur dont je « viens de vous parler est connu, vous ne l'i-« gnorez pas, *pour un patriote*. Sortez de chez « lui pour vous rendre chez les vassaux du roi « ou de la couronne ; vous ne verrez pas la « même amélioration dans la culture des terres, « mais aussi nulle part vos yeux ne seront af-« fligés du pénible tableau de misère que vous « auront offert les terres du baron P......n. Sous « la bienfaisante protection du roi, le fermier « industrieux jouit de tout le fruit de ses tra-« vaux. »

M. Brown exprima naïvement le plaisir que lui faisait éprouver ce récit. Il crut ensuite devoir sonder les idées du chevalier sur les heureux effets qui pourraient résulter pour la Suède de l'établissement d'une constitution semblable à celle de la Grande-Bretagne, dans sa pureté primitive. « *Pureté primitive !* Qu'entendez-« vous par là ? » s'écria le chevalier. « Vous « avez assez voyagé en Suède pour connaître « la situation de nos paysans, dont les plus ri-« ches ne jouissent pas d'un superflu égal à celui « de vos pauvres fermiers anglais qui, tourmen-« tés par l'avidité de leurs propriétaires, ont

« porté jusqu'à cent livres le bail de leur ché-
« tive ferme. Cela n'empêche pas qu'en général « nos paysans ne soient plus instruits et plus « accoutumés aux douceurs de la vie, que ne « l'étaient les vôtres lors de la première insti- « tution des parlemens. Si vous vouliez retour- « ner vers les temps de la *pureté primitive*, vous « seriez obligés de remplir votre Chambre des « Communes de paysans qui ne sauraient ni « lire ni écrire. Notre *bonderstand* est à pré- « sent ce que vos paysans étaient il y a deux « siècles. Seriez-vous bien aise de voir de « pareilles gens prendre séance parmi les légis- « lateurs de votre Chambre des Communes? » M. Brown s'expliqua, disant qu'il avait entendu par *la pureté primitive*, des parlemens annuels et le droit d'élection proportionné aux impôts directs. Le chevalier sourit et observa que, dans le sixième siècle, les lois, la langue et jusqu'au type de la monnaie, avaient été les mêmes en Angleterre et en Suède. « Ceux que vous « appelez à tort des Saxons, » dit-il, « étaient « des Goths ou des habitans de la Gaule belgi- « que : ils partirent de nos forêts, et ce sont eux « qui ont élevé votre pays au rang qu'il occupe « aujourd'hui. Les hommes libres qui possédaient

« des terres étaient admis aux assemblées annuel-
« les, appelées *Wittenagemote ;* mais le sujet
« pour lequel ces assemblées étaient convoquées,
« se présentait d'avance, et quand on l'avait am-
« plement discuté, les membres se dispersaient
« et retournaient chez eux. Je ne dis pas cela
« pour déprécier votre système de gouverne-
« ment : l'expérience en a démontré les qua-
« lités. Je serais même charmé que le roi le pro-
« posât, sur-le-champ, comme un modèle, aux
« Etats de Suède, en cherchant à éviter les dé-
« fauts que le commerce et le luxe y ont intro-
« duits. » Tandis que M. Brown écoutait l'ex-
pression de ces sentimens libéraux, il se deman-
dait intérieurement comment un roi si faible et
si superstitieux avait pu donner une place dans
la régence à un seigneur si éclairé. Il a inséré
ici toute cette conversation, afin de rendre jus-
tice au prince infortuné dont il écrit les mé-
moires.

M. Brown ne s'embarqua pour l'Angleterre
qu'au bout de six semaines. Dans cet intervalle
il eut plusieurs entrevues avec les seigneurs sué-
dois dont il a parlé plus haut. Ses instructions
portèrent qu'il devait défendre la déposition
projetée de Gustave par deux argumens diffé-

rens, l'incapacité et *l'illégitimité*. Quant au premier, les preuves étaient nombreuses et évidentes; pour ce qui regarde le second argument, on autorisa M. Brown à déclarer que ses commettans étaient en possession de preuves légales qu'ils produiraient si les ministres anglais voulaient consentir à recevoir le gentilhomme suédois qui, aussitôt que M. Brown serait de retour en Suède, se rendrait à Londres pour terminer la négociation. On lui dit encore qu'une personne de confiance avait été envoyée en France, et que la première réponse favorable serait acceptée, vu que la Suède se trouvait dans une situation si critique que tout retard pouvait lui devenir fatal. Telle était cependant leur préférence pour une liaison intime avec l'Angleterre, qu'ils autorisèrent leur agent à dire, que si les ministres anglais consentaient à servir de médiateurs entre le roi de Suède et son peuple, et si le roi par son opiniâtreté ne leur laissait d'autre remède que sa déposition, ils se faisaient fort de faire élire LE DUC DE GLOCESTER prince Royal de Suède pour succéder au duc de Sudermanie, dont personne ne disputait les justes droits à la couronne. En attendant, on recommanda à M. Brown de ne point parler de cette

proposition à moins qu'il ne vît des dispositions favorables dans les ministres du cabinet, avec lesquels *seuls* il devait traiter, et à moins qu'ils ne consentissent à recevoir des députés de la Suède.

A la première entrevue que M. Brown eut avec M. Spencer Perceval, ce ministre lui dit que si dans le cours des discussions on lui communiquait un projet quelconque qui pût compromettre la sûreté personnelle du roi, il se croirait tenu de mettre le roi de Suède sur ses gardes contre les individus qui auraient fait de pareilles propositions. M. Brown répondit que les personnes qui l'avaient envoyé étaient aussi incapables que lui-même d'un assassinat; mais qu'en attendant, pour leur sûreté, il croyait devoir taire leurs noms. M. Perceval vit sur-le-champ l'embarras où il s'était mis, et s'aperçut que par un zèle trop ardent pour la personne du roi, il se trouvait dans le cas d'ignorer des détails nécessaires à sa sûreté.

Plusieurs entrevues eurent lieu entre l'agent des Suédois et MM. Perceval et Canning. M. Perceval avoua que le bruit de l'illégitimité du roi lui était déjà parvenu d'autre part (54). M. Canning fut moins communicatif, et quand M. Brown

affirma que l'illégitimité pouvait être prouvée par des témoignages légaux, et que ces preuves leur seraient remises s'ils voulaient permettre que deux députés vinssent traiter avec eux, il garda le silence. La négociation traîna jusqu'au 11 novembre. On refusa alors d'y donner aucune suite, et dans une réponse par écrit on allégua, pour justifier le délai qui avait eu lieu, « *la délicatesse et l'importance de l'ouverture,* « *quelle qu'en fût l'issue.* » Il faut cependant avouer que les hommes d'État qui avaient adopté l'expédient hardi et décisif au moyen duquel la flotte danoise tomba au pouvoir de la Grande-Bretagne, auraient dû avoir moins de prétentions qu'aucun de leurs prédécesseurs à la délicatesse des sentimens, et moins d'égard aux préceptes humains du droit des nations.

La réponse de MM. Perceval et Canning n'arriva à Stockholm qu'au mois de janvier. On trouvera dans les notes l'extrait d'un ouvrage publié en Suède pour défendre la révolution, ouvrage demi-officiel, qui présente un tableau à la fois juste et animé de la situation des affaires à cette époque (35). On y verra que ce ne fut qu'après que la réponse d'Angleterre fut parvenue à Stockholm que l'on commença à s'occu-

per sérieusement de la déposition du roi. Ceux d'entre les Suédois qui avaient connaissance de la mission de M. Brown, expliquaient le retard de cette réponse d'une manière favorable à leurs vues, et quand la lettre officielle arriva, qui annonçait le refus du gouvernement anglais de recevoir les députés et qui n'entrait dans aucun détail au sujet de cette ouverture, se bornant à dire *qu'elle avait été reçue*, alors, disons-nous, il n'était plus temps de délibérer. Les Russes se préparaient à envahir la Suède à la fois par Aland et par Nya - Carleby; les Danois avaient passé les frontières, pénétré dans le Wermeland, et menaçaient la capitale et Gothembourg. Dans ces tristes circonstances, il n'y avait d'autre alternative que de conclure une trève avec les Danois; pour l'obtenir, il fallut que les principales personnes qui méditaient la déposition du roi consentissent que le prince d'Augustenbourg fût élu héritier présomptif de la couronne, dans une Diète qui s'assemblerait aussitôt que le roi serait détrôné (36). C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'élection de ce prince, qui dut son élévation à Napoléon et sa mort à l'antipathie des Suédois.

Peu de temps après sa déposition, le roi fut

transféré au château de Gripsholm, * qui faisait partie des domaines de l'illustre fondateur de la dynastie des Wasa, et qui devint depuis lors la prison où furent enfermés plusieurs souverains détrônés. Pendant que Gustave-Adolphe IV était renfermé dans ce château, il se peignit lui-même assis sur un cheval blanc, foulant aux pieds *la Bête!* La veille de son abdication volontaire, il reçut la visite de sa mère, la reine douairière Sophie-Madeleine. Cette entrevue dut être également pénible et pour la mère et pour le fils : car bien que Louise-Ulrique, mère de Gustave III, fût intimement persuadée que l'enfant de Sophie-Madeleine était illégitime et quoiqu'elle n'ignorât pas même le nom du véritable père, il est probable que, jusqu'à ce moment, l'affreuse vérité n'avait pas été révélée à celui qui devait y prendre tant d'intérêt. Il semble d'après cela que l'on ne s'écarte pas beaucoup de la vérité en supposant qu'un des motifs de cette visite fût de dévoiler ce grand secret et d'engager par cette considération le roi à signer une abdication vo-

* On trouvera, dans les notes, le détail de la déposition selon les conjurés. On pourra les comparer avec la relation que le roi en a faite lui-même, pièce curieuse et authentique que nous donnons à la fin du volume. T.

lontaire, comme le seul moyen de sauver à sa mère la douleur et la honte d'une enquête publique. Les détails de cet acte important et la copie de la singulière lettre par laquelle Gustave communiqua son abdication à la Diète, se trouveront dans les notes (37).

Pendant la réclusion que le souverain déposé souffrit dans le château de Gripsholm, il se livrait à toute l'inégalité de son humeur, et il se montrait parfois si abattu que ses regards et ses gestes plaintifs excitaient pour lui autant de mépris que de pitié. Dans d'autres momens il était furieux et insultait tous ceux dont il était entouré; puis tout à coup il fondait en larmes: il s'asséyait pour lors et pleurait pendant plusieurs heures de suite. Son aimable épouse témoignait plus de courage : sa conduite tranquille et résignée excitait la plus tendre sympathie dans le cœur de ses fidèles serviteurs. On devait croire que la déposition et l'emprisonnement du roi lui apprendraient à apprécier les sages conseils de la reine, et rempliraient son âme du regret de les avoir rejetés. Mais ce prince infortuné semblait prendre plaisir à conserver *une seule personne* sur laquelle il pût exercer un pouvoir absolu; et il augmenta cruellement la douleur

que la reine dut éprouver de sa chute, par le manque total de délicatesse et de complaisance qui ne cessa de marquer sa conduite envers elle.

Après leur mise en liberté et leur bannissement de la Suède, la reine intenta contre le roi une action légale, et en 1810 ils furent divorcés. Un frère de la reine mourut à la suite d'un accident qui lui arriva en voyage, sa voiture ayant versé dans les environs d'Arboga. La malheureuse reine fut grièvement blessée peu de temps après son arrivée en Allemagne. Elle guérit néanmoins, et a continué depuis à vivre dans une profonde retraite, et avec un état de maison à peine égal à celui d'une dame anglaise.

Les aventures du ci-devant roi, sous le nom de comte de Gottorp, en Russie, en Angleterre et en Allemagne, sont trop connues pour exciter un grand intérêt. Un de ses projets les plus singuliers a été celui de son pèlerinage à Jérusalem. Un des gentilshommes qu'il avait choisis pour l'accompagner, donna à ce sujet les détails suivans à M. Brown. Ce gentilhomme étant arrivé à Trieste, pour se rendre à Constantinople, descendit dans l'hôtel même où logeait le comte de Gottorp. Celui-ci occupait deux petites cham-

bres mal meublées, et situées au fond d'un corridor. Il n'avait point de domestique, et se faisait servir par les garçons de l'hôtel. Il mangeait peu de viande et buvait peu de vin; mais il aimait beaucoup le fruit. Il souriait peu, et ne riait jamais. Son accès était facile, et tous ceux qui désiraient le voir étaient admis auprès de lui. Il était affable, mais sans avoir de grâce. Sa manière de s'exprimer était diffuse. Il paraissait fort attaché à l'Angleterre; il écrivait beaucoup et souvent. Il ne mettait ni goût ni générosité dans ses dépenses. Il avait avec lui une femme qu'il avait amenée d'Allemagne; mais il ne se montrait jamais en public avec elle, et personne n'allait la voir. Elle passait néanmoins pour sa femme, et il est possible qu'il l'ait épousée *de la main gauche.* Tout annonçait dans le comte de Gottorp un homme accablé par de grands malheurs. Sa toilette ordinaire était un habit bleu, un gilet blanc et un pantalon de nankin. Il ne portait ni croix ni ruban d'aucun ordre, mais quand on lui adressait la parole on lui donnait le titre de prince et d'altesse royale. Il vivait très-retiré, et quand par hasard il visitait quelques négocians de Trieste, c'était toujours sans aucune cérémonie.

L'*Asie*, vaisseau de ligne anglais, commandé par le capitaine Skeen, se trouvait à Trieste à cette époque (au mois d'août 1815). Cet officier invita Gustave à dîner à son bord, et le reçut avec un salut royal. Cette marque de respect, aussi honorable pour le capitaine anglais que pour le monarque exilé, causa tant d'émotion à Gustave, qu'il versa des larmes en s'approchant du capitaine Skeen, sur le tillac.

Quelque temps après il s'adressa à ce capitaine, pour le prier de le conduire à Malte. Le capitaine répondit qu'il serait trop heureux de pouvoir être agréable à Son Altesse Royale, mais que ses instructions ne lui permettaient pas de suivre ses désirs. Gustave parut plus peiné qu'offensé de ce refus. Le gentilhomme qui lui communiqua cette réponse traduisit la lettre du capitaine Skeen, qui était écrite en anglais, et engagea le comte de Gottorp à s'adresser au consul anglais; mais le comte avait déjà envoyé un courrier à Constantinople, pour solliciter un firman du grand-seigneur. En attendant le retour de son courrier, le prince consultait souvent la carte.

Les *chevaliers noirs* dont le ci-devant roi

voulait se faire accompagner dans son pèlerinage, devaient lui servir de commis, d'aides-de-camp et de secrétaires. Ils devaient le précéder et annoncer son arrivée dans toutes les villes ou forteresses, avec la plus stricte étiquette et avec toutes les formes. Ils devaient être tous habillés de même. Au retour du courrier le projet s'évanouit, car le firman avait été refusé, sans que la Porte eût donné aucun motif de son refus. Cette circonstance mit fin au pèlerinage projeté.

Gustave acheta alors un vaisseau à Trieste; il s'y embarqua avec deux ou trois de ses *chevaliers noirs*. La dame qui voyageait avec lui s'y endit aussi avec sa femme de chambre. Ils allèrent de Trieste à Patras, en Grèce. Là, il paraît que les *chevaliers noirs* demandèrent à être payés de leurs services, et que Gustave ne voulut point y consentir.

En quittant la Grèce, le comte de Gottorp revint en Allemagne, d'où il se rendit à Bâle en Suisse. Il a obtenu le droit de cité dans cette ville, et, à ce que l'on assure, il compte y passer le reste de ses jours dans la retraite et le repos.

Tels furent les principaux événemens qui

marquèrent la vie de ce prince extraordinaire. Il fut bien plus infortuné que coupable. L'ouvrage que l'on vient de lire a dépeint fidèlement, sans paraialité comme sans indulgence, et ses vices et ses vertus.

NOTES.

CHAPITRE PREMIER.

N. B. Les Notes marquées A sont de l'Auteur anglais, celles marquées T sont du Traducteur, celles enfin distinguées par les marques T A, sont des notes de l'Auteur, mais que le Traducteur a refondues, et dont il a changé ou le lieu ou la disposition.

Page 11.

(1) Aussi ridicules qu'ennuyeuses.

Quoique M. Coxe ne fût pas un homme d'une âme servile, il aimait cependant à flatter les rois qui, en retour, lui témoignaient *une extrême affabilité,* parce qu'ils désiraient que cet illustre écrivain parlât d'eux dans ses ouvrages. Cependant, toute la prudence de M. Coxe ne l'empêcha pas de laisser percer, par momens, ses véritables sentimens. Le passage suivant se trouve tome IV, page 66 de son ouvrage sur la Suède

« Nous passâmes toute la journée du 8 à Drottningholm, pour nous conformer à l'*ennuyeuse étiquette de la cour de Suède,* étiquette à laquelle le roi est très-attaché. A onze heures nous partîmes de Stockholm *en habits de cour,* et le temps étant *à la pluie*, l'embarquement dans le yacht du ministre fut *un peu* désagréable. » Plus loin, il ajoute : « C'était un jour de gala ; nous vîmes la cour dans toute sa splendeur. L'*habit de gala*, pour les hommes comme pour les femmes, est en *soie* ou en *satin bleu, doublé de blanc*, et avec *des ornemens*. Aux yeux d'un étranger, la société aurait semblé prête à partir pour un *bal masqué.* » Voici comment il décrit le costume du *roi* : « Au sortir de l'église, le roi se présenta. Il portait un COSTUME DE FANTAISIE EN SOIE COULEUR DE POURPRE, RICHEMENT BRODÉ EN OR; *car tandis qu'il* LIMITE *ses sujets à certaines couleurs, il porte lui-même* TOUTES *les teintes de l'arc-en-ciel.* Quand je fus présenté, le roi me fit l'honneur de s'entretenir avec moi du ton le plus affable. Il me dit qu'il se rappelait de m'avoir déjà vu en Suède, parla des chantiers de Carlscroon, et me demanda si j'avais vu ceux de Toulon ; après quoi il ajouta : *Il ne m'ap-*

partient pas de ME *vanter; mais dans* MON *idée, les travaux de Toulon ne sont qu'une bagatelle en comparaison de ceux de Carlscroon. Nous ne possédons point de tableaux ni de statues, mais nous pouvons montrer avec orgueil aux étrangers les travaux de Trolhatta, de Carlscroon et de Sweaborg.* Le roi se rendit ensuite dans un grand salon où *il dîna en public*, s'entretenant avec les ministres étrangers qui *environnaient* son fauteuil. » M. Coxe termine la description de ce grand jour en disant : « Après l'opéra, nous nous embarquâmes dans une *chaloupe couverte ; nous passâmes l'eau pendant qu'il pleuvait, et nous arrivâmes à Stockholm vers minuit.* » (La distance par eau est plus grande que celle par terre; elle est d'environ trois lieues de poste). « C'est là l'étiquette *de rigueur* à la cour de Suède; mais le roi *s'efforce*, autant qu'il est possible, de soulager *l'ennui* des cérémonies par des manières affables, et par une conversation pleine de vivacité. » Voilà la relation que donne M. Coxe de la cour de Gustave. Nous y ajouterons seulement que le roi prenait tant de goût à ces fêtes, et qu'il aimait tant à renvoyer les ministres chez eux par eau à mi-

nuit, que son opiniâtreté sur ce point causa presque une *sédition* dans le *corps diplomatique*, à Stockholm. A.

Page 20.

(2) Dans le roi.

On a répandu dans la haute société, en Russie et en Suède, le bruit que le duc Charles était payé secrètement par Catherine qui avait offert de lui donner la Finlande avec le titre de Grand-Duc, s'il consentait à se déclarer ouvertement contre son frère. Ce bruit trouva dans le temps assez de croyance. A.

Page 26.

(3) S'évanouit à jamais.

C'est un fait incontestable que l'alarme fut si grande à Saint-Pétersbourg, que l'impératrice Catherine avait déjà ordonné de faire emballer les archives de l'Etat, et tout ce que son trésor renfermait d'objets précieux et portatifs. Il est hors de doute que la révolte de l'armée de Finlande et les désastres qui accompagnèrent les

expéditions maritimes de la Suède sauvèrent la ville de Saint-Pétersbourg, exploit qui eût couvert Gustave de ce que l'on appelle communément de la *gloire*, mais qui aurait entraîné la ruine complète de son royaume. A.

Page 56.

(4) En Dalécarlie.

S'il faut en croire sir John Carr, sir Robert Porter et d'autres voyageurs anglais, les habitans de la Dalécarlie sont les esclaves de la royauté, et se montrent toujours prêts à soutenir leur roi sans examiner s'il est l'opprimé ou l'oppresseur. Rien ne saurait être plus loin de la vérité: si les paysans de cette province se sont levés parfois pour défendre la couronne, ils se sont bien plus souvent révoltés contre l'autorité royale.

De temps immémorial, cette province a été la moins portée à souffrir l'oppression. Les habitans y sont irrévocablement attachés à leurs coutumes et à leurs habitudes locales. Ils mènent une vie extrêmement dure et économe. La disette est si commune parmi eux, qu'ils se voient

souvent dans la nécessité de mêler l'écorce d'arbre à la farine la plus grossière, pour en pétrir leur pain. On les distingue en Dalécarliens noirs et gris, parce que les habitans d'une partie de la province s'habillent toujours en noir, et ceux de l'autre toujours en gris. Leurs vêtemens sont de l'étoffe la plus grossière. Pendant le printemps et l'été, ils sortent en foule de chez eux pour chercher de l'ouvrage, et reviennent dans leur pays en hiver. Ils sont bons soldats et serviteurs fidèles.

Quand Gustave Ier chercha un asile parmi eux, ce fut en vain qu'il leur peignit les cruautés de Christiern II, et les torrens de sang qu'il avait fait couler en Suède. Ils lui répondirent : « Le roi nous laisse tranquilles, et nous ne man« quons ni de sel ni de harengs. » Ils se laissèrent pourtant, à la fin, persuader, et l'histoire nous apprend qu'ils contribuèrent beaucoup aux victoires que Gustave-Wasa remporta sur les Danois, victoires qui délivrèrent la Suède d'un joug non moins pesant que honteux.

Après le couronnement de Gustave-Wasa, ces mêmes Dalécarliens montrèrent l'esprit le plus inquiet ; ils se soulevèrent six fois contre son autorité, parce qu'ils s'étaient imaginés à

tort qu'il voulait enfreindre leurs priviléges. En 1518, quand Gustave déclara que la religion protestante était la religion de l'Etat, les Dalécarliens prirent les armes. Abandonnés de leurs chefs, et d'ailleurs intimidés par les forces considérables que Gustave amena contre eux, ils cédèrent à l'éloquence de ce grand prince qui les avait tant de fois menés à la victoire, et ils se soumirent. Une nouvelle révolte fut occasionée par le bruit que l'on voulait les forcer à changer leur costume. Non-seulement ils étaient résolus de le conserver, mais ils prétendaient encore que le roi et toute sa cour continuassent à le porter.

Vers le milieu du dernier siècle, les paysans dalécarliens, mécontens d'une campagne en Finlande, se levèrent en masse et marchèrent sur Stockholm, décidés à se venger des infortunés généraux. Pendant qu'ils avançaient ainsi, sans aucun ordre, ils forçaient tous les paysans qu'ils rencontraient de se joindre à eux. Ils entrèrent à Stockholm sans opposition, et occupèrent l'hôtel de la Noblesse. Un sénateur se présenta dans son costume pour faire une adresse à la multitude furieuse. Un coup de carabine l'étendit mort sur-le-champ. Les sol-

dats de la garnison attaquèrent ensuite les insurgés dont un grand nombre périt. Ceux qui s'échappèrent se sauvèrent en toute hâte en Dalécarlie.

Lorsqu'en 1803 le successeur de Gustave III voulut introduire la conscription militaire dans leur province, ils s'y refusèrent. On s'attendait à une révolution; elle n'eut pas lieu, mais les troupes qu'ils dûrent fournir pour compléter ce que l'on appelait l'armée supplémentaire, arrivèrent parmi les dernières au lieu du rendez-vous. Enfin, quand la révolution de 1809 fut sur le point d'éclater, le faible roi chercha vainement à faire prendre les armes aux Dalécarliens pour le soutenir.

La province de Dalécarlie est d'une étendue considérable. Son nom indique sa position. *Dalarne* signifie *les Vallées :* elle est moins boisée que le reste de la Suède. La terre cultivée n'en forme qu'une petite partie comparée aux terrains vagues, aux marais, aux montagnes et aux lacs. Cependant la hauteur des montagnes les plus élevées ne passe pas quatre mille pieds. Les cabanes des habitans sont d'une extrême simplicité. Elles n'ont point de carreaux de vître; la même ouverture qui sert à introduire la lumière,

donne issue à la fumée. Ils possèdent leurs terres en vertu de titres particuliers, et le droit d'aînesse est inconnu parmi les paysans. Indépendamment de la distinction générale en Dalécarliens noirs et gris, chaque paroisse a encore dans son costume une marque distinctive particulière; de sorte qu'à la première vue, les habitans savent de quelle paroisse est celui d'entre eux qu'ils rencontrent. L'habillement des plus riches d'entre les paysans a quelque rapport avec celui des Quakers d'autrefois. Leurs habits n'ont point de collet; ils portent de grands chapeaux et le col découvert. Leur province confine à celles de Wermeland, de Herjedal, de Helsingland et à la Norwége. Elle s'étend deux degrés en latitude et vingt en longitude. Elle est du plus grand intérêt pour le naturaliste; mais la minéralogie de cette partie de la Suède n'a jamais été examinée à fond. A.

Page 44.

(5) Evacua la Suède.

Ce qui suit est extrait de l'ouvrage intitulé: *New annual register*, pour 1789, pag. 84, 85.

« Le caractère de Gustave, mêlé de bonnes

et de mauvaises qualités, se déploya dans les divers événemens de cette campagne. Le désir d'anéantir d'un seul coup le pouvoir odieux usurpé par la Russie était juste et louable, mais le roi ne calcula pas avec assez de prévoyance le projet auquel il s'arrêta. On ne pourrait citer une seule des mesures qu'il prit sans convenir qu'elle eût pu être exécutée plus habilement, ou dans un moment plus favorable. Il avait une grande et belle cause à plaider contre la czarine; mais dans les pièces qu'il publia à ce sujet, il mêla le juste et l'injuste, le vrai et le faux, s'imaginant sans doute qu'une fiction ingénieuse lui serait aussi utile qu'une vérité simple. Ses talens, son éloquence, ses manières douces et aimables nous préviennent en sa faveur. Nous ne pouvons refuser de l'intérêt à un prince d'une âme fière et indépendante, en butte aux intrigues d'un ministre étranger et à l'orgueil d'une puissance voisine; ce prince, trahi par ses sujets, abandonné par ses amis, attaqué sans déclaration de guerre, ne se laisse point effrayer par une position si funeste; il vole d'une extrémité de son empire à l'autre, appelle aux armes les derniers de ses sujets, pénètre au milieu de ses ennemis, et se montre, comme par enchantement, partout où il est né-

cessaire de mettre un terme à leurs progrès. *Mais, d'un autre côté, nous éprouvons le regret le plus sincère,* en voyant un si grand homme rempli d'erreurs et d'imperfections; combattant l'aristocratie pour tendre au despotisme; plein d'idées lumineuses, mais ignorant le prix de la vérité et de l'intégrité; se laissant enfin guider dans toutes ses actions, non par un sentiment ferme et sévère, mais par les transports momentanés d'une passion passagère. » A.

Page 47.

(6) Sprengporten.

Le colonel, plus tard général Sprengporten, était proche parent du baron de Sprengporten, ministre des affaires étrangères en 1788. Ce fut la *duplicité* avec laquelle il en usa envers l'oligarchie, qui lui valut la faveur particulire de Gustave III. M. Ristel, qui connaissait bien les personnes dont il avait occasion de parler, décrit ainsi le colonel Sprengporten, qui se trouvait du petit nombre des confidens de Gustave, lors de la révolution de 1772.

« Le colonel Sprengporten approuvait tout,

tant que le roi eut de *nouvelles faveurs* à lui accorder, et qu'il voulut bien prendre conseil de lui dans *toutes* les occasions; mais une dispute peu importante qu'il eut avec les officiers des Gardes, dispute que le roi décida en faveur de ces derniers, qui avaient en effet la justice pour eux, l'indisposa si fort qu'il oublia que l'amitié du roi était *devenue* plus nécessaire pour lui que la sienne pour le monarque. Il offrit sur-le-champ sa démission, et le roi ayant refusé de la prendre, l'ayant même *supplié* de réfléchir plus mûrement à ce qu'il faisait, il entra en *fureur,* quitta le roi, et *le secrétaire d'Etat s'étant présenté à lui sur l'escalier, il lui jeta sa pétition sans parler,* jurant avec un serment solennel qu'il ne remettrait plus les pieds dans le palais du roi, et qu'il ne lui adresserait plus la parole. Il se rendit à l'instant même chez lui, et se mit au lit, où il passa la plus grande partie du temps qu'il vécut après cette aventure, victime d'un orgueil désappointé, et des tourmens de l'humeur la plus violente.

« Le roi, justement irrité de sa conduite, lui accorda sa demande, et ne voulant point faire de jaloux en disposant de la place importante que le général avait occupée, il la laissa va-

cante; et, même après sa mort, il ne nomma personne pour la remplir. Le général en conserva pendant sa vie les émolumens, qui, plus tard rentrèrent dans le domaine de l'Etat.

« Ainsi, l'un des esprits les plus actifs de la Suède fut réduit à une oisiveté complète, dans le plus beau période de sa vie politique.

« La colère et le désespoir privèrent le général de sa raison. Il croyait sentir enfler son cœur, et tremblait sans cesse qu'il ne crevât. Sa souffrance, réelle ou imaginaire, était si grande qu'il n'avait pas un moment de repos. La musique seule lui offrait quelque soulagement. Il y avait en conséquence tous les soirs un concert chez lui, et il dépensait la plus grande partie de ses revenus à donner des soupers magnifiques et à faire des cadeaux à des chanteurs ou à des musiciens. A la fin, cependant, son humeur sombre ne céda plus même aux charmes de l'harmonie. *Sa misantropie devint si noire qu'il ne demandait qu'à s'éloigner des hommes. On le transporta presque sans vie à une maison de campagne, où il jouit d'une solitude, plutôt affreuse que paisible, jusqu'à ce que le terme de sa vie devint celui de ses souffrances.* » A.

Page 73.

(7) Son entière destruction.

On se disait à l'oreille que Serguis Soltikoff avait été l'amant favorisé de Catherine, lorsqu'elle était grande-duchesse. Son bonheur, ajoutait-on, le rendit indiscret et excita la jalousie. L'impératrice Elisabeth l'envoya dans un bannissement, et il mourut en exil. D'ailleurs Stanislas Poniatowski ne tarda pas à le faire entièrement oublier; celui-ci était à cette époque envoyé de Pologne à la cour de Saint-Pétersbourg. Bien fait, galant et aimable, il plut à la jeune Catherine. Pierre III n'était pas naturellement jaloux : il préférait à sa méchante épouse sa bouteille, sa pipe, ses soldats et sa maîtresse; il lui arriva néanmoins de surprendre parfois les amans. On sait que lorsque Catherine fut assise sur le trône impérial, elle donna à Stanislas une preuve de son amour en lui procurant la couronne de Pologne. Les désastres de son règne démontrèrent que l'amour n'est pas moins aveugle que la fortune. Stanislas, le plus aimable des hommes, fut le plus faible des rois. Comment se peut-il qu'un être aussi pusillanime ait

joui du respect de l'Europe entière? Admiré de tout le monde, ses sentimens et sa conduite n'en ont pas moins offert les plus grands contrastes. A la dernière Diète, le généreux Nonce Kamar dit publiquement au roi : « Quoi! Sire, « n'êtes-vous plus celui qui en signant la cons- « titution du 3 mai, nous aviez dit : *Puisse cette* « *main périr avant de rien signer qui soit en* « *opposition avec ceci !* Toute l'Europe vous « accuse d'avoir été fait roi par Catherine : jus- « tifiez du moins son choix en vous montrant « digne de tenir le sceptre. » Peu de jours après, Stanislas signa le traité qui pour la seconde fois démembrait la Pologne, et par lequel il se reconnaissait lui-même *factieux* et *rebelle* pour avoir établi une constitution raisonnable, qui lui donnait plus de pouvoir, tout en assurant à ses sujets plus de bonheur et de liberté. Si dans ce moment il avait abdiqué son pouvoir, il aurait été plaint ; mais il n'eut ni le courage de soutenir sa dignité, ni celui d'abandonner sa couronne. Il aima mieux vieillir dans l'ignominie et terminer ses jours à Saint-Pétersbourg dans un profond avilissement. Stanislas fut le seul des favoris de Catherine qu'elle prit plaisir à humilier après l'avoir élevé. La fidélité et la recon-

naissance, qui parurent un moment combattre dans le cœur du roi l'amour et la soumission, furent des crimes aux yeux de la fière czarine. Elle était indulgente en amour, mais implacable en politique; l'ambition était sa passion dominante, et toujours en elle l'amante dut céder à l'impératrice.

« Quand le Nonce polonais Kamar adressa au roi les paroles citées ci-dessus, il fut saisi au milieu de son discours et entraîné hors de la salle par les satellites russes Rothenfeld et Pistor, dignes imitateurs des barbares Kretschetnikoff et Kakoffski. Quels noms! Et ceux qui les portaient étaient plus durs encore! Ce furent là les deux hommes qui dans une seule campagne conquirent la Pologne et renversèrent la constitution du 3 mai, que toute la nation paraissait vouloir défendre. O Kosciusko! où étais-tu alors?

« Ce ne fut pas sans répugnance que le roi de Pologne signa l'arrêt fatal. Quand Lievers lui conseilla de se rendre à Grodno et de se mettre à la tête des confédérés, il s'écria : *Oui! Je ne veux pas commettre une bassesse!* Que l'impératrice reprenne sa couronne; qu'elle m'envoie en Sibérie, ou qu'elle me laisse quit-

ter mon royaume à pied, mon bâton à la main : je ne souillerai point mon honneur ! Le roi fut *détrôné, on le fit jeûner, on le menaça,* puis il se mit à la tête des confédérés. Ce fut le colonel Stackelberg, neveu d'Ingelstrom, qui lui porta à la fin le traité de partage. Après l'avoir lu, Stanislas s'écria : *De grâce, monsieur, ayez pitié de moi ! ne me forcez pas à signer mon propre déshonneur !* Stackelberg lui dit qu'après ce sacrifice, il passerait ses derniers jours dans le repos. Le roi essuya une larme et dit : Soit; je l'espère. Puis sa nièce étant entrée, il pleura amèrement avec elle.

« Plus tard l'infortuné Stanislas faisait partie du cortége de l'empereur Paul, quand ce singulier monarque s'amusait à parcourir les grands appartemens de son palais, la couronne impériale sur la tête, le sceptre à la main et le manteau sur les épaules, ainsi que l'on voit David et Salomon représentés sur les vieilles tapisseries. Un jour le vieux roi de Pologne, accablé de fatigue, s'échappa du milieu des nombreux courtisans qui s'inclinaient devant leur souverain, et passa dans une autre pièce où il crut pouvoir un moment s'asseoir. L'empereur, ayant remarqué son audace, envoya sur-le-champ un

aide de camp lui ORDONNER de se tenir debout. (Voyez les *Mémoires secrets de la cour de Pétersbourg*, T. pag. 100 à 103.) A.

CHAPITRE II.

Page 85.

(8) Dans une note.

« Les Suédois commencèrent la campagne navale de 1790, dès le mois d'avril, par une attaque sur la ville russe appelée Port-Baltique, située à l'entrée méridionale du golfe de Finlande; ils la prirent et la mirent à contribution. Vers le même temps, la flotte des galères suédoises de Helsingfors fit voile pour Fredrickshamn, où la flottille russe était mouillée, mais hors d'état de soutenir une attaque. Quoique l'occasion fût singulièrement favorable pour s'emparer des vaisseaux russes, presque sans coup férir, l'amiral suédois perdit deux jours à délibérer.

« Dans cet intervalle, les Russes augmentèrent leur flotte de plusieurs galères qui étaient

dégréées à l'arrivée des Suédois. Ceux-ci, qui étaient de beaucoup supérieurs en force, s'emparèrent de tous les vaisseaux qu'ils rencontrèrent. Le combat fut vif; si les Suédois avaient commencé l'attaque le jour même de leur arrivée, il n'était pas impossible que la forteresse même de Fredrickshamn ne tombât dans leurs mains. Cette impardonnable négligence donna le temps de renforcer la garnison. Les assiégeans, comme pour mieux démontrer la faute qu'ils avaient faite, risquèrent une attaque contre la ville, avec une petite partie de leur flotte. Elle fut presque détruite.

« La prise des galères russes fut pour eux un coup très-sensible. Cette nouvelle ne servit cependant qu'à donner un plus grand essor à leur activité. L'impératrice ordonna la construction d'une nouvelle flotte qui devait être prête sous très-peu de temps. Ses ordres furent ponctuellement exécutés.

« Les Suédois avaient formé un plan excellent, qui ne devait pas manquer d'anéantir la marine russe. Ils auraient sans doute réussi, sans l'irrésolution, l'aveuglement ou peut-être la malveillance de plusieurs officiers. Il est du moins certain qu'ils échouèrent complétement. L'at-

taque contre Port-Baltique devait être suivie promptement d'une autre attaque contre Rével. Elle fut différée. Les Russes eurent le temps de se préparer, et ils ne perdirent pas un moment pour équiper l'escadre qu'ils avaient à Rével, et qui était composée de dix vaisseaux de ligne et de trois ou quatre frégates.

Les ports de Cronstadt et de Rével ne peuvent contenir chacun qu'une partie de la marine russe. Ce dernier étant rarement fermé par les glaces, les Suédois auraient pu, au mois de mars ou d'avril, attaquer l'escadre qui s'y trouvait séparée de la grande flotte, enfermée par les glaces à Cronstadt.

« Le duc de Sudermamie parut devant Rével avec une flotte de vingt-deux vaisseaux de ligne. Les vaisseaux russes commandés par l'amiral Tschitschicoff, étaient placés dans la position la plus avantageuse. La flotte ennemie entra dans le port. Les vaisseaux qui étaient en tête reçurent les pleines bordées des Russes. Dans l'intervalle, le vent ayant changé, et deux vaisseaux suédois ayant touché, les autres jugèrent qu'il était prudent de se retirer. Les Russes s'emparèrent d'un des vaisseaux, l'autre fut brûlé par son propre équipage. Si le duc de Sudermanie

pouvait se fier à ses marins et à ses officiers, pourquoi ne renouvela-t-il pas l'attaque, plutôt que de se rendre à Cronstadt pour attaquer une flotte presque aussi considérable que la sienne, et avec la certitude d'être suivi de celle qu'il avait laissée à Rével? Le duc paraissait ainsi avoir lui-même cherché la destruction de sa flotte.

« Les galères suédoises, victorieuses à Frederickshamn, rejoignirent la grande flotte, et s'approchèrent en même temps de Cronstadt. Le terrible combat commença, dans lequel la puissance maritime de la Suède, célèbre depuis si long-temps, devait être détruite par une série d'événemens imprévus, joints aux fautes les plus graves. Elle devait être détruite sans être vaincue.

« L'escadre russe de Cronstadt était composée de dix-sept vaisseaux de ligne, dont sept portaient cent canons. Ils avaient été équipés avec une promptitude extraordinaire; ils mirent à la voile sous le commandement d'un officier allemand, l'amiral Kruse, et furent suivis peu de jours après de onze frégates légères, et petits vaisseaux armés, commandés par un Irlandais, le capitaine Dennison.

« Ayant quitté Cronstadt, la flotte russe vint

mouiller devant Crassna-Gorca, pointe de terre à plusieurs lieues de Cronstadt; elle s'y rangea dans un ordre de bataille irrégulier. Le lendemain, après la jonction de la grande flotte et des frégates, on découvrit la flotte suédoise au vent, gouvernant sur les Russes, favorisée par le vent d'ouest, et formant une ligne de vingt-trois vaisseaux de guerre et de treize frégates. L'amiral russe donna sur-le-champ le signal pour former la ligne. Les deux flottes restèrent en vue pendant toute la nuit sans commencer le combat, et le lendemain matin elles se trouvaient encore dans la même position. Le temps était couvert. Le vent passa à l'est; alors la flotte russe gouverna sur celle des Suédois, engageant avec dix-sept vaisseaux une ligne de bataille de trente-six voiles : car les Suédois avaient placé leurs frégates en ligne avec leurs grands bâtimens.

« Le capitaine Dennison resta en réserve avec les frégates, afin d'observer les mouvemens des galères suédoises qui se tenaient à peu de distance de la grande flotte. Brûlant de se distinguer, il résolut de gouverner sur le centre de la flotte suédoise, et d'engager le combat. S'étant aperçu que les Suédois cherchaient à doubler la

ligne russe, il s'empressa de s'opposer à cette manœuvre, et il y réussit avec le secours de deux frégates seulement. La flotte suédoise toute entière effectua sa retraite vers six heures du matin, après un combat peu sanglant de deux heures.

« Dans la soirée du même jour, le vent s'étant remis à l'ouest, la flotte suédoise renouvela le combat qui, cette fois, dura quatre heures. Les frégates des Russes furent peu engagées. Leur flotte céda la victoire aux Suédois, et se retira vers Cronstadt, afin d'attirer l'ennemi dans des détroits où il ne pourrait pas se servir de tous ses vaisseaux.

« Les flottes restèrent en présence sans combattre jusqu'au soir du second jour. Il y eut alors un combat à peu-près aussi long que le précédent, dans lequel les Russes cédèrent de nouveau. Les Suédois ne les poursuivirent pas plus que la première fois. Ils ne l'auraient pu faire sans se mettre dans un danger imminent, à cause des bas-fonds dont le port de Cronstadt est environné. Quant à l'amiral Kruse, il ne devait pas chercher un combat avec un ennemi supérieur en force.

« Il attendait l'arrivée de l'escadre de Rével sous les ordres du commandant en chef. Le duc de Sudermanie, craignant l'approche de cette

division tant qu'il restait si près des bas-fonds de Cronstadt, où il aurait pu être placé entre deux feux, renonça à attaquer l'amiral Kruse, et se mit à la poursuite de l'escadre de Révol, qu'il se flattait d'intercepter.

« L'amiral Kruse suivit alors l'ennemi. Il venait de découvrir l'autre division de la flotte russe sous les îles de Siscar. Le même jour un signal du capitaine Dennison annonça qu'il voyait la flotte suédoise gouvernant vers la baie de Wiborg, située à l'ouest des îles de Siscar. Elle était par conséquent déjà hors de l'atteinte des ennemis, et aurait pu se diriger tranquillement sur le port suédois de Sweaborg. La flotte russe ne tarda pas à arriver devant la baie où les Suédois s'étaient réfugiés. Leur flotte était à l'ancre, et rangée en bataille. Deux étroits passages conduisaient dans cette baie ; ils étaient gardés par plusieurs grands vaisseaux.

« La flotte russe resta en panne pendant la nuit ; le lendemain, le capitaine Dennison reçut l'ordre d'aller, avec ses frégates, sonder la baie extérieure. Ayant trouvé la passe sûre pour une grande flotte, tous les vaisseaux mouillèrent à une portée de canon des Suédois, dont ils étaient séparés par quelques bancs de sable et

des rochers. Deux vaisseaux de ligne furent stationnés avec les frégates pour garder les passages où étaient mouillés les gardes - côtes suédois.

« Le duc de Sudermanie avait vu la division de Révcl en quittant Cronstadt, et avait résolu de l'attaquer. Des vaisseaux marchands anglais rapportèrent qu'ils avaient rencontré la flotte suédoise s'approchant de l'escadre russe. Elle se servait même de rames pour avancer plus promptement, et les vaisseaux se faisaient remorquer par des chaloupes. Les officiers et les équipages étaient au comble de la joie, et faisaient retentir l'air de leurs cris. Les soldats et les matelots suédois aimaient, jusqu'à l'enthousiasme, le monarque qui les accompagnait dans tous leurs dangers; ils avaient souvent déclaré qu'ils le suivraient partout où il les conduirait. *Il les conduisit à la mort.* Gustave, doué du courage le plus héroïque, ne possédait pas du reste les qualités nécessaires à un grand général. Ne connaissant point la crainte pour lui-même, il donnait ses ordres avec précipitation et sans en prévoir les conséquences.

« Il ordonna à sa flotte de cesser la poursuite de l'ennemi, et de se rendre à la baie de Wiborg

pour protéger ses galères qui étaient arrivées non loin de là, à Biorka-Sund. Le roi aurait dû savoir que les Russes n'avaient point de galères équipées, et que sans elles ils ne pouvaient attaquer les siennes. Il n'était pas possible que la grande flotte russe poursuivît des chaloupes près de la côte et au milieu des rochers de la Finlande. Le prince de Nassau se trouvait, à cette époque, à Cronstadt, et ses galères n'étaient pas encore rassemblées. Si Gustave avait seulement pris soin d'avoir des renseignemens plus exacts, il aurait sauvé ses deux flottes.

« Quoi qu'il en soit, Gustave fit entrer sa marine dans un port ennemi, sans provisions, avec peu de poudre et de balles, au milieu d'un pays ennemi, et entourée d'une flotte supérieure. Cependant elle aurait pu échapper à tous ces dangers réunis, si des accidens malheureux n'étaient survenus, qui ajoutèrent à ces difficultés.

« Peu de jours devaient décider de l'existence du pouvoir maritime de la Suède ; elle dépendait d'un coup de dé. L'amiral Tschitchikoff dépêcha un courrier à Sa Majesté, qui se trouvait alors à Czarkotzelo, pour lui annoncer la position critique où se trouvait l'ennemi.

« La flotte suédoise était encombrée de troupes; plusieurs des vaisseaux de transport avaient jusqu'à deux ou trois cents chevaux à bord. Pendant qu'ils restèrent dans la baie de Wiborg, ils firent quelques vaines tentatives pour pénétrer dans l'intérieur du pays, selon toute apparence, pour se procurer, à tout risque, des provisions : car ce n'était pas avec de si faibles détachemens que les Suédois pouvaient espérer de s'emparer de Wiborg ou de porter quelque préjudice aux forces russes qui étaient considérables. Le roi découvrit à la fin sa faute, mais ce ne fut qu'après que l'arrivée du prince de Nassau avec sa flottille eut rendu sa position plus difficile, et que ses marins furent découragés par la famine et par des maux de toute espèce.

« Les galères russes furent rejointes à leur arrivée par l'escadre des frégates du capitaine Dennison. On résolut alors d'attaquer la flottille suédoise mouillée à Biorka-Sund. Elle était composée d'environ soixante voiles, dont la plupart étaient des chaloupes canonnières. Ces chaloupes sont de petits bâtimens ouverts, portant une pièce de canon à la proue et une autre à la poupe. L'attaque des Russes commença la nuit, deux jours après l'arrivée des galères. Ce combat ne

fut à vrai dire autre chose qu'une canonnade au hasard : il faisait si obscur que les deux flottes ne se distinguaient qu'à la lueur des amorces; d'ailleurs les frégates étaient trop éloignées pour que leur feu pût faire un grand effet.

« La flotte suédoise, dès avant ce combat, avait reçu du roi l'ordre de se tenir prête à la retraite par le premier vent favorable. Le matin on profita d'une brise de l'est et le signal du départ fut donné. Les galères se retirèrent par une passe qui régnait le long de la côte ; elles furent poursuivies par les galères et par les frégates russes. La grande flotte chercha à sortir de cette funeste baie par une autre passe plus éloignée de la côte ; enfin les vaisseaux de transport suivirent une troisième route entre les deux précédentes. La passe qui servit aux galères et aux frégates était gardée par plusieurs bâtimens légers des Russes. Cette retraite fut néanmoins bien conduite, et quoique plusieurs chaloupes canonnières furent prises, la plus grande partie réussit à s'échapper du côté de Fredrickshamn, après avoir été poursuivis par les Russes jusqu'à Hogland.

« Les vaisseaux de transport furent moins heureux : s'étant trop approchés de la côte, afin

d'éviter le feu des chaloupes et des frégates, plusieurs échouèrent ; il y en eut qui pour s'alléger jetèrent à la mer les chevaux des dragons ; mais cette opération fut inutile. La plus grande partie de ces bâtimens devinrent, avec leurs cargaisons, leurs équipages et les soldats qu'ils avaient à bord, la proie des ennemis. Gustave, du tillac de son yacht, vit le désastre de sa flotte sans pouvoir la secourir. Le héros eut plusieurs de ses sujets tués à ses côtés, et le vaisseau qu'il montait souffrit tant qu'il fut obligé d'en changer. Un homme de l'équipage ayant été blessé au bras, le roi arracha de sa poitrine le cordon de l'ordre de Wasa et s'en servit pour panser la blessure. Si les Russes avaient connu d'avance le vaisseau sur lequel Gustave se trouvait, ils auraient pu facilement s'en emparer.

« Les Russes avaient stationné cinq vaisseaux de ligne dans la grande passe et dans la passe extérieure : ces cinq vaisseaux devaient s'opposer seuls au passage de la grande flotte suédoise, tandis que tout le reste des vaisseaux russes, sous l'amiral Tschitschikoff, restaient spectateurs oisifs des événemens. Les Suédois avançaient avec un vent favorable. Ils souffrirent beaucoup de quelques bordées que les Russes

leur lâchèrent en passant. Un de leurs bâtimens échoua; mais tous les autres passèrent en triomphe, et déjà les officiers se félicitaient de leurs succès, quand une circonstance malheureuse les accabla du plus affreux désastre.

« Les Suédois avaient préparé deux brûlots auxquels les commandans avaient reçu l'ordre de mettre le feu dès qu'ils s'apercevraient que toute la flotte suédoise aurait passé. Cet ordre fut exécuté: un des deux brûlots sauta sans faire aucun mal à l'ennemi; les cinq vaisseaux russes échappèrent à l'autre en filant leurs câbles. Malheureusement un vaisseau de ligne suédois se trouvait sous le vent du brûlot et à peu de distance. Les flammes ayant attiré le vent, le brûlot avança avec une grande rapidité, et le vaisseau de ligne ne put l'éviter, la passe étant trop étroite; il en fut abordé, et dans un instant les cordages s'enflammèrent. Ce vaisseau, le plus beau de la flotte, sauta, et de tout l'équipage il ne se sauva qu'un homme.

« La fumée du dernier combat, rendue plus épaisse par cette explosion, enveloppa cinq ou six vaisseaux de la flotte suédoise: les équipages n'y voyant plus, les bâtimens échouèrent; un autre avait également échoué peu de momens

avant l'accident. De cette manière, les Russes n'avaient pour ainsi dire qu'à étendre la main pour s'emparer de huit ou neuf vaisseaux suédois. Le capitaine Dennison prit possession du premier qui avait échoué étant encore à l'ancre. Il est probable que si l'amiral russe avait fait de meilleures dispositions, pas un seul vaisseau suédois n'aurait échappé.

« Le second vaisseau de guerre qui, comme nous venons de le dire, avait échoué après avoir passé les vaisseaux russes, continua à tirer sur l'ennemi jusqu'à ce que le reste de la flotte fût hors de danger; après quoi il amena son pavillon. Un troisième vaisseau suédois fut perdu pour les Russes par une maladresse : il avait échoué sur le bord d'un banc de sable. On voulut le remettre à flot; mais pendant la manœuvre il chavira, et cet accident coûta la vie à un grand nombre d'hommes, tant Russes que Suédois. Quatre vaisseaux de ligne furent emmenés à Cronstadt; les autres furent naufragés à l'endroit où ils avaient échoué.

« Les Russes, ayant donné la chasse aux Suédois, prirent encore deux vaisseaux de ligne, qu'ils emmenèrent à Rével avec une ou deux frégates. Dans un de ces derniers bâtimens se

trouvait l'amiral Leanker, qui se défendit vaillamment contre deux vaisseaux de ligne russes. Les Suédois perdirent ainsi dans une campagne de trois mois douze vaisseaux de guerre de 60 à 70 canons. Les débris de la marine suédoise, composés en tout de treize bâtimens, se réfugièrent à Sweaborg, tandis que s'ils s'y étaient rendus cinq semaines auparavant, ils auraient pu y rester à l'abri de toute attaque de la part des Russes, qui auraient vainement parcouru le golfe de Finlande.

« Outre les douze vaisseaux, les Russes prirent encore six à sept mille prisonniers et des provisions considérables pour la marine.

« Aussitôt que le prince de Nassau eut réparé ses vaisseaux, il poursuivit la flottille suédoise qui était mouillée près de Fredrickshamn, à l'embouchure du Thymen. La flotte russe, composée de frégates légères, de galères et de chaloupes canonnières, vint mouiller non loin de la flottille suédoise qui était placée derrière deux îles. La grande passe entre ces deux îles et deux autres passes plus étroites des deux côtés, étaient défendues par des chaloupes et par des batteries.

« La flotte russe était très-supérieure en

nombre à l'ennemi. Le signal de l'attaque fut donné le 28 juin à huit heures du matin, par le prince de Nassau qui montait la frégate *la Catherine.* Le vent portait les Russes directement sur les Suédois. La première ligne de ceux-ci consistait en quatre frégates et trois chebecs; leurs chaloupes canonnières étaient rangées derrière, à droite et à gauche. La ligne russe opposée à celle des Suédois, consistait aussi en quatre frégates et trois chebecs, avec une batterie flottante. Le reste des galères et des chaloupes russes, au nombre de soixante à soixante-dix bâtimens, se retirèrent dès le commencement de l'action, et sans qu'il soit possible d'en assigner aucun motif plausible : ils restèrent, tant qu'elle dura, à une assez grande distance, et sans avoir égard aux ordres du prince de Nassau.

« Le vent avait fraîchi et soufflait une bonne brise. Les Russes qui formaient l'équipage des chaloupes canonnières, n'avaient jamais vu la mer ; ils ne surent comment se servir de leurs rames : peut-être aussi la position où ils se trouvaient, si nouvelle pour eux, leur occasiona-t-elle une terreur panique. La manœuvre dans des galères et des chaloupes ne ressemble pas à celle des grands vaisseaux : l'équipage de ceux-

ci n'y contribue pas beaucoup dans le moment d'une action, tandis qu'il suffit de deux ou trois rameurs maladroits pour mettre une galère ou une chaloupe dans une position fort dangereuse, surtout si la mer est haute. Tant que les Russes n'ont qu'à rester exposés au feu, à charger ou décharger leurs armes, on n'aura jamais à se plaindre d'eux; mais ils n'ont pas la moindre connaissance de l'art de la navigation.

« Le combat se trouva donc engagé d'un côté par quatre frégates russes, commandées par autant d'officiers anglais, MM. Dennison, Marshall, Young et Perry, trois chebecs et la batterie flottante, sous les ordres d'officiers russes, et de l'autre par toute la flotte suédoise. Les deux escadres étaient à l'ancre, et le combat se prolongea avec beaucoup d'acharnement pendant dix heures. Le commandant suédois, maintenant ambassadeur de la cour de Stockholm à celle de Saint-Pétersbourg, voyant qu'il pouvait se passer d'une partie de ses bâtimens, en détacha une cinquantaine, dans la vue d'entonner les galères russes qui se tenaient éloignées du combat. Celles-ci repoussèrent l'ennemi, après quoi elles rentrèrent dans leur première immobilité, sans faire la moindre démarche pour

ridicule, dangereux et insupportable, en prétendant être à la fois prophète, pontife et roi. Il se peut que ses motifs n'aient pas été coupables; mais nulle intention ne saurait justifier la conduite qu'il a tenue. Toujours content de lui-même, il commettait les erreurs les plus absurdes avec une gravité sans exemple. En attendant, personne n'osait les lui faire observer, car son humeur devenait de plus en plus violente, tandis que son orgueil ne lui permettait pas de recevoir des avis, bien moins encore des remontrances. Aussi n'y eut-il que des hommes bas et serviles qui osassent approcher de lui, leur manque total de principes les rendant des instrumens toujours prêts à obéir à ses volontés. Indifférens aux suites de leur condescendance, ils ne cherchaient qu'à jouir des douceurs du pouvoir, et dans leur insensibilité ils achevaient la destruction de la liberté constitutionnelle.

Envers ses domestiques, le roi était inconstant, capricieux et plein de violence; il était sordide et mesquin dans des bagatelles. Quant à sa femme, quoique ses intentions à son égard pussent être fort bonnes, il est certain, que dès les premiers temps de son mariage, il sut la rendre très-malheureuse. On a assuré à l'au-

teur, pendant son séjour en Suède, que, le soir même de ses noces, le roi ordonna à la reine de lire à haute voix dans une bible allemande le premier chapitre du livre d'Esther, et qu'il lui dit, avec plus de franchise que de douceur, qu'elle devait se préparer à lui obéir ponctuellement, vu qu'il était résolu, comme Assuérus, d'être le maître dans sa maison.

Brillante de santé et de jeunesse, l'aimable princesse se fit aimer de tous ceux qui l'approchaient, par la grâce répandue dans ses manières et par sa gaîté inaltérable. Elle traitait les dames de sa cour comme ses égales; leurs filles devenaient les compagnes de ses jeux; mais ces jeux n'avaient rien de hardi ni d'impétueux : c'était la plus innocente gaîté, le plus attrayant enjouement. Son cœur, plein de douceur et de bonté, soupirait après un bonheur qui n'est connu que des âmes qui s'entendent; et quoiqu'elle ne fût pas heureuse, elle avait assez de générosité pour s'efforcer de rendre tous ceux qui l'entouraient heureux et contens.

Gustave s'imagina un jour que le roi Assuérus n'avait jamais permis, soit à Vasthi, soit à Esther, de rire et de montrer de la gaîté. Il jugea aussi que puisque son épouse n'avait point

ter à sa flotte la nouvelle de la conclusion de la paix.

« Dans ce dernier combat, les Suédois firent sur les Russes environ deux mille prisonniers. Le prince de Nassau est un officier très-brave, mais très-malheureux ; l'amiral Tschitschikoff, à une bravoure égale joint un bonheur bien plus grand ; les opinions sont partagées sur ses talens.

« Cette campagne fortunée a assuré la supériorité des Russes dans la mer Baltique. Plus d'un siècle s'écoulera avant que les Suédois puissent de nouveau la leur disputer. Les Russes la conserveront même toujours, si leurs flottes sont conduites par de bons officiers. » AT.

(Nous prévenus nos lecteurs que nous avons considérablement abrégé cette note, de laquelle nous avons conservé les traits les plus intéressans.)

Page 88.

(9) De la cour de Russie.

Dans un moment où le commerce éprouvait une détresse générale, le baron Sutherland, quoique possédant un actif considérable, avait vu chanceler son crédit par l'effet des énormes faillites qui se déclaraient dans toutes les places

de l'Europe. L'impératrice Catherine, ayant appris l'embarras où il se trouvait, et craignant que le crédit de ses marchands ne souffrît si la maison du baron manquait; ayant reçu d'ailleurs les assurances les plus positives de sa solidité, ordonna à ses ministres, en Angleterre, en Hollande et en France, de racheter toutes ses acceptations. Cette mesure le sauva, et au bout d'un assez court espace de temps il remit à sa bienfaitrice tout ce qu'elle avait avancé pour lui. Le baron possédait un chien que l'impératrice trouva superbe : il le présenta à Sa Majesté, qui daigna l'accepter. La bonne chère, à laquelle le pauvre animal n'était pas accoutumé, lui coûta la vie; il mourut d'indigestion. L'impératrice, *affligée*, dit à l'un de ses officiers : « Allez prendre *Sutherland*; faites-le *écorcher* et *empailler.* » Croyant obéir aux ordres de sa maîtresse, l'officier se rendit à la maison du baron, et, de l'air le plus accablé, il lui fit part de la terrible commission qu'il avait reçue. Quoique assuré de la faveur de Catherine, le baron fut un peu *embarrassé*: car il n'ignorait pas que si l'impératrice avait réellement l'intention de le faire *écorcher* et *empailler*, rien ne pourrait changer son sort. Il persuada néanmoins à l'officier de lui

accorder un sursis, jusqu'à ce qu'il eût vu Sa Majesté. Le banquier, tremblant, se fit annoncer et fut introduit sur-le-champ. L'impératrice ayant appris ce singulier quiproquo, en rit de tout son cœur, et dissipa la frayeur du baron en lui apprenant que le chien qu'elle avait reçu de lui, et qu'elle avait appelé Sutherland, était mort, et que c'était cet animal qu'elle voulait faire *écorcher* et *empailler*. A.

Page 98.

(10) Une triple couronne.

Feu M. Guillaume-Auguste Miles, auteur des *Lettres au prince de Galles*, etc., était à cette époque intimement et confidentiellement lié avec le marquis de La Fayette, M. de Chauvelin, et autres personnages remarquables de la France. Il était aussi l'*ami confidentiel* et le *correspondant politique* du Très-Honorable GUILLAUME PITT. Or, dans une lettre que M. Miles écrivit à l'auteur de cet ouvrage, au mois de novembre 1809, il l'assura que l'électeur de Hanovre avait pris part au traité de Pilnitz et à toutes les intrigues qui se fomentaient sous les

auspices de Gustave III. Il ajouta que M. Pitt avait pris la résolution de conserver une neutralité armée, et de ne se mêler en rien des affaires de la France. « Mais, » dit M. Miles, « le roi « était personnellement porté à la guerre, et la « reine, qui régnait plutôt que le roi, eut une « grande part à cette mesure impolitique et rui- « neuse. Les grands propriétaires des bourgs, « soit Whigs ou Tories, étaient alarmés de l'es- « prit républicain qui régnait en Angleterre, et « désiraient la guerre. M. Pitt était ambitieux : « l'amour du pouvoir était plus fort dans son « âme que l'attachement aux principes par les- « quels il avait commencé sa réputation d'homme « d'Etat. Il avait à fournir aux dépenses d'un frère, « pair du royaume, sans fortune et prodigue. En « un mot, M. Pitt devait choisir entre la retraite « ou la guerre avec la France. Il n'y avait aucun « parti sur le secours duquel il pût compter, et « il se soumit à ce que l'on exigeait de lui. » M. Miles a laissé dans ses papiers plusieurs pièces relatives aux sources de la première guerre révolutionnaire. Il avait aussi écrit une histoire de cette guerre, et probablement aussi de celle de 1803. Si jamais ces manuscrits sont publiés, on aura la certitude que ces anecdotes, soit

que l'on y ajoute foi ou non, viennent de M. Miles. A.

Page 99.

(11) Se refroidirent.

Quand la dépêche par laquelle Louis XVI annonçait à Gustave III qu'il avait accepté la constitution fut remise au roi de Suède, celui-ci n'en voulut pas même rompre le cachet, ce qui prouve évidemment la fausseté du roi de France, puisqu'il n'est pas probable que Gustave eût ainsi insulté Louis, si cette conduite n'avait pas été convenue d'avance. L'éditeur de l'*Annual Register*, T. XXXIV, p. 57, attribue cette conduite de Gustave à l'influence de l'impératrice de Russie. A.

L'éditeur de l'*Annual Register* en a probablement mieux jugé que M. Brown : c'est qu'il ne s'est pas laissé aveugler par la passion. L'homme qui peut accuser Louis XVI de fausseté n'inspire aucune confiance dans sa propre sincérité. T.

Page 111.

(12) Que ses ennemis lui tendaient.

La famille de Bjelke est une des plus an-

ciennes de la Suède, et elle est originaire du pays. Summila Bjelka a été la seconde épouse de Jean III, fils puîné de Gustave Ier. A.

Page 131.

(13) Ecrit par Ankarstroem.

Copie d'une pièce que l'on a fait circuler dans le temps à Stockholm, au sujet de la confession de Jean-Jacques Ankarstroem.

« Lors de mon premier interrogatoire, à la chambre de police, on me demanda si j'avais écrit ou si j'avais eu connaissance d'une lettre anonyme adressée au roi, la veille du funeste bal masqué, laquelle lettre était de la teneur suivante : *Il est vrai que je suis mécontent de votre gouvernement, mais je ne saurais approuver l'abominable projet qui doit être exécuté cette nuit au bal masqué ; je vous prie donc de n'y pas aller. On l'avait d'abord fixé pour la semaine passée, mais le bal ayant été différé, on s'est décidé pour cette nuit.* Je niai, malgré les apparences, tant à la chambre de police que, plus tard, devant le hoff-ratt, d'avoir

eu aucun complice dans le crime que j'avais commis. Mais lundi dernier, ayant été conduit devant Lillesparre (chef de la police), pour y être de nouveau interrogé, l'on m'apprit que l'écrivain de la lettre était arrêté. On me montra aussi quelques lettres que j'avais écrites au comte de Horn, ainsi qu'un coutelas que le comte avait emprunté, et quelques autres objets qu'il avait découverts : je les reconnus. On m'informa plus tard que le comte était arrêté, et que l'on avait fait des recherches dans sa maison. C'est ce qui me fit penser qu'il avait tout avoué. Si ce n'est pas lui, tout a donc été trahi par l'*infâme* auteur de la lettre anonyme. Je dis *infâme*, car s'il avait agi avec franchise, il nous aurait dissuadés d'une pareille mesure, et ne l'aurait pas dévoilée sans y être forcé. Ces diverses raisons me persuadèrent qu'il serait désormais inutile de rien déguiser. Je vais donc déclarer sans détour les motifs que j'ai eus pour commettre une action si criminelle.

« Dans l'année 1789, quand on permit la publication d'infâmes pasquinades contre l'armée et ses officiers, la violence avec laquelle le roi en usa envers les membres de la Diète et plusieurs autres de ses sujets, ne put manquer d'exciter

l'indignation de tous les Suédois que leur intérêt personnel n'avait pas endurcis. Ces actes excitèrent donc de grands murmures. L'*acte de sûreté* (fœrsækrings act), qui suivit, anéantit tous les articles de la constitution de 1772, qui tendaient à limiter le pouvoir du roi. Indépendamment du revenu de la couronne, le roi recevait à chaque Diète de l'argent de ses sujets; ce qui n'empêcha pas qu'à celle-ci l'on ne présentât une dette énorme que le roi avait contractée, et dont il demandait le paiement. Ayant découvert par l'expérience que, malgré les infâmes moyens dont il se servait, le maréchal de la Diète ne pouvait obtenir des nobles une concession d'impôts pour un période illimité, le roi se rendit lui-même à la chambre de la noblesse, afin d'obtenir son consentement au paiement de ses dettes. Il s'y fit accompagner par une populace effrénée, qui avait d'abord été régalée, aux dépens du roi, de vin et de liqueurs fortes, et qui ensuite remplit les rues de bruit et de tumulte. La foule se précipita dans l'hôtel, à l'arrivée du roi, et l'on eut bien de la peine à l'empêcher de pénétrer au sein même de l'assemblée. La demande du roi fut accordée à une faible majorité; plusieurs membres demandè-

rent l'appel nominal, mais le parti de la cour considéra l'affaire comme décidée. Plus tard, quelques-uns des membres de la Diète furent renfermés en différens châteaux, sans que personne en pût découvrir la raison. Quant à ceux qui furent relâchés, leur mise en liberté fut accordée comme une faveur que l'on conférait à la noblesse en général, et à chacun d'eux en particulier. Telle fut la conduite du roi, après qu'il eut déjà commis le plus grand crime, par la violation de la constitution, c'est-à-dire en entreprenant une guerre sans le consentement des Etats, et sans motif suffisant. Toutes ces choses ne pouvaient manquer de causer beaucoup d'inquiétude dans le public, et de faire naître des sentimens d'inimitié envers celui qui les commettait, dans les cœurs de tous ceux qui étaient attachés à la sûreté et à la liberté de leurs concitoyens. Ce qui les rendait plus odieuses encore, c'était qu'elles provenaient d'un roi respecté et estimé, *à cause de la nation qui le nourrit* : car un roi n'est par lui-même *qu'un pécheur;* mais la nation met en lui sa confiance, afin qu'il fasse respecter les lois, la liberté, la sûreté, et qu'il prenne soin par conséquent que les affaires de l'Etat soient

bien conduites, dans les intervalles où les représentans de la nation ne sont pas assemblés. Le roi ayant ainsi manqué à tous les devoirs de sa place, il n'y eut personne qui ne se livrât aux plus tristes réflexions. Quant à moi, l'affection que je portais au roi en fut tout-à-fait détruite. Ma haine augmenta encore en voyant un si grand nombre de mes concitoyens condamnés à une mort funeste, plutôt par des *meurtres* que par des combats, tandis que, d'un autre côté, ils étaient opprimés par des subsides et des taxes insupportables, et ruinés par le *papier-monnaie*. Tous ces sacrifices n'avaient pour but que d'obtenir ce que le roi appelait *une paix glorieuse*. Des voyages coûteux et inutiles furent entrepris dans les pays étrangers, et consumèrent d'immenses trésors. Des emprunts ruineux attestèrent l'embarras du trésor. Quand par ces actes de folie et de profusion nous fûmes réduits à la plus triste situation, une Diète fut convoquée à une époque si rapprochée que les élections et les voyages dûrent se faire avec une précipitation qu'aucune nécessité ne justifiait. Le roi prit en outre des moyens pour empêcher que les personnes indépendantes et instruites n'assistassent à la Diète, en l'indiquant pour

un lieu très-éloigné, afin d'effrayer les membres indépendans par l'idée des dépenses et de l'embarras qu'elle leur occasionerait.

« Ces considérations m'ont fait faire malgré moi les réflexions suivantes. *Peut-il être roi* du pays, celui qui s'est montré capable de violer le serment qu'il a prêté au peuple, serment par lequel il s'est engagé à observer, à maintenir et à prendre pour règle de son gouvernement la constitution de 1772, qu'il a imaginée lui-même et que la nation a acceptée sans y faire de changemens? N'a-t-il pas, en la violant, privé la nation de sa sauve-garde? Mon esprit m'a répondu qu'il ne pouvait être roi. *Je suis convaincu, par toutes les lois humaines ou divines, que le meurtrier, le sacrilége, celui qui viola les lois ne saurait être notre roi!* Dès que le roi a violé son serment et la convention qu'il a faite en une occasion, *tout le reste du contrat doit cesser.* Le peuple a juré que si le roi gouvernait d'après la constitution, il le regarderait et le recevrait comme son roi, et qu'il lui serait fidèle. Un article de la constitution de 1772 renferme les paroles suivantes: « Qui-« conque tentera de changer ou de renverser « cette loi fondamentale sera regardé comme

« un ennemi de son pays. » Or quand le roi donna l'acte de sûreté, et quand il gouverna d'après cet acte, et non d'après la constitution de 1772, le roi s'avoua l'ennemi de son peuple et de son royaume : *il est donc leur ennemi.* Il est en outre du devoir de tout membre de la société de défendre, autant qu'il lui est possible, ses concitoyens contre ceux qui cherchent à faire violence à leurs personnes et à leurs propriétés. D'un autre côté, quand il n'y a point de remède légal, aucun moyen d'appeler en justice et de punir par l'action de la loi, il doit être permis d'opposer la violence à la violence. Ce furent ces réflexions qui me firent prendre, peu de temps après Noël, la résolution de *tuer le roi.* Je ne me suis confié à personne et je n'ai formé aucun plan. Je me suis pourtant souvent demandé s'il ne serait pas possible de persuader le roi, par la voie de la douceur, à gouverner conformément aux lois et à la justice. Ce qui m'a enlevé cet espoir, c'est que pour faire réussir un plan de ce genre, il aurait été nécessaire d'en faire la confidence à un grand nombre de personnes. Le projet se serait infailliblement éventé, et, sans faire aucun bien, nous nous serions trouvés dans la malheu-

reuse position des officiers finlandais. Rien ne pouvait être plus affable que la conduite du roi envers des particuliers; mais quand on lui demandait quelque chose d'indispensable au service public, ou que l'on insistait sur la nécessité de quelque mesure de ce genre, il se fâchait : car il prétendait que sa volonté et son bon plaisir devaient être la règle de tout ce qui se faisait, quelque nuisible que ce pût être à la nation. Telle a été la conduite qu'il a, selon moi, tenue depuis 1789. Pour toutes ces raisons, j'ai pensé que je devais risquer ma vie pour le bien public. Je ne mettais aucun prix à une misérable existence que je pouvais traîner peut-être dix ans encore, tandis qu'en la sacrifiant, je pouvais faire le bonheur d'une nation. Mes propres malheurs, qui eurent lieu à la fin de 1790 et en 1791, joints à ces réflexions et aux vœux que je formais pour le bonheur public, me firent résoudre à me dévouer plutôt que de souffrir inutilement une triste existence, et de contempler mon pays accablé de calamités sans nombre, causées par un despote coupable et intéressé. Ce fut là ce qui rendit mon cœur, d'ailleurs si tendre, insensible à l'horreur d'une action si épouvantable. » A.

Page 149.

(14) L'assassin de son frère.

Le bruit courut assez généralement en Suède à cette époque que le régent avait eu autant de part à la conspiration que l'assassin lui-même; mais ce bruit dut son origine aux manœuvres du général baron d'Armfelt et de ses partisans. L'auteur du présent ouvrage a résidé plus d'une année en Suède, et n'a jamais trouvé une seule personne bien instruite qui partageât cette opinion. Si le duc avait en effet conspiré contre son frère, qui est-ce qui l'aurait empêché de s'emparer de la couronne ? M. Lewis Goldsmith a affirmé le fait dans les termes les moins mesurés : il s'est peut-être laissé égarer par les bruits répandus par cet exécrable traître, le baron d'Armfelt. A.

Page 149.

(15) Le Smedjesgaard.

L'auteur visita cette prison le 9 juillet 1808, accompagné du chevalier Bengt-Geyer de Roes-

trand. La chambre des criminels est petite; de chaque côté règne un lit de camp. Il s'y trouvait, à l'époque de la visite de l'auteur, trente à quarante prisonniers, dont un seul portait des fers; il y avait été mis pour sa mauvaise conduite dans la prison. Les prisonniers étaient presque tous au-dessous de quarante ans; ils avaient le teint plombé, l'air maladif. Au-dessus de la chambre des criminels, il y en a d'autres plus petites, assez bien meublées, et d'où l'on découvre une belle vue du lac de Clara, de Sodermalm et d'une partie de Stockholm. Ces chambres sont destinées aux prisonniers pour dettes. Une chambre semblable à celle des criminels, mais deux fois aussi grande, est consacrée aux femmes : il n'y en avait que deux dans la prison; l'une tricotait, l'autre était couchée sur un petit matelas. La chapelle est d'une tristesse remarquable; elle a peu d'ornemens, et ils sont de mauvais goût. L'auteur demanda à voir la chambre où le régicide Ankarstroem avait été enfermé. On la lui montra. Elle est au rez-de-chaussée, à droite en entrant. Les prisonniers paraissaient en général souffrans : le régime intérieur de la prison avait grand besoin d'amélioration. AT.

Page 154.

(16) Au lieu d'exécution ordinaire.

La potence appartenant au tribunal criminel de Stockholm est un édifice permanent, formé de trois colonnes placées en triangle et réunies au sommet par d'épaisses barres de fer auxquelles on suspend les criminels. Cette construction est entourée d'une muraille; située au milieu de rochers et d'arbres très-élevés, elle a une apparence très-lugubre. Plusieurs chaumières sont construites non loin du gibet. Une femme âgée, qui habitait une de ces chaumières, dit à l'auteur, en 1808, qu'elle se rappelait fort bien d'y avoir vu exposé le corps d'Ankarstroem, et que même depuis ce temps, son âme était souvent revenue et s'était promenée autour des murs de l'enceinte. A.

Page 154.

(17) Cloué au-dessous.

Le lendemain de l'exécution d'Ankarstroem, les murs des divers édifices de Stockholm furent

couverts d'écriteaux ou de sentences morales tracées avec de la craie. Un grand placard attaché au-dessus de la main portait ces mots : « Bienheureuse la main qui a sauvé la patrie ! »

Voici un extrait de la sentence prononcée contre les personnes convaincues d'avoir pris part à la conspiration contre Gustave III.

Les comte Claes Fredericksen-Horn et Louis Ribbing furent condamnés à être dégradés de noblesse, déclarés infâmes, à avoir la main droite coupée, puis à être décapités et écartelés ;

Le lieutenant-colonel Charles Pontus Lillehorn et le baron Charles Ehrensward furent condamnés à être déclarés infâmes, à perdre la noblesse et à être décapités ;

Jacques von Engerstroem, à perdre la noblesse, son ordre de chevalerie et sa place, et à une détention perpétuelle dans une forteresse ;

Le major Christophe von Hermansdorff, à perdre son grade et à un emprisonnement d'un an ;

Le magistrat Nordell ne fut pas jugé ;

Le baron Pechlin fut condamné à être détenu à Marstrand, et à écouter les exhortations du clergé, pour qu'il confessât son crime.

« Tandis qu'au lit de mort de Sa Majesté,

nous nous entretenions avec elle au sujet du malheur qui venait de lui arriver, Sa Majesté, dont le cœur plein de tendresse a toujours pris plaisir à pardonner, a daigné déclarer que l'idée du châtiment réservé aux coupables, quoiqu'ils l'eussent à tous égards mérité, l'affligeait plus encore que ses propres souffrances. Elle ajouta qu'elle ne serait délivrée des pensées cruelles qui la tourmentaient que quand nous lui aurions juré, par notre amour fraternel et foi de prince, que nous exécuterions de tout point sa dernière prière, laquelle était d'épargner la vie de ces sujets malheureux qui avaient si indignement manqué au devoir de la fidélité. Emu jusqu'aux larmes par cette tendre sollicitude, nous nous permîmes néanmoins de faire quelques observations, et nous représentâmes à Sa Majesté que les lois divines et humaines se réunissaient pour ne pas permettre qu'un crime aussi atroce échappât à la punition qu'il avait méritée, et que d'ailleurs l'honneur du nom suédois et la sûreté publique y étaient également intéressés. Sa feue Majesté, fort émue de ces justes réflexions, déclara avec douleur que si les rigoureuses lois de la justice exigeaient le sang pour le sang; si son intercession ne suffisait pas, quoiqu'elle fût l'indi-

vidu le plus intéressé, et si d'après cela le coupable qui avait eu le malheur de porter la main sur sa personne, ne pouvait en aucun cas échapper au trépas, elle insistait du moins pour que la mort de ce coupable fût la seule que la sienne occasionât; voulant que la vie fût accordée à tous ceux qui étaient accusés ou qui seraient convaincus d'avoir participé à ce crime, sans égard à leur nombre, qu'à cette époque il n'avait pas encore été possible de découvrir avec certitude. Sa Majesté ajouta finalement que ce n'était pas seulement une prière qu'elle nous faisait, comme un frère, mais encore un ordre qu'elle nous donnait, comme étant notre roi, vu que rien ne pouvait le priver du droit de faire grâce tant qu'elle conservait l'existence. Elle exigea en même temps de notre part les assurances les plus solennelles et les promesses les plus sacrées, et nous ne crûmes pas devoir plus longtemps les lui refuser. Cet entretien remarquable et touchant, qui place dans le jour le plus avantageux la générosité et le cœur de Gustave III, et qui lui fait même plus d'honneur que la victoire de Svensksund, sera la base sur laquelle nous fonderons notre gracieuse résolution et notre volonté. En qualité de chrétien, de sujet, de frère,

d'homme, nous ne pouvons ni ne devons manquer aux derniers commandemens d'un monarque mourant. Il avait un droit incontestable à faire grâce dans sa propre offense. Tant qu'il a été de ce monde, sa volonté a été notre loi, et nul n'aura le droit de reprocher à son frère de l'avoir trompé sur le lit de mort.

« Nous déclarons donc que, vu les raisons ci-dessus mentionnées, et à cause d'elles seulement, la peine capitale, si justement méritée, et qui a déjà été prononcée par le Swea-Hoff-Ratt contre les ci-devant comtes Claes Fredericksen-Horn et Adolphe-Louis Ribbing, et contre le lieutenant-colonel Pontus Lillehorn et le baron Charles-Frédéric Ehrensward, sera commuée en un bannissement perpétuel, avec perte de la noblesse et de tous les autres priviléges de citoyen; ils seront conduits immédiatement hors des limites de leur patrie qu'ils ont si grièvement offensée, sans qu'il puisse leur rester aucun espoir d'y jamais rentrer : car nous leur défendons en même temps, sous peine de la mort que nous leur remettons, de jamais nous adresser aucune pétition à cet effet. Nous laissons au repentir et à leur conscience le soin de compléter leur châtiment, et nous sommes persuadés

que les reproches qu'ils se feront intérieurement, et la vie coupable qu'ils traîneront, seront pour eux un fardeau bien plus pénible que la mort même. Nous nous empressons aussi de les bannir, afin d'effacer, s'il est possible, par là le souvenir du crime inouï qu'ils ont commis, tandis que leur emprisonnement dans des châteaux forts, situés dans le royaume, ne servirait qu'à renouveler de la manière la plus sensible la mémoire d'un malheur déjà si affreux par lui-même. Que ces criminels sortent donc sur-le-champ et pour jamais des limites de la Suède, dont ils ont détruit la paix et le bonheur, et que, pour mettre le comble à leurs crimes et à leurs souffrances, ils apprennent que c'est le roi contre lequel ils ont osé conspirer, qui, en mourant, leur a rendu la vie qu'ils lui ont ôtée, et a recompensé ainsi le mal par le bien !

« Quant aux autres complices de cette trahison, les dernières volontés de Sa feue Majesté ne nous autorisant pas à mitiger la rigueur de leur arrêt, et n'osant, dans un cas de cette nature, prendre sur nous de suivre notre penchant naturel pour la clémence, nous confirmons la sentence définitive de la cour suprême qui vient de nous être lue, et en conséquence

de ce, le conseiller de la chancellerie J. von Engerstroem sera privé de sa charge, et emprisonné pour trois ans; le major Hermansdorff perdra son grade et sera emprisonné pour un an; le secrétaire du roi von Engerstroem sera suspendu de sa charge au collége de la chancellerie pendant un an; le baron Pechlin (général-major) sera emprisonné durant notre bon plaisir, ou jusqu'à ce qu'il ait confessé son crime; mais le magistrat Nordell, en vertu de l'arrêt du tribunal royal et de la cour suprême, est pleinement acquitté.

« En même temps, Son Altesse Royale a daigné ordonner que le ci-devant conseiller de la Chancellerie, von Engerstroem, fût confiné dans le château de Waxholm; le ci-devant major von Hermandorff dans le château de Malmœ; et le général-major, baron Pechlin, dans le château de Warborg.

« Signé par N. Jannson, Fréd. Sparr (chancelier), G. A. Reuterholm, J. Rogberg, Charles Ulner, Charles Wachtmeister, A. F. Kurk, E. Ruuth.

« Au bas « que ceci soit expédié », au palais de Drottningholm, ce 15 août 1792, pendant la minorité de notre très-gracieux roi et maître.

« Charles. » A. T.

Page 155.

(18) De l'avoir obtenue.

L'idée en vertu de laquelle Ankarstroem se persuadait qu'il pouvait expier son crime par la pénitence et par la prière, n'était ni neuve ni particulière à lui. Cette opinion est généralement répandue en Suède, dans le peuple ; et, avant que la peine de mort pour le vol fût abolie, on voyait souvent des personnes *honnêtes et bien nées* voler, afin d'être mises à mort et d'assurer leur salut éternel par la pénitence, par la prière et par l'assistance du clergé. Cette étrange manière de sauver son âme était devenue si commune en Danemarck, que dans l'année 1765 ou 1766 une femme tua son enfant dans cette intention. Ce fut pour prévenir de pareils événemens, dans la suite, que Christiern VII ordonna que l'infanticide ne serait plus puni de mort, mais que les coupables seraient fouettées, marquées sur le front, et condamnées à une détention perpétuelle et aux travaux forcés. La peine du fouet devait encore être renouvelée à chaque anniversaire du jour où le crime avait été commis. A.

Page 156.

(19) Que les verges de l'exécuteur.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire observer à nos lecteurs la manière adroite et perfide dont l'auteur s'y prend pour inspirer de l'intérêt en faveur d'Ankarstroem, et même en quelque façon pour excuser son crime. M. Brown ne pouvait sans doute pas prendre ouvertement la défense d'un assassin et d'un régicide. Il a par conséquent exprimé, en plusieurs endroits de son ouvrage, une salutaire horreur pour l'action d'Ankarstroem ; mais jamais il n'a dit un mot contre lui sans y ajouter un correctif. Tantôt les offenses qu'il avait reçues du roi étaient si graves, qu'entre particuliers elles auraient inévitablement dû se laver dans le sang; tantôt Ankarstroem était un patriote ardent qui voulait le bonheur de son pays, mais qui s'est laissé emporter un peu trop loin. Ici, l'auteur nous peint le sommeil d'Ankarstroem, la nuit de l'assassinat, comme on peindrait le sommeil du juste ; là, il nous le montre s'adressant à ses juges avec une douceur mêlée de fierté, comme ferait un innocent injustement accusé.

Enfin, la lâcheté de son crime n'a pas exclu en lui un sentiment d'honneur, puisque les reproches dont le peuple l'accable le touchent plus que le supplice qu'il endure. Le fait est qu'Ankarstroem était lâche, vindicatif, fanatique et, selon toute apparence, le vil instrument des révolutionnaires français qui accomplirent, par son moyen, le crime qu'ils avaient déjà tenté lors du séjour de Gustave à Aix-la-Chapelle. T.

Page 164.

(20) Leur authenticité.

L'histoire de la sorcière de Norrmalm a été racontée un peu différemment par M. le marquis de Bouillé. Ce seigneur était l'intime ami du roi et le dépositaire de ses secrets. Il n'hésite pas à dire dans ses Mémoires que si le roi découvrit le comte de Ribbing, ce fut en conséquence de la visite qu'il avait faite à une femme nommée Arvedsen, célèbre tireuse de cartes. A.

CHAPITRE III.

Page 168.

(21) Qui se sont occupés de cette partie.

L'auteur anglais fait ici une note d'une longueur démesurée pour critiquer les auteurs de sa nation qui ont écrit sur la Suède, et notamment Carr, Porter et l'Italien Acerbi. Le détail dans lequel il entre sur les bévues que contiennent ces ouvrages serait fastidieux pour nos lecteurs : néanmoins, comme ils sont connus en France, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de donner un petit extrait de la note de M. Brown.

Il commence par M. Acerbi, qui, selon lui, a pillé, sans aucun ménagement, l'ouvrage intitulé : *Caractères et Anecdotes de la cour de Suède*, tandis qu'il répandait, comme pour égayer son récit, les calomnies les plus atroces contre les familles distinguées auxquelles le colonel, maintenant général Skjoldebrand, l'avait présenté, et auprès desquelles il avait trouvé la

plus noble hospitalité. Nous passons sous silence plusieurs graves méfaits dont M. Brown accuse M Acerbi; car comme ils tiennent plus à son caractère d'homme qu'à son talent d'écrivain, nous ne nous croyons pas autorisés à les répéter. Plus bas, il cite quelques-unes des erreurs qu'il a commises; elles sont plus gaies. Ayant tiré ses notices géographiques de la Suède, d'un auteur nommé Tunelot, et ne sachant pas la différence qui existe entre un *tunn* suédois et une *tonne* anglaise, les quantités de beurre, de saumon et d'autres provisions qu'il indique, sont presque toujours vingt fois trop fortes. Toute la critique que son ouvrage renferme sur les académies, sur les théâtres de la Suède, sont tirées de Ristel et d'autres ouvrages. Dans un passage, il parle d'une chanteuse, madame Muller, dont il condamne la voix, la méthode et l'exécution; quelques pages plus loin, il décrit une actrice danoise, madame Walters, comme la plus mélodieuse et la plus parfaite des chanteuses. Il ignorait sans doute que madame Walters, après son mariage avec M. Muller, s'est appelée madame Muller. Il cite un palais magnifiquement meublé comme n'étant qu'un amas de ruines, tandis que le palais de Haga, dont

on n'a jamais fait que poser les fondemens, est, selon M. Acerbi, entièrement achevé. L'été des climats septentrionaux, déjà si court, se raccourcit encore sous sa plume. S'il faut l'en croire, le dégel ne commence qu'au mois de *juin*, et la *pluie* se déclare en septembre. Nous nous bornerons à ce petit nombre de traits sur M. Acerbi.

Les observations sur l'ouvrage de sir John Carr sont à peu près de la même importance. Il prétend avoir fait en poste treize à quatorze milles anglais par heure, ce que M. Brown assure n'avoir jamais été le cas en Suède, et nous le croyons volontiers. Son orthographe des noms propres est, selon M. Brown, très-vicieuse. Il dit que le piédestal de la statue de Gustave III est d'un seul bloc de porphyre, tandis qu'il est composé de plusieurs morceaux réunis. Il parle d'un manuscrit sur vélin, qui se trouve dans la bibliothèque du roi. Sir John Carr dit que ce manuscrit est sur de la peau d'âne, tandis qu'il est sur de la peau de veau. Nous croyons pouvoir épargner à nos lecteurs la suite de cette intéressant critique.

Sir Robert Kerr-Porter est en butte au courroux de M. Brown, pour avoir fait l'éloge de

Gustave IV; il y trouve la preuve d'une âme servile; cependant on peut voir dans le chapitre VI que le chevalier Edlercantz qui, selon M. Brown, *possedait de rares talens et des connaissances étendues*, n'épargne pas les louanges en parlant de ce roi. Pourquoi cette différence? Il nous semble que M. Brown avait le droit de dire son avis sur ce qui se passait en Suède; mais qu'il n'aurait pas dû oublier qu'il était étranger, et prendre un peu moins de part aux affaires intérieures de ce royaume.

Les ouvrages de MM. Thomson et James étant moins connus des lecteurs français, nous ne répéterons point les observations de M. Brown, qui seraient non-seulement sans intérêt, mais encore presque inintelligibles. A.T.

Page 171.

(22) Dont M. Coxe a parlé.

Le même écrivain parle d'un autre ouvrage que Sergell avait composé. C'était, disait-il, une statue de Gustave IV, posant une couronne de laurier sur la tête de Gustave Adolphe le Grand. M. Brown ne se rappelle pas d'avoir vu cette

statue soit dans le palais, soit dans l'atelier de l'artiste. A.

Page 180.

(23) Par une torche.

Sir Robert Kerr-Porter a commis une erreur extraordinaire en critiquant ce superbe morceau. Il l'a condamné sans pitié, le prenant pour l'ouvrage de Larchevêque, tandis qu'il a fait le plus grand éloge du maître-autel, qui est réellement de ce statuaire, et qu'il a attribué à Sergell. Qu'il y a peu d'artistes qui savent juger les ouvrages des hommes d'un génie supérieur au leur! Sir Robert Kerr-Porter avait l'esprit libéral, et ne manquait point de générosité. Les gens de l'art sur lesquels il portait un jugement précipité, jouissent l'un et l'autre d'une réputation méritée; en voulant déprécier Larchevêque, il n'a fait que mettre au jour sa propre ignorance. A.

CHAPITRE IV.

Page 188.

(24) Pour gouverneur du jeune prince.

Ce fut un des ancêtres de ce seigneur qui sauva la vie de Gustave, fils d'Eric XIV, que son oncle le roi Jean avait voulu faire assassiner dans son enfance. Ce prince naquit en 1568, peu de mois avant la déposition de son infortuné père, qui, par amour pour lui et pour sa mère, l'avait fait, malgré son jeune âge, déclarer son successeur. Quand le roi déposé fut envoyé à Abo pour y être renfermé, Gustave fut enlevé à sa mère désespérée; on l'enchaîna, on le mit dans un sac de cuir, et son oncle ordonna de le jeter dans le lac Malar, non loin du palais où il avait vu le jour. Un officier attaché à la cour fut chargé de ce meurtre abominable. Il partit avant le jour pour exécuter les ordres du roi; mais un seigneur nommé Sparre l'ayant aperçu, et lui ayant fait plusieurs questions, il avoua que le sac qu'il portait renfermait l'héri-

tier de la couronne de Suède. Le jeune prince ayant été sauvé de cette manière, les amis et les adhérens de son père le firent secrètement sortir de Suède. Il fut élevé dans les pays étrangers, mais il ne tarda pas à se distinguer par ses talens, par ses connaissances et par son amabilité. M. Coxe fait, dans le IV[e] volume de son ouvrage, un récit touchant des malheurs d'Eric XIV et de son fils. A.

Page 188.

(25) D'aller en Finlande.

Parmi les manuscrits qui se conservaient autrefois dans la bibliothèque de Drottningholm, se trouvait un journal de ce voyage en Finlande, qui eut lieu l'an 1787, journal écrit par le prince royal. Il n'avait, à cette époque, que neuf ans. L'auteur ayant demandé à voir ce journal, *le wachtmeister* (gardien), lui dit que le roi l'avait fait porter dans sa bibliothèque. Il est très-possible que le prince l'ait écrit; mais il est certain que M. de Rosenstein l'avait composé. A.

Page 190.

(26) Le comte de Bonde.

La noble famille de Bonde est une des plus

anciennes et des plus illustres de la Suède. Selon M. Ristel, elle a produit cinq rois et quinze sénateurs. C'est dans l'hôtel du chef de cette famille que se tenait, en 1808, la grande assemblée ou Stora Societet de Stockholm. La comtesse était une très-belle femme : quant au comte, la chronique scandaleuse répandait sur lui des choses étranges, et auxquelles il vaut mieux ne pas ajouter foi, par respect pour la nature humaine. A.

Page 200.

(27) Pour lequel il avait été jugé.

La place où le pilori est situé est à Normalm, et s'appelle *Hot-Torget*. Au sommet de la colonne est une statue grossièrement sculptée, représentant la Justice. Elle a les yeux bandés, et tient en main les attributs ordinaires de cette déesse. C'est là que sont attachés la chaîne et l'anneau décrits dans le texte. Les noms des personnes convaincues de crimes infâmes qui ont été exposées dans ce lieu, ou condamnées à l'exil, sont inscrits sur une planche et suspendus à cette colonne. Gustave III y fit placer, en 1789, le nom de Sprengporten. Il y resta jusqu'en 1808. Celui d'Armfelt, placé en 1792,

fut enlevé en 1796 par Gustave IV. Un seigneur suédois dit à l'auteur que si le jeune roi avait osé, il aurait remplacé le nom de son favori par celui du régent. Quand une personne est punie par le carcan, pour fraude ou pour escroquerie, on y attache aussi son nom, avec la date du jour où elle a été exposée, le collier de fer au col. A.

Page 220.

(28) Le grand-duc Paul à Gatschina.

Les personnes qui avaient des liaisons intimes avec la cour, au printemps de 1808, assuraient que l'aversion que Catherine II témoignait au grand-duc Paul venait de ce qu'il n'était pas son fils. Le fils de Catherine, ajoutait-on, était mort depuis long-temps de la petite-vérole; mais on avait caché cette circonstance, et l'on avait substitué à sa place un enfant tiré d'une maison de charité. Dans la salle de l'anatomie de l'Académie de Saint-Pétersbourg, on conservait les restes d'un meurtrier dont le crâne et les traits offraient une grande ressemblance avec ceux de l'empereur Paul. Tels étaient les contes qui couraient dans le public, en Suède, pendant que ce royaume était en guerre avec la Russie. Il en

est dans ces occasions comme dans les grandes élections en Angleterre; on recherche toutes les taches qui peuvent souiller, depuis des siècles, les familles des candidats, et on les publie pour faire tort à ses rivaux. A.

CHAPITRE V.

Page 243.

(29) Le 18 avril 1807.

La conduite militaire de Gustave excita à la fois la dérision et le mépris. Si la lâcheté est une maladie, celui qui en est affligé ne devrait jamais vouloir singer le héros. L'infortuné monarque, dont nous écrivons les mémoires, avait cette faiblesse à un haut degré, et son humeur était si vive, tandis que son jugement était si défectueux, que le général comte d'Essen lui dit un jour : « Sire, il faut que je quitte mon poste : il est « impossible à un honnête homme de vous « servir. » A.

Page 252.

(30) A M. Edouard Thornton.

On rapportait généralement, dans la haute

société de Stockholm, qu'un des proches parens de ce gentilhomme reçut quarante mille livres sterling de la caisse du service secret, pour avoir procuré aux ministres une copie des articles secrets du traité de Tilsitt. Au mois d'octobre 1808, M. Brown ayant demandé à M. Perceval pourquoi l'on n'avait pas envoyé à Stockholm une personne d'un plus grand mérite, ce ministre répondit : « Le ministère ne peut pas toujours nommer ceux qu'il voudrait. » Cet aveu est précieux pour démontrer les effets du crédit des bourgs A.

Page 253.

(31) Aux regards du public.

Cette statue a onze pieds de haut. L'inscription que l'on dit avoir été écrite par Gustave III, est en langue suédoise ; la voici avec la traduction en regard :

AT	Au
K. GUSTAF III	Roi Gustave III
LAGTIFTARE	Législateur
SEGEERWINARE	Vainqueur
FREDENS ATERSTELLARE	Pacificateur
AF	Par
STOCKHOLMS BORGERSCHAP	La Bourgeoisie de Stockholm
1790	1790

CHAPITRE VI.

Page 265.

(32) Des Russes ou des Français.

La doctrine par laquelle on a essayé de défendre le bombardement de Copenhague et la prise de la flotte danoise, peut être regardée comme propre à sanctionner les aggressions les plus cruelles et les moins motivées ; elle est faite pour remplir de l'inquiétude la plus sérieuse toutes les cours inférieures de l'Europe. Sous la protection de cette doctrine, toute grande puissance peut, au milieu de la plus profonde paix, tomber sur la capitale de sa voisine plus faible, et donner pour excuse qu'elle ne croyait pas le possesseur assez fort pour résister, en cas d'invasion, aux forces d'un ennemi supérieur. Ainsi l'Autriche pourrait s'emparer de l'Italie, pour l'empêcher de tomber dans les mains des Français; la Prusse occuperait de nouveau le Hanovre, de peur que la Russie n'en prît possession; et la Russie exigerait peut-être, en cas de guerre avec l'Angleterre, l'occupation militaire de la

Suède, de la Norwége, et du Danemarck, afin que leurs ports ne servissent pas de retraite à la marine de la Grande-Bretagne, qui de là pourrait envahir la Russie. C'est en vertu d'un pareil droit que les Etats-Unis se sont emparés de la Floride occidentale et de l'île d'Amélie. Le jour n'est peut-être pas éloigné où les Etats-Unis ou bien la Russie voudront, sous un semblable prétexte, occuper la Sicile, Minorque et les Açores. A.

Page 266.

(33) Entre la Russie et le Danemarck.

Thomson dit, page 121 de son *Voyage en Suède,* que tous les gentilshommes suédois avec lesquels il s'entretint à ce sujet paraissaient convaincus qu'à l'entrevue d'Erfurt, Buonaparte et l'empereur de Russie avaient décidé que la Suède serait partagée entre la Russie et le Danemarck, et que la rivière de Motala avec la chaîne de montagnes, qui de ses bords se dirige vers le Nord, devaient servir de limites aux terres des deux monarques. A.

Page 284.

(34) Parvenu d'autre part.

Feu M. William-Auguste Miles a écrit, vers la fin de 1809, une lettre à M. Brown, dans laquelle il déclara que, dès l'année 1792, il savait que le prince royal de Suède n'était pas le fils de Gustave III, et qu'il avait communiqué cette circonstance ainsi que la source d'où il l'avait apprise, au très-honorable M. William Pitt. M. Miles est mort à Paris, dans l'année 1807. C'était un homme de beaucoup de talent, et qui possédait des connaissances étendues sur la politique et les événemens des derniers temps; connaissances que lui avaient procurées ses liaisons avec les hommes d'Etat et les gens de lettres. Il a laissé, en manuscrit, une histoire des guerres de la révolution. Cet ouvrage renferme, selon toute apparence, la confirmation de ce qui précède. M. Miles dit qu'il en avait fait part au comte de Moira et à plusieurs autres personnages distingués. A.

Page 285.

(35) A cette époque.

Extrait d'un ouvrage publié à Stockholm, pour justifier la déposition de Gustave-Adolphe IV.

Si chacun est obligé de reconnaître que le but de tout gouvernement doit être le bonheur et la prospérité des gouvernés, il est évident par la même raison que quand un gouvernement, par vice ou par incapacité, met en danger l'existence de la société, il ne répond plus dès ce moment au but de son institution. Dans ces malheureuses circonstances, le peuple n'a plus de choix : il faut qu'il renonce à la foi qu'il a jurée à l'oppresseur, ou bien qu'il cesse de prendre aucun intérêt au bien de son pays. Une conduite qui dans le cours ordinaire des événemens serait très-criminelle, devient alors le devoir le plus sacré. Ce qui, dans d'autres circonstances, devrait être regardé comme une violation des lois, se fait alors pour le maintien de ces lois elles-mêmes, qui, réunies à la forme du gouvernement, soutiennent l'existence de la so-

ciété. Par bonheur pour l'humanité, ces événemens sont rares, et l'on peut regarder Gustave IV Adolphe comme un exemple unique d'un roi qui, sans égard soit pour son honneur et son avantage personnel, soit pour la prospérité de son pays, n'a pas même cherché à se dissimuler les conséquences inévitables d'un système qui laissait tout à craindre et rien à espérer.

Tous ceux qui joignaient une connaissance intime des dispositions du roi à un jugement sûr de la situation politique de l'Europe, prévoyaient les malheurs qui sont arrivés. Dès lors, si une révolution avait eu lieu, la conviction de sa nécessité aurait justifié cette mesure aux yeux du peuple, qui n'aurait pas manqué de distinguer le patriotisme de l'ambition. L'amour pour leur roi est un sentiment aussi naturel aux Suédois que la haine d'une aristocratie corrompue et vénale. Les fautes personnelles du roi étaient en général attribuées à l'incapacité de ses ministres : les grandes erreurs politiques de Gustave IV Adolphe étaient peu connues du peuple suédois, vu que toutes les sources d'où il aurait pu tirer des informations sur la politique se trouvaient arrêtées. L'importation des livres et des

journaux étrangers était prohibée; le petit nombre de ceux qui entraient dans le royaume étaient examinés avec une grande sévérité. La liberté de la presse était anéantie. Par ces moyens et par d'autres semblables, l'opinion publique *se prononçait encore en faveur du roi*. Les pertes mêmes qui marquèrent le commencement de la guerre, au lieu de décourager le peuple, ne firent que l'enflammer davantage, ce qui fut bientôt démontré par les succès qu'obtinrent nos armées. Mais vers la fin de l'année 1808, l'opinion commença à changer. Toutes les forces de la nation avaient été appelées, et pour ainsi dire épuisées durant l'été : après ces efforts, on les laissa languir dans l'inaction, ou bien on ne les employa que dans les plus folles entreprises. On vit clairement, pour lors, que la *haine personnelle* de Gustave IV contre l'empereur des Français était la seule cause de la guerre : il n'y avait pas lieu d'espérer que la cause ou l'effet cesserait promptement d'exister. Les soldats commencèrent à haïr et à mépriser un roi qui leur demandait des choses impossibles, pndant qu'il se refusait à partager les travaux et les périls qu'il exigeait d'eux. Des actes d'injustice irritèrent les particuliers, tandis que le traitement qu'éprouvaient les nou-

velles levées excitait la pitié et la colère de la nation entière. Plus d'un vrai patriote exprima la conviction intime que le temps était arrivé où une révolution devenait nécessaire pour sauver le pays. Ils se laissèrent néanmoins persuader que cette révolution serait encore prématurée. On espérait que la perte de la Finlande diminuerait l'ardeur du roi pour la guerre; qu'après s'être convaincu de son erreur, il permettrait à son pays démembré de jouir enfin d'un repos indispensable. Ces espérances, hélas! étaient mal fondées. Des préparatifs furent faits pour une nouvelle campagne, et les plans d'opérations les plus absurdes furent proposés. On fit courir les rapports les plus alarmans sur le partage projeté de la Suède; ces bruits ne changèrent en rien la conduite du roi. Le danger imminent que courait la patrie, exalta dans tous les cœurs l'amour qu'on lui portait : chaque bon citoyen vit que son devoir était de sauver les débris de l'ancienne indépendance de la Suède, et de cesser d'obéir à un roi qui dédaignait le bonheur de son peuple.

Il serait inutile d'énumérer ici les divers projets de révolution qui furent proposés en diverses occasions : il suffira de parler de ceux qui fu-

rent non-seulement entrepris, mais presque effectués. Il faut commencer par dire que les acteurs les plus zélés de ce grand drame se trouvaient à Stockholm. Il fut donc résolu que la révolution commencerait dans cette capitale, et qu'elle serait, en cas de besoin, soutenue par l'armée.

Après de longues et d'inutiles consultations, qui, sous un gouvernement plus vigilant, auraient coûté la vie aux individus qui s'y étaient engagés, le zèle et l'ardeur nécessaires pour une si grande entreprise parurent diminuer. Sur ces entrefaites, un officier d'un grade élevé arriva à Stockholm, sous les habits du domestique de son propre adjudant. Il venait du Nord, dans l'intention de presser, s'il se pouvait, la révolution, pendant qu'il était encore possible de sauver l'île d'Aland. Cet officier trouva dans la capitale *dix-sept* à *vingt personnes* * prêtes à sauver leur pays du danger qui les menaçait, mais qui ne s'accordaient pas sur l'époque qu'il con-

* L'auteur aurait pu mettre autant de mille personnes, mais c'était un grand point pour le nouveau gouvernement de créer l'opinion que la révolution était le résultat d'une impulsion soudaine, et non d'un dessein formé. A.

viendrait de choisir. Ce ne fut pas sans peine que cet officier réunit les divers sentimens, et le 8 de février fut enfin le jour arrêté. Un des patriotes, qui, par ses connaissances et par son expérience, jouissait d'une haute considération dans son parti, continua à soutenir que l'on s'était trop pressé, ce qui n'empêcha pas que, le 6 février au soir, on ne résolût d'arrêter le roi le 8. Le lieu où cette arrestation devait se faire était la Drottinggaten, en face du cabaret de Mon Bijou. Le roi y passait d'ordinaire, vers les deux heures de l'après-midi, en se rendant du palais de Stockholm à Haga, où il résidait même en hiver, à cause de la répugnance qu'il éprouvait pour le séjour de la capitale. On ne fit point part de cette résolution au patriote dont nous avons parlé, mais il fut décidé que pour tout le reste on suivrait ponctuellement ses avis.

Les affaires étant ainsi dans la crise, un officier de l'armée de l'Ouest vint trouver à Stockholm les chefs de la révolution. Tout était préparé, et les rôles étaient distribués à tous les acteurs. Le roi devait être transféré à la forteresse de Vaxholm, dont la garnison devait être remplacée par une partie des Gardes de Stockholm. Un serment solennel fut prêté de ne point

attenter à la vie du roi *, mais de lui témoigner au contraire tout le respect que la prudence et la sûreté des personnes intéressées pourraient permettre. Le régiment des Cuirassiers de la Garde était averti de la révolution projetée, et se préparait à prêter son assistance pour l'exécuter. Aussitôt que le roi aurait été arrêté, un des chefs de la révolution devait se rendre, accompagné d'une force militaire, près du duc de Sudermanie, pour prendre ses ordres, tandis que les autres devaient s'efforcer, au nom de la patrie, de *persuader* à ce prince d'accepter le gouvernement de la Suède, avec le titre d'Administrateur, jusqu'à ce que les Etats pussent être assemblés. En attendant, on résolut de ne tenir aucune assemblée ni aucun discours qui pût trahir ce projet : chacun devait remplir avec exactitude le rôle qui lui était confié, en attendant patiemment le moment d'agir.

Mais, le 8 février, quelques instans avant

* Ce point avait été une des conditions convenues avec M. Brown, avant qu'il écrivît à M. Spencer-Perceval, au mois d'avril 1808 ; on avait d'abord témoigné des intentions différentes ; et il est probable que si le prince de Ponté-Corvo avait effectué sa descente en Scanie, ces intentions auraient été exécutées. A.

l'heure fixée, le plus grand nombre des patriotes s'assemblèrent, pour consulter la personne qui avait été d'avis de différer l'entreprise. Quand il apprit ce qui avait été décidé, il protesta fortement contre ce que l'on voulait faire. Le projet fut en conséquence abandonné; les acteurs, découragés, se dispersèrent, et la plupart des préparatifs furent négligés et oubliés. Le moment approchait, mais, quoiqu'il y eût bien des personnes qui étaient prêtes à tout risquer pour délivrer leur patrie *, aucun résultat favorable ne pouvait être la suite d'efforts mal combinés. Après plusieurs tentatives inutiles pour réunir le parti, l'on envoya une lettre à l'armée de l'Ouest pour la prévenir que le projet de révolution avait été abandonné à Stockholm. Cependant, le concours inattendu de quelques événemens heureux, l'inébranlable fermeté de l'armée de l'Ouest, et la conduite imprudente du roi, qui paraissait agir comme si quelque enchantement l'entraînait vers sa perte, forcèrent les patriotes à risquer enfin l'entreprise

* En lisant avec attention ce passage, on découvrira plusieurs assertions contradictoires, ce qui prouve évidemment que le seul but de ce récit n'était pas de faire connaître la vérité au public. A.

qui se termina par la délivrance de la Suède.

On pourrait dire que quoique la nécessité d'une révolution fût déjà évidente aux yeux de toute la partie éclairée de la nation suédoise, cependant la perte d'Aland, et le danger qui menaçait Stockholm, ne suffisaient pas pour convaincre la masse des habitans de cette nécessité, et, qu'en conséquence, il ne fallait pas s'attendre à obtenir pour cette mesure l'approbation générale. Il n'en est pas moins vrai que les circonstances politiques se montraient à cette époque infiniment plus favorables à l'exécution de cette entreprise qu'elles ne le furent plus tard. Si l'on avait permis au roi de quitter Stockholm le 12 mars, et de se rendre dans les provinces méridionales de la Suède, il est probable que l'armée se serait soumise à ses ordres, et que le pays aurait été irrévocablement perdu. Avant que l'armée de l'Ouest eût pu arriver à Stockholm, la capitale aurait déjà été prise par les Russes, et l'horreur d'une guerre civile aurait été aggravée par les maux d'une invasion étrangère. L'anarchie et la terreur auraient régné en Suède jusqu'à ce que ce malheureux royaume eût été vaincu et partagé entre ses conquérans.

Une foule de personnes avaient appris par différentes voies le grand changement 'politique

projeté pour le 8 février : leur nombre augmentait chaque jour, et la révolution qui était sur le point d'éclater formait le sujet de la conversation de tous les cercles de la capitale. Les dangers et la difficulté de l'entreprise s'étaient accrus par le retard ; mais ce qui prouve d'une manière incontestable la situation triste et solitaire à laquelle Gustave IV était réduit, et la haine qu'inspirait son gouvernement, c'est que parmi la grande multitude de personnes qui étaient instruites des projets formés contre son autorité, il n'y eut pas une seule à qui il inspirât assez d'attachement ou d'intérêt pour l'avertir du sort qui le menaçait. Il n'y a pas de doute que dans le nombre de celles qui prirent part à la révolution, il n'y en eût qui ne consultaient que leur intérêt personnel. Ce serait même en vain que l'on chercherait à cacher qu'il en a probablement existé qui, favorisées par une puissance étrangère, aspiraient à bâtir leur fortune particulière sur les ruines de leur pays. C'est à ces intentions perfides qu'il faut attribuer un plan qui fut proposé, et d'après lequel le changement devait s'effectuer sans le secours de l'armée, et seulement par la démission simultanée et volontaire de tous les grands officiers de l'Etat. Il suffisait

de la plus légère connaissance du caractère de Gustave IV pour être convaincu que, par une mesure semblable, on n'aurait nullement réussi à vaincre l'inflexible résolution du roi *à continuer la guerre*, tandis qu'elle aurait occasioné la dissolution complète du gouvernement, qu'elle aurait fait revivre les préjugés anciens et enracinés qui séparaient les premiers ordres des ordres inférieurs, et qu'elle aurait probablement engagé ces derniers à implorer la *protection* des armées étrangères qui déjà se préparaient à subjuguer la Suède.

Pendant cette affreuse incertitude, l'armée de l'Ouest ne resta pas inactive. Après de mûres délibérations, le lieutenant-colonel Adlersparre, qui avait fait la campagne précédente comme adjudant-général, décida, avec les autres officiers, que l'armée se mettrait en marche le 8 mars, et qu'en même temps on publierait une proclamation par laquelle la nation serait informée du but de ce mouvement : ce qui devait servir à faire naître, en d'autres cœurs encore, le désir et l'espoir de sauver la patrie. Quand l'armée entra à Carlstadt, on engagea les habitans à se tenir tranquilles, et on les assura que leurs personnes et leurs propriétés seraient res-

pectées. L'armée elle-même ignorait encore positivement le motif de sa marche soudaine, quoiqu'elle s'en doutât peut-être. A mesure que chaque bataillon arrivait sur la place du marché, le lieutenant-colonel Adlersparre adressait un discours aux soldats, leur disant que la délivrance de leur pays dépendait du succès de l'importante entreprise dans laquelle ils se trouvaient engagés, et qu'il venait reprendre le commandement et partager le péril avec eux. Les soldats l'écoutèrent avec enthousiasme. Ils r...rent une confiance entière dans ses paroles, et jurèrent, sans hésiter, de sacrifier leur vie à la défense de leur pays.

Les h(ureux effets de la discipline militaire et de la confiance mutuelle des soldats et des officiers se montrèrent, à cette occasion, dans tout leur éclat. Pendant toute la marche, pas un homme n'oublia son devoir, pas un ne céda aux tentations qui leur furent si artificieusement offertes. Cette armée, en se dirigeant sur Stockholm, détacha son aile droite pour occuper Gothenbourg. En attendant, elle donna avis de sa marche à Stockholm et aux différentes provinces occidentales de la Suède. Une convention fut conclue avec le général Staffelt, qui

commandait en Norwége, en vertu de laquelle il ne devait pas attaquer les frontières du royaume pendant l'absence de l'armée qui, le 12 mars, entra à Orebro, où elle reçut, le 15, la nouvelle que la révolution avait été effectuée à Stockholm.

On juge que les mouvemens de l'armée de l'Ouest ne pouvaient rester long-temps inconnus à la capitale. Un bruit vague en parvint même au roi, qui se contenta d'ordonner à *la police* de s'informer si la nouvelle était vraie; *un officier de cette police* fut dépêché pour prendre des informations à ce sujet. Le dimanche, 12 mars, un exprès arriva, porteur de tous les détails de ce qui s'était passé à l'armée, ainsi que d'une copie de sa proclamation. Le roi fut anéanti. Il se trouvait à Haga. Le soir il partit pour Stockholm. Aussitôt qu'il fut entré dans le palais, il en fit fermer les portes; des sentinelles furent placées aux différentes avenues de la ville; ils avaient la consigne d'examiner tous ceux qui se présentaient pour y entrer, et de ne laisser sortir personne. Plus tard on fit annoncer à tous les bureaux du gouvernement, l'approche de l'armée de l'Ouest. La nuit se passa à expédier les ordres les plus contradictoires. Tous les grands

officiers de l'Etat reçurent celui de se rendre à Nykoping. Les militaires devaient quitter Stockholm, où il ne resterait qu'un régiment allemand avec quelques pièces d'artillerie. Le baron Rosenblad, secrétaire d'Etat, fut réveillé au milieu de la nuit. Le roi lui dit de se procurer autant d'argent qu'il pourrait, en négociant des traites sur l'Angleterre. Ce fut en vain qu'il observa qu'aucune affaire de ce genre ne pouvait se faire avant le jour. A sept heures du matin les gouverneurs de la Banque furent convoqués. D'un autre côté, l'on cherchait à rassembler tous les chevaux que l'on pourrait trouver.

On avait déjà souvent représenté à Sa Majesté la nécessité absolue d'entamer des négociations de paix et d'assembler les états du royaume. Ses ministres avaient encore depuis peu insisté sur ces mesures. Si l'on avait souffert que Gustave quittât Stockholm, tout espoir de parvenir à ce but désiré se serait évanoui. Par cette mesure, la capitale serait restée sans gouvernement et sans protection; et vu l'agitation qui régnait dans les esprits, la personne même du roi n'aurait pas été en sûreté. Ceux qui avaient fait toutes les démarches préparatoires de la révolution se flattaient encore de l'espoir qu'il serait possible

d'éviter cet expédient extrême. Ils s'imaginaient qu'une réunion de circonstances graves forcerait le roi à conclure la paix et à se conformer par là aux vœux de ses sujets. Mais quand on eut acquis la certitude que rien ne pouvait l'empêcher de quitter la capitale et de pousser la guerre jusqu'à la dernière extremité, le moment si long-temps attendu parut être à la fin arrivé. Il fallut exécuter leur projet; et, par un dernier effort, empêcher que le pays ne fût accablé par les dangers qui le menaçaient de tous les côtés.

La réputation que le baron Adlercrantz avait acquise pendant la dernière campagne de Finlande, le désignait comme la personne la plus propre à prendre les devants dans une entreprise aussi dangereuse. Il accepta sans balancer le poste d'honneur. Pendant la nuit, le baron eut une conférence avec quelques officiers, et il leur donna rendez-vous au palais le lendemain matin. Le baron avait lui-même reçu l'ordre de se trouver avec plusieurs autres personnes chez le roi, le 13 mars, à huit heures du matin.

En faisant fermer les portes du palais, le roi avait causé de la surprise même aux classes inférieures des habitans, tandis que la plus grande confusion régnait parmi ceux qui étaient dans

le secret. Le général Helvy, grand-maître de l'artillerie, reçut l'ordre le plus positif de préparer quelques pièces de canon qui devaient suivre le roi, quoiqu'il ne se trouvât pas à Stockholm de chevaux propres au transport. Les régimens de la garnison furent envoyés en divers lieux pour qu'on leur distribuât des munitions de guerre et de bouche : mais le temps était si court qu'on ne put leur en donner. Le baron de Rosenblad se rendit auprès des gouverneurs de la Banque, et les informa, de la part du roi, que Sa Majesté *désirait* qu'ils lui comptassent une partie de l'argent qui leur était confié : il leur demanda, en même temps, s'ils *supposaient* que le reste était en *sûreté*. Ce message faisait connaître assez clairement que l'intention de Gustave était de s'emparer de l'argent déposé dans la Banque. Il n'y eut plus de doute quand on l'entendit s'écrier : « Je ferais tout aussi bien de prendre « l'argent que de le laisser pour les rebelles. » Les gouverneurs répondirent que ce trésor leur avoit été confié par les Etats du royaume, et que, sans leur autorisation, ils ne se croyaient pas le droit de disposer de la plus petite partie de l'argent de la Banque. Du reste, ajoutèrent-ils, cet argent ne leur paraissait courir aucun danger. Il

était facile de prévoir quelle serait la suite de cette opposition ; mais avant que le baron de Rosenblad pût retourner au palais, la révolution était terminée.

Le baron Adlercreutz, le général comte Klingspor, le colonel Silfversparre, et plusieurs autres officiers qui étaient dans le secret de la révolution, s'assemblèrent dès huit heures du matin. Le baron découvrit qu'il ne restait au palais que quatre gardes-du-corps, les autres étant partis pour faire les préparatifs de leur marche. Ces quatre hommes étaient d'autant moins à craindre, qu'il y avait, tant dans l'intérieur du palais que dans ses environs, plus de cinquante officiers tous résolus de réussir ou de périr dans leur glorieuse entreprise.

Gustave, ainsi que nous l'avons dit, avait fait fermer les portes du palais et personne n'en pouvait sortir. Des officiers étaient stationnés dans différens appartemens, et il y en avait surtout un grand nombre dans la pièce attenant à la chambre à coucher du roi. Le comte Ugglas * fut le premier que Gustave fit appeler.

* C'est aux coupables conseils du comte Ugglas qu'il faut attribuer la plupart des malheurs politiques de ce prince nfortuné. A.

Peu d'instans après le duc de Sudermanie se présenta. Il entra dans l'appartement du roi, comme le comte Ugglas en sortait. Le baron d'Adlercrantz pria le comte de rester. Celui-ci répondit que le roi venait de lui donner des ordres qu'il devait *exécuter sur-le-champ*. Le baron insista, disant qu'un moment décisif approchait; il ajouta : « Il faut empêcher le roi de « quitter Stockholm. » — « J'ai déjà fait tous « mes efforts envain » reprit le comte Ugglas, « et je vous engage à prendre de grands ména-« gemens, si vous voulez encore faire des re-« montrances à ce sujet. » — « On en fera qui « seront efficaces. »

Aussitôt que le duc de Sudermanie eut quitté le roi, le comte de Klingspor fut appelé. Il eut avec Gustave une conversation dans laquelle il représenta fortement au roi combien il serait imprudent de sa part de quitter sa capitale. Le baron d'Adlercreutz vit que le moment décisif était arrivé. Après avoir fait dire à ceux qui étaient aux portes du palais, ou qui se trouvaient dispersés dans son enceinte, d'être sur leurs gardes, il rassembla un certain nombre d'officiers avec lesquels il entra dans la chambre du roi. Quand la porte s'ouvrit, le roi pa-

rut surpris, et le baron, *qui venait pour le détrôner*, s'approcha d'un air déterminé, et dit d'un ton ferme, quoique respectueux : « Sire, « *les grands fonctionnaires de l'Etat, les* « *principaux officiers de l'armée*, ainsi que les « habitans les plus riches et les plus respecta- « bles de cette capitale, m'ont engagé à me pré- « senter devant vous pour vous faire des repré- « sentations sur votre départ de Stockholm, et « en même temps pour informer Votre Majesté « que le triste aspect des affaires publiques cause « dans tous les esprits la plus vive agitation. » Ici Gustave interrompit soudain le baron, en s'écriant : « *Trahison! trahison! Vous êtes tous* « *corrompus, et vous serez tous punis!* » — « Nous ne sommes point des traîtres, Sire, » dit le baron avec sang-froid, « mais *de fidèles et* « *loyaux Suédois, qui veulent sauver leur pa-* « *trie et Votre Majesté.* » Le roi tira sur-le-champ son épée, mais le baron se précipita sur lui et le saisit par le milieu du corps, tandis que le colonel Silfversparre lui arrachait l'épée des mains. Alors Gustave s'écria : « *Ils vont m'as-* « *sassiner! Au secours! au secours!* » Ils s'efforcèrent de rassurer le roi, qui promit de rester tranquille *si l'on voulait lui rendre son épée.*

Ils cherchèrent à éluder cette demande, mais tout à coup Gustave, oubliant la position où il se trouvait, l'*exigea* impérieusement. Alors le baron lui donna à entendre que son épée ne lui serait pas rendue, et qu'il serait désormais étranger au gouvernement de la Suède.

Les cris du malheureux Gustave avaient alarmé quelques Gardes-du-Corps qui venaient d'arriver, ainsi que les domestiques du palais : ils tâchèrent de forcer la porte, mais ne pouvant y réussir, ils brisèrent le panneau supérieur avec leurs sabres et avec des instrumens de fer. Dans cette crise, le baron d'Adlercreutz fit ouvrir les deux battans de la porte, et se jetant au milieu de la foule, il saisit le sabre d'un hussard et le bâton de commandement de l'adjudant-général. Tenant ce bâton élevé, il s'écria d'une voix forte et d'un air menaçant : « C'est moi qui suis main- « tenant adjudant-général, et en cette qualité « j'ordonne aux Gardes de se retirer sur-le- « champ. » Après quelques momens d'hésitation, cet ordre fut suivi, et quelques officiers dont les sentimens paraissaient douteux, furent mis aux arrêts. Le baron monta pour lors dans la chambre où les Gardes avaient coutume de se réunir : il en trouva un assez grand nombre, qui

tous paraissaient confondus de ce qui venait d'arriver. Le baron les assura que la personne du roi ne courait aucun danger, et que l'on n'avait d'autre but que d'arracher le royaume à une perte inévitable ; il les pria de la manière la plus forte de ne rien entreprendre qui pût faire couler le sang, et causer la mort du roi. Son discours ne convainquit pas les Gardes, et certes, dans des circonstances semblables, leur indécision était digne d'excuse. Le baron, voyant qu'ils balançaient, réitéra l'assurance de la pureté de ses intentions, de la sûreté du roi, de la folie ainsi que du danger qu'il y aurait à lui résister : il parvint à les persuader. Des mesures convenables furent ensuite adoptées, pour pourvoir à la sûreté et à la tranquillité de la capitale. La bourgeoisie armée monta la garde à la Banque, et à tous les bureaux du gouvernement. Des patrouilles de cavalerie bourgeoise et de garde à cheval parcoururent les rues, avec ordre de ne rien dire qu'à ceux qui chercheraient à troubler le repos public.

Tandis que le baron d'Adlercreutz s'occupait ainsi d'assurer la tranquillité de la ville, le malheureux Gustave demanda qu'on lui épargnât la honte et la mortification de se voir entouré de ceux qui l'avaient désarmé, et que le baron

avait chargé de la garde de sa personne. Les officiers se retirèrent et lui envoyèrent les comtes Ugglas et Stromfeld pour lui tenir compagnie, et pour le consoler dans sa position cruelle et nouvelle pour lui. Gustave trouva moyen, sans que l'on s'en aperçût, de tirer l'épée du comte de Stromfeld. Celui-ci s'en étant aperçu, pria le roi de la lui rendre ; mais Gustave s'écria : « Vous pouvez aussi bien être général sans épée que je puis être roi. » Dans ce moment, le baron d'Adlercreutz arriva dans l'antichambre, où, ayant appris ce qui venait de se passer, il sentit la nécessité de faire garder le roi par quelques officiers. Il en choisit deux, et il les conduisait vers l'appartement, quand Gustave, voyant approcher le baron par la porte qui avait été brisée, se sauva précipitamment par la porte opposée *qui n'était pas gardée,* et qu'il ferma à la clef en dehors. Les suites funestes que pouvait avoir la fuite du roi engagèrent le baron à faire de nouveaux efforts. Il s'élança contre la porte, la brisa et courut après le roi. Dans la pièce voisine se trouve un escalier en colimaçon, ouvert de tous côtés, et qui conduit à l'étage supérieur. Le baron, en entrant dans la chambre, aperçut le roi au haut de cet escalier. Gustave, en le

voyant, lui jeta à la figure un grand trousseau de clefs qu'il tenait à la main, et disparut à l'instant. Le roi avait une si grande avance sur le baron, que quand celui-ci arriva au haut de l'escalier, il ne le découvrit plus. Le hasard seul lui fit suivre la même route que le roi avait prise. Quelques domestiques qu'il rencontra aidèrent à diriger ses pas. Déjà cependant il était dans la cour sans avoir découvert aucune trace de l'illustre fugitif qui, dans la rapidité de sa course, s'était laissé tomber sur le grand escalier de pierre, et s'était blessé au bras

La confusion et l'effroi se répandirent parmi les auteurs de la révolution, quand ils eurent découvert la fuite de Gustave. Ils en prévirent les suites les plus funestes. Tous les escaliers du palais se remplirent de gens qui descendaient en hâte pour l'arrêter. Un des forestiers du roi, nommé Greiff, fut le premier qui parvint dans la cour, où il aperçut le prince, l'épée à la main, courant vers la seule porte qui fût restée ouverte. Aussitôt que Greiff fut arrivé à portée de l'arme, le roi poussa une botte, mais d'un bras si peu sûr, que l'épée passa dans la manche de l'habit du forestier et lui fit une legère blessure au bras. L'épée du roi étant embarrassée, son

haleine et ses forces épuisées, il ne fut pas difficile de l'arrêter. Plusieurs personnes arrivèrent au secours de cet officier, et le roi, soit qu'il ne voulût pas marcher, soit qu'il ne pût réellement pas se soutenir, fut, à sa demande, porté dans la chambre blanche. On le plaça sur une chaise près de la porte, et précisément en face du portrait de l'infortunée reine de France, Marie-Antoinette; épuisé par les efforts qu'il avait faits, troublé par l'indignation et par la douleur, le roi garda, pendant toute la journée, un morne silence. Il ne fut pas difficile de conserver la tranquillité dans la ville. Il ne s'y manifesta pas le plus léger mécontentement, et le spectacle, qui, le soir, fut ouvert, comme à l'ordinaire, réunit un grand nombre de spectateurs. Après que le tumulte se fut apaisé au palais et que l'on n'eut plus rien à craindre des tentatives que le roi pourrait faire pour recouvrer la liberté, le baron d'Adlercreutz et le colonel Silfversparre se rendirent auprès du duc de Sudermanie, et lui ayant représenté la situation déplorable du royaume, ils le supplièrent de remplir les fonctions d'administrateur. Le duc fut très-affligé de la catastrophe qui avait précipité du trône la dernière branche de sa famille, et il voulut se dispenser, vu

son âge avancé et l'état précaire de sa santé, d'accepter une place qui exigeait toute la vigueur et toute la force d'esprit de la jeunesse. Les députés observèrent que, quand même il refuserait de prendre en main les rênes du gouvernement, il leur était impossible de revenir sur la démarche qu'ils avaient faite, que les résultats les plus terribles devaient être appréhendés du défaut d'un gouvernement régulier, enfin que le nom et l'autorité de S. A. R. étaient indispensablement nécessaires pour donner du poids et du crédit aux négociations de paix qu'ils voulaient entamer et qui seules pouvaient sauver le royaume. Vaincu par ces argumens et par les instances du baron et de ceux qui l'accompagnaient, le duc céda à regret, et le changement de gouvernement fut à l'instant proclamé. La nouvelle en fut accueillie par le peuple avec de grandes acclamations. Il n'y a peut-être jamais eu de despotisme plus facilement renversé. La révolution ne fut suivie d'aucun trouble; pas une goutte de sang ne fut versée dans la Suède; *et rien ne démontre mieux, que le roi était devenu un membre inutile de la société, puisqu'en se séparant de lui, elle n'éprouva pas la plus légère convulsion.* Les ordres qui avaient été

donnés pour le départ des troupes et la fermeture des portes du palais, firent soupçonner aux personnes qui n'étaient pas tout-à-fait ignorantes de la situation des affaires publiques, qu'il allait se passer quelque événement extraordinaire. Le beau temps avait attiré dans les environs du palais des personnes du plus haut rang : mais il n'y eut pas le moindre désordre; pas une voix n'exprima le mécontentement, et la force militaire devint inutile pour préserver la tranquillité publique.

Plusieurs personnes ayant appris les événemens du jour, au moment même où ils avaient eu lieu, ne s'en cachèrent pas, et bientôt la nouvelle s'en répandit en tous lieux. En attendant, le calme étant souvent le précurseur de l'orage, on ne négligea aucune précaution pour en assurer la durée.

A deux heures du matin, l'ex-roi fut conduit à Drottningholm par le colonel Silfversparre, accompagné de plusieurs autres officiers et d'un détachement des Cuirassiers de la garde. L'illustre prisonnier y resta pendant quelques jours, après quoi il fut transféré au palais de Gripsholm. La reine et les princes restèrent pendant quelque temps à Haga.

Le 29 mars, Gustave avait abdiqué volontairement le trône de Suède; et, le 10 mai, l'acte d'abdication fut lu dans les Etats assemblés. Ils regardèrent comme superflue la rénonciation à un droit déjà perdu, et, sur la proposition du baron Mamerhjelm, les Etats abjurèrent pour toujours leur allégeance à Gustave IV Adolphe et à ses héritiers, les déclarant à jamais incapables d'occuper le trône de Suède. Cet acte fut signé par les Etats et envoyé par eux au roi déposé à Gripsholm.

Gustave exprima pour lors le désir de se rendre en Allemagne avec sa famille et de se réunir à une association religieuse à Christianfeld. Il ne fut pas possible de lui accorder sur-le-champ sa demande. Les Etats crurent devoir d'abord considérer si la sûreté du royaume permettait qu'il vécût hors de son territoire. Dans l'intervalle, des affaires plus importantes occupèrent l'attention des Etats. L'âge avancé et la santé affaiblie du nouveau roi ne laissait pas espérer que son règne pourrait être de longue durée. Il était, par conséquent, nécessaire de lui choisir un successeur. On ne pouvait se flatter de rencontrer l'unanimité en faisant un pareil choix. Il y eut même des personnes qui firent tous leurs efforts pour retar-

der l'élection et même pour la rendre impossible. Ces intrigues ne conduisirent à rien et le prince d'Augustenbourg fut élu prince royal de Suède. Dès que cette grande question fut décidée, les Etats purent s'occuper librement du roi déposé et de sa famille. Il fut convenu qu'il était nécessaire de les éloigner de la Suède et que la Suisse était pour eux le séjour le plus convenable. On se partagea seulement sur l'époque de leur départ, quoiqu'il fût généralement reconnu qu'il fallait commencer par conclure une paix, sinon universelle, du moins avec les deux puissances les plus formidables.

Charles XIII, élevé sur un trône auquel son père avait été appelé, embrassa vivement la cause de cette famille déchue et infortunée. Il supplia les Etats d'accorder un revenu honorable à un prince qui avait gouverné pendant dix-sept ans la Suède, et il s'efforça d'obtenir de l'empereur Napoléon qu'il fût permis à Gustave IV de résider en Suisse.

Les Etats firent évaluer les propriétés réelles et personnelles du roi déposé et de sa famille. Il se trouva qu'elles donnaient un revenu d'environ 9000 l. ster. (216,000 f.) par an. Le comité ayant déclaré qu'une somme de l. ster. 15,000

(360,000 f.) était nécessaire à l'entretien de l'ex-roi et de sa famille, il fallut que le pays contribuât pour 6000 liv. sterl. (144,000 fr.) à cet entretien. Cette dernière pension fut divisée en trois parts, dont une fut assignée au roi, une seconde à la reine, et la dernière aux princes, leurs enfans, pour en jouir pendant leur vie.

Gustave IV resta tout l'été à Gripsholm et passa la plus grande partie du temps avec la reine et ses enfans. La manière dont il fut traité fit le plus grand honneur à ceux qui l'avaient si justement détrôné. Il montra souvent de l'impatience de quitter le royaume, mais son départ ne pouvait avoir lieu avant que l'on n'eût reçu la réponse de l'empereur de France. En attendant, une frégate se tenait prête à Calscroon pour le recevoir et le transporter en Allemagne. La permission étant à la fin accordée, le roi et la reine quittèrent Gripsholm, le 6 décembre 1809, et furent suivis, au bout de quelques jours, par leurs enfans. Gustave IV resta en tout huit mois et onze jours au château de Gripsholm. * A.

* Nous prions nos lecteurs de comparer ce récit avec celui qui se trouve à la fin de ce volume. T.

Page 286.

(36) Aussitôt que le roi serait détrôné.

Ce fut là le véritable motif de l'élection de ce prince, dont la mort prématurée fut le résultat : car rien ne pouvait consoler les Suédois de l'idée qu'ils seraient gouvernés un jour par un prince danois; en conséquence, on se débarrassa de lui *par le poison*. Quand cet obstacle fut écarté, et *pas plutôt*, on s'adressa à Buonaparte avec de vives instances, pour qu'il nommât quelqu'un de sa famille prince royal de Suède. On a depuis peu assuré l'auteur que l'offre en avait été faite au prince Eugène Beauharnais et qu'il l'avait refusée. La conduite du maréchal Bernadotte, pendant qu'il commandait dans le pays d'Hanovre, avait été si belle qu'il s'était acquis l'estime universelle. Un colonel suédois, qui descendait d'une ancienne famille d'Ecosse, et qui avait connu le maréchal à Paris, fut le premier qui lui parla de son élection à la succession du trône de Suède. Buonaparte fut consulté au sujet du choix du prince de Ponte-Corvo. Convaincu par la triste destinée du dernier prince royal, que les Suédois ne se soumettraient jamais à être

gouvernés par un Danois, il consentit, *mais avec répugnance*, à l'élection de ce prince qui avait déjà gagné l'estime de plusieurs officiers suédois. C'est ainsi, à ce que l'on assure, que s'est passée l'élection du roi régnant de Suède. Il serait absurde de croire que l'on n'eût pas consulté Buonaparte et obtenu d'avance son assentiment. Les événemens extraordinaires qui se sont passés depuis, démontrent que cet assentiment a été l'une des plus grandes fautes qu'il ait commises. A.

Page 288.

(37) Dans les notes.

Abdication du roi de Suède.

(Stockholm, le 11 mai.) Les membres, ayant remis les pouvoirs qu'ils avaient reçus de leurs commettans, et la diète étant duement constituée, les Etats se rendirent en corps, le 6 courant, auprès de S. A. R. le régent, pour lui présenter leurs hommages respectueux et pour exprimer leur reconnaissance du zèle, de l'activité et du patriotisme dont elle venait de donner une preuve en renonçant aux douceurs et à la tranquillité de la vie privée et en convoquant

la grande assemblée constitutionnelle de la nation, seul moyen de sauver le pays de la destruction dont il était menacé.

La diète vota ensuite, à l'unanimité, des remerciemens à S. E. le comte Klingspor, au général major Adlercreutz et au lieutenant-colonel Adlesparre, ainsi qu'aux officiers sous leurs ordres, pour leur conduite brave et patriotique dans un moment périlleux et difficile. Le maréchal de la noblesse fut invité à communiquer ces résolutions à la Chambre des nobles, ce qu'il exécuta en présence des députations de tous les ordres des Etats.

Le mardi 9; S. A. R. le régent ouvrit la diète par un discours qu'elle adressa aux Etats. Puis le chancelier lut à haute voix un rapport détaillé des événemens qui avaient rendu la convocation des Etats d'une nécessité indispensable au salut du pays. Le maréchal de la diète et les orateurs respectifs du clergé, des bourgeois et des paysans adressèrent à S. A. R. des discours convenables à la circonstance.

Mercredi 10; tous les membres des Etats se réunirent dans un *plenum plenorum*; et cette assemblée sera à jamais célèbre dans les annales de la Suède. S. A. R. ordonna au chancelier de

lire, à haute voix, l'acte d'abdication volontaire du 29 mars; il était de la teneur suivante :

« Au nom de Dieu, nous Gustave-Adolphe, roi de Suède, des Goths et des Vandales, duc de Sleswyck, de Holstein, etc., etc., etc., savoir faisons, qu'ayant été proclamé roi, il y a aujourd'hui dix-sept ans, nous avons monté avec une douleur profonde au trône souillé du sang d'un père chéri et respecté. Nous déplorons l'impossibilité où nous nous sommes trouvé d'assurer le bonheur et la gloire de ce royaume, inséparables du bonheur d'un peuple libre et indépendant. Convaincu d'ailleurs que nous ne pouvons pas continuer plus long-temps nos fonctions royales et conserver la tranquillité et le bon ordre dans le royaume : à ces causes, nous regardons comme un devoir sacré d'abdiquer notre dignité et notre couronne royale, ce que nous faisons par les présentes librement et sans y être forcé; notre désir étant de passer le reste de nos jours dans la crainte et dans l'adoration de Dieu. Nous formons des vœux pour que nos sujets et leurs descendans puissent jouir à l'avenir d'une prospérité et d'un bonheur plus grand par la miséricorde et la bé-

nédiction de Dieu, et pour qu'ils révèrent le Roi. En témoignage et en confirmation de quoi, nous avons écrit et signé les présentes de notre propre main et y avons apposé notre sceau royal.

« Fait au château de Gripsholm, le 29 mars, de l'an de la naissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ 1809.

« *Signé* GUSTAVE-ADOLPHE. »

Après la lecture de cette pièce, le baron de Mamerhjelm se leva et, dans un discours assez long, il traça un tableau touchant de l'état auquel la Suède était réduite par la passion irrésistible du roi pour la guerre; il renonça à toute allégeance et obéissance à la personne et à l'autorité de Gustave IV et le déclara lui et ses descendans *, maintenant et à jamais, déchus de la couronne et du gouvernement de la Suède. Le baron demanda ensuite, d'une voix ferme et animée, si cet acte, cette résolution solennelle, par

* Il est digne de remarque que dans cette pièce intéressante le roi ne compromet point les droits de ses enfans; peut-être même y a-t-il une restriction mentale en sa faveur dans les notes où il exhorte les Suédois à *révérer le roi*. A.

laquelle sa bouche ne faisait que confirmer les vœux de son cœur, avait l'approbation de tous les membres de cette auguste assemblée. La Ryksal retentit de longues acclamations, et des cris de « oui! oui! tous! tous! » La proposition du baron fut adoptée par les représentans constitutionnels du peuple de Suède, sans qu'une seule voix s'élevât pour s'y opposer.

FIN.

SUÈDE.

M. DCCC VIII, M. DCCC IX.

SUISSE.

1814.

AVANT-PROPOS.

C'est au milieu des Villes Capitales, auprès des Palais des Princes, au centre des Sociétés qu'il existe des hommes qui n'ont pour but que de renverser les Trônes, d'assassiner ceux qui sont à la tête du Gouvernement et de dissoudre les nœuds qui réunissent les Nations! On a long-temps voulu douter de leur existence; mais après les preuves qu'ils ont données de leur réalité, après les coups horribles qu'ils ont frappés et les convulsions politiques qu'ils ont déterminées, il n'est plus possible de douter aujourd'hui de l'existence de ces monstres, et que très-certainement il existe depuis long-temps des aggrégations d'individus qui, rapprochés par une sorte de conformité de caractère, liés par les sermens les plus redoutables et par une doctrine ténébreuse, remplie de mystères, par là même imposante, arrivés par les crimes et des espérances coupables à une fraternité qui les réunit les uns par les autres, et par la suite de longues et pénibles épreuves, soumettant à leur jurisdiction secrète et à leur vengeance les Souverains et les Princes qui gouvernent, lorsqu'ils ne savent pas fléchir sous le joug des principes et des plans approuvés par les Tribunaux Secrets.

ANECDOTES

SUR LA GUERRE DE 1808, ENTRE LA SUÈDE ET LA RUSSIE;

ET SUR LA RÉVOLUTION DE L'ANNÉE 1809.

La guerre de 1808 éclata entre la Suède et la Russie, par une suite du système continental qu'adopta l'Empereur de toutes les Russies. — Sans aucune déclaration de guerre préalable, les troupes Russes infestèrent la Finlande Suédoise, au mois de Février, par leurs violences militaires, et par des séductions de toute espèce que les Généraux Russes ne cessèrent d'employer pour corrompre la fidélité des Finnois, sujets du Roi de Suède. Les Proclamations qui parurent dans ce genre, ne produisirent au commencement de la guerre aucun effet sur l'esprit public en général, encore moins sur celui de l'armée Finnoise, qui ne cessa de se distinguer par sa valeur et sa fidélité; mais il y avait un foyer d'intrigues et de vieilles femmes qui ne cessaient de fomenter sourdement dans la forteresse de Sweaborg,

les plans de trahison qui devaient un jour décider du malheur de la Suède même. —

Cette forteresse formidable par sa position et par sa force militaire était commandée par un Officier de la marine qui jouissait d'une grande réputation dans toute la Suède (l'Amiral Cronstedt). Il est très-sûr qu'il devait sa réputation entièrement à Son Bienfaiteur Sa Majesté Le Roi Gustave III; mais par un esprit de conduite assez extraordinaire, il avait su se l'approprier assez impunément, de sorte qu'il jouissait de la confiance et de l'estime Publiques! Quel fut l'étonnement de ce même Public, lorsque l'Amiral remit cette belle et importante forteresse de Sweaborg entre les mains des Généraux Russes, à la suite d'une capitulation déshonorante. Cette forteresse contenait non-seulement des provisions nécessaires pour se défendre, avec une garnison de cinq mille hommes jusqu'au printemps, mais elle protégeait dans ses murs et entre ses rochers l'escadre légère ou la flotille finnoise, consistant en 60 voiles de différentes espèces, armée et équipée au grand complet. Les instructions et les ordres que le Roi de Suède avait fait remettre au Commandant contenaient sa volonté précise et laconique de défendre la

forteresse jusqu'à la dernière extrémité, et de brûler la flotille plutôt que de la laisser au pouvoir de l'ennemi ; mais la trahison la plus noire fut suffisante pour éluder des ordres émanés d'un Roi qui n'était pas destiné à commander à des traîtres. La forteresse fut ainsi remise entièrement aux Russes, le 2 de mai 1808, et en même temps cette belle flotille qui aurait dû protéger les Côtes de la Finlande et soutenir les débarcations des troupes suédoises dans le courant de l'Eté. — C'était depuis ce moment que l'on remarqua une vacillation dans l'esprit des Finnois, et les proclamations Russes produisirent l'effet désiré sur la plus grande partie des Employés du Civil et du Clergé ; mais le paysan, ainsi que l'armée, resta fidèle à ses devoirs, et s'il y avait eu un point de ralliement dans le Midi, comme il y en avait dans le Nord de la Finlande, qui était protégé par l'armée, les Russes n'auraient jamais pu soutenir leur conquête.

L'armée Finnoise, sous les ordres du Feld-Maréchal Klingspor, après avoir fait une retraite des plus belles et des plus courageuses, et s'étant réunie à la division Savolax, sous les ordres du général Cronstedt, fut bientôt en état de com-

mencer une des plus belles campagnes. Les succès se suivirent sans interruption depuis la fin du mois d'Avril jusqu'au milieu du mois d'Août; mais c'était alors qu'il fallait se persuader qu'il n'y avait plus de salut pour la Finlande, et que les lauriers cueillis par l'armée Finnoise n'avaient pu que ralentir le moment fatal où la Suède devait perdre une de ses plus belles appartenances, encore arrosée par le sang de tant de braves guerriers, dignes d'un sort plus heureux, mais jamais plus glorieux.

Le Roi de Suède fit faire plusieurs tentatives infructueuses pour occuper les côtes de la Finlande, et les restes de la flotille furent employés à ce but avec les troupes qui avaient été détachées de l'armée de Norwège. — La guerre qui avait éclaté au mois de mars entre la Suède et le Danemarck, nécessita le rassemblement de cette armée, sous le commandement du général Armfelt, mais elle ne fut jamais utile, vû le peu d'énergie qui fut employée dans les opérations militaires. Durant cette guerre, les Suédois ne furent pas assez heureux pour trouver le vrai chemin de la gloire, mais plutôt celui qui devait leur procurer l'oubli de leur renommée et de leurs devoirs. Les Régimens des Gardes furent

parmi ceux qui donnèrent ce mauvais exemple en fuyant devant les Russes. Leur réforme, au lieu d'exciter les sentimens qu'on pouvait encore espérer d'éveiller chez une Nation anciennement brave et valeureuse, produisit au contraire un mécontentement assez général parmi les Grands et parmi la Noblesse ; le reste de la nation ne paraissait marquer que de l'indifférence, mauvais présage qui précède ordinairement la décadence de l'esprit et du caractère national. Tous les mécontens se réunirent comme de coutume pour bouleverser le tout, et pour gagner leur but particulier, en prenant le masque du patriotisme.

Ce fut enfin dans les premiers jours du mois de mars 1809, que l'armée de l'Ouest ou de Norwège se révolta tout-à-fait contre son Roi, et rompit les sermens sacrés qui forment un double lien entre eux et l'Etat. Leieutenant - Colonel Adlersparre se mit à la tête de trois mille hommes, et marcha avec eux sur la Capitale : le reste des troupes se dirigea sur les ports de la mer du Nord, et la nouvelle d'une révolte se répandit aussitôt dans la ville de Stockholm. Le Roi en fut premièrement informé par les bruits publics, qui circulèrent pendant quelques jours; mais Sa

Majesté, en faisant des recherches pour découvrir l'origine de ces bruits répandus, désirait toujours de pouvoir se persuader du contraire, pour l'honneur de l'armée. Ce ne fut que le 12 de Mars que le Roi reçut la confirmation douloureuse des événemens sinistres qui se préparaient pour Lui et son royaume. Tout contribuait à rendre cette époque critique: l'ennemi au dehors, des esprits turbulens et inquiets dans l'intérieur du royaume, qui conspiraient tous à sa perte, mais de différentes manières. Les Russes, déjà maîtres du reste de la Finlande, attaquèrent aussi, à cette époque, l'île d'Aland qui était défendue par une division de troupes suédoises, sous les ordres du général Von Dobeln, officier distingué. Ces troupes n'étaient pas, en général, disposées à se bien conduire; le résultat fut tel qu'on devait s'attendre d'un pareil esprit militaire, car les Suédois repassèrent en déroute la mer d'Aland qui était couverte de glaces, en se laissant poursuivre par le général Koulnieff, à la tête de quelques escadrons de Cosaques. Durant ce temps, les troupes révoltées s'approchèrent tous les jours plus près de Stockholm; la nouvelle de leur arrivée suffisait seule pour électriser tous les méconteus

de la Capitale, de sorte qu'une révolution secondaire y éclata le 13 de Mars, et celle-là prit le premier rang, puisqu'elle eut pour but de s'emparer de la Personne du Roi.

Sa Majesté Le Roi étant entrée à cheval, le 12 mars, dans l'après-dînée, à Stockholm pour y donner les ordres nécessaires et pour marcher Elle-même avec le peu de troupes qui s'y trouvaient, dans l'intention de les réunir à une force plus considérable avec laquelle Le Roi voulait rappeler ses troupes rebelles à leur devoir, fut arrêté, le 13, vers les neuf heures du matin, dans son propre appartement et par son propre état-major. Le Roi n'eut que le temps de tirer son épée, ce qui fut le signal de la révolte, en s'écriant : trahison. Les Officiers de la garde accoururent, mais la crainte les retint aussitôt et ils se laissèrent désarmer par ceux qui auraient dû l'être par eux. Le Roi, entouré de tous côtés par des officiers qui forcèrent l'entrée de sa chambre, ne fut plus en état de s'opposer tout seul au nombre; on arracha l'épée à Sa Majesté qui se trouva ainsi prisonnier déclaré. Le Roi fit cependant différentes tentatives pour se dégager, en se saisissant de l'épée du général Stromfelt qui était entré avec la foule. Cette épée ayant encore été

arrachée des mains de Sa Majesté, le Roi trouva moyen de la ressaisir et de sortir par une porte de ses appartemens, qui n'était pas observée par les révolutionnaires; mais Le Roi fut d'abord poursuivi par les Officiers de son Etat-Major, qui ne purent cependant atteindre Sa Majesté; si le sort qui décida de cette journée n'eût conduit au devant du Roi deux des conjurés, dont l'un prit la fuite. Le Roi, ayant l'épée à la main, accourut sur l'autre, avec l'intention de la lui passer au travers du corps. Il para avec son bras gauche le coup qui allait lui être porté, il en fut légèrement blessé dans ce bras même et l'épée s'accrocha à travers la manche de son surtout. Cet homme qui était grand et robuste saisit d'abord le Roi et le retint jusqu'à ce que les autres conjurés eurent le temps d'arriver. Ils ramenèrent le Roi dans les grands appartemens du Château où il fut de nouveau constitué prisonnier. L'intention du Roi avait été de courir à la grand'-garde pour y prendre le commandement en personne, et dès lors il était à espérer que la révolte eût d'abord trouvé son terme. Les personnes les plus marquantes qui se montrèrent comme les chefs de cette révolution étaient le feld-maréchal Klingspor, général en chef de l'armée de

Finlande, le général Adlercreutz, chef de l'Etat-Major de cette même armée, et l'aide-de-camp-général Silfversparre, qui arracha l'épée au Roi et qui fut depuis chargé de la garde de la personne de Sa Majesté. Le Roi, après avoir passé toute la journée du 13 dans les grands appartemens du château, ou dans la soi-disant chambre blanche, surveillé par un grand nombre d'Officiers subalternes, reçut avis de l'aide-de-camp-général Silfversparre qu'il avait ordre de le conduire, dans la nuit même, de la ville au château de Drottningholm, château de plaisance de Sa Majeté. C'était après minuit que l'on vint annoncer au Roi que tout était préparé pour son départ. Sa Majesté se hâta elle-même de quitter le château de Stockholm, qui était déjà devenu un triste séjour pour le Roi, depuis l'assassinat de feu son pere. Le Roi, en passant la grande galerie du château, où il avait si souvent reçu les hommages de ses sujets, ne se vit entouré que d'Officiers suédois qui s'empressèrent d'escorter Sa Majesté pour la dernière fois de son château royal! L'on conduisit le Roi par les appartemens de la Reine, et en descendant le grand escalier, le Roi remarqua qu'on avait retiré les sentinelles qui étaient placées devant l'entrée des apparte-

mens de la Famille Royale qui habitait cette partie du château. Sa Majesté en fut frappée, surtout par une suite de l'intérêt qu'elle prenait pour la personne de son Oncle, Son Altesse Royale le Duc de Sudermanie, dont Elle n'avait reçu aucune nouvelle durant cette journée orageuse, ce qui fit craindre au Roi que le Duc avait partagé son sort. L'aide-de-camp-général Silfversparre tâcha de rassurer le Roi là-dessus; et, en entrant en voiture, le Roi fut encore très-surpris de reconnaître la voiture de Sa Majesté la Reine, son Auguste Epouse, et non pas la Sienne, où le Roi se plaça avec l'aide-de-camp-général Silfversparre et deux autres Officiers supérieurs de l'Etat-Major.

Le Roi fut ainsi conduit hors du château par la voûte du Sud, devant laquelle était placé un détachement des Cuirassiers du Corps, qui escortèrent Sa Majesté le Roi jusqu'à Drottningholm, où l'on arriva vers les trois heures du matin. Ainsi se termina cette journée à jamais mémorable dans les Annales de la Suède.

Si la Providence daigna protéger les jours de Gustave-Adolphe, en lui refusant l'honneur de tomber victime de cette révolte, lorsqu'il combattait pour la défense de ses droits et l'hon-

neur du Nom suédois, elle lui a, au moins, accordé la gloire d'avoir été vaincu par le nombre, l'épée à la main, ce qui l'a probablement préservé d'éprouver le sort de l'infortuné Louis XVI, ou celui de Charles Premier!!!

(*Note.*) Ce fut après l'espace de dix jours que le Roi fut transporté au château de Gripsholm, ancien château fort qui a servi alternativement comme prison à des Rois, à des Princes et à des Seigneurs suédois; et, dans des temps plus heureux, comme château de plaisance! Ce ne fut qu'après l'espace de douze semaines que le Roi eut le bonheur d'être réuni à son épouse et à ses enfans; ce fut le six de juin. Six mois après ce jour, la Providence daigna mettre un terme à la captivité du Roi, qui fut transporté à Carlskrona, port de mer où il s'embarqua sur une frégate Suédoise, avec sa famille, pour l'Allemagne, pénétré du sentiment de la reconnaissance la plus sincère envers un Oncle chéri qui a déjà plus d'une fois rempli envers son Neveu les devoirs d'un Père à jamais regretté, et qui n'a jamais démenti les sentimens d'un vrai Parent.

FIN DES ANECDOTES.

TABLE

DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

ADRIEN EGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.

ERRATA DU TOME II.

Page 11, ligne 9, après le mot « Berlin » mettez un renvoi pour la note (3).
» 52, » 10, après le mot « pouvoir », mettez un renvoi pour la note (9).
» 174 » 22, (10) lisez (11).
» 178 » 6, (11) lisez (12).
» 204 » 7, (12) lisez (13).
» 212 » 2, (13) lisez (14).

BINDING SECT. MAR 14 1966

DL
78
B764
t.3

Brown, John, of Great
Yarmouth
Les cours du nord

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 09 07 06 016 7